11438/A

J VII. Asr

TRAITÉ
DES MALADIES
DES FEMMES.

TOME QUATRIEME.

55050

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES;

Où l'on a tâché de joindre à une Théorie solide la Pratique la plus sûre & la mieux éprouvée.

Avec un Catalogue Chronologique des Médecins qui ont écrit sur ces Maladies.

Par J. ASTRUC, Professeur Royal de Médecine, & Médecin Consultant du Roi.

In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam : nec me ulla res delectabit, licèt eximia sit & salutaris, quam mihi uni sciturus sim. *Senec.* Lib. I. Epistol. 6.

Seconde Edition.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez P. GUILLAUME CAVELIER, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Uterus fexcentarum ærumnarum in Mulieribus cæuſa. Demoer. ad Hippocrat. *De naturâ humanâ*

TABLE
DES TITRES
Contenus dans le quatrieme Volume.

SUITE DU LIVRE SECOND.

Des Maladies des Femmes, qui dépendent de l'état de la Matrice.

CHAPITRE XI.

Des Maladies, qui ont du rapport avec la Descente de la Matrice. page 1

ART. I. Des Sarcomes ou Excroissances du Vagin, & de l'allongement ou descente de quelque portion de sa tunique intérieure. 2

§. I. *Description des descentes du Vagin.* 5

II. *Causes.* 6

III. *Symptomes.* 10

IV. *Diagnoſtic.* 11
V. *Prognoſtic.* 13
VI. *Curation.* 14

ART. II. Du renverſement de la Matrice, qui deſcend dans cet état. 20

CHAPITRE XII.

Des Maladies des Ovaires & des Trompes. 23

ART. I. Des Maladies des Ovaires. ibid.

§. I. *Deſcription de la ſtructure des Ovaires, & de la nature de leurs Maladies.* 23
II. *Cauſes.* 29
III. *Symptomes.* 35
IV. *Diagnoſtic & Prognoſtic.* 37
V. *Curation.* 38

ART. II. Des Maladies des Trompes de Fallope. 40

§. I. *Deſcription de la ſtructure des Trompes de Fallope, & de leurs Maladies.* ibid.
II. *Cauſes.* 46
III. *Diagnoſtic & Prognoſtic.* 49

IV. *Curation.* 57

CHAPITRE XIII.

De la Passion hystérique, ou suffocation Utérine. 54

§. I. *Description.* ibid.
§. II. *Causes.* 60
III. *Symptomes.* 75

Les quatre Symptomes pathognomoniques 77
Les Symptomes, qui regardent le Ventre. 79
Les Symptomes, qui affectent la Poitrine. 82
Les Symptomes, qui dépendent de la Tête. 84
Les Symptomes, qui sont communs à tout le Corps. 92

IV. *Diagnostic.* 95
V. *Prognostic.* 103
VI. *Curation.* 106

Traitement dans le Paroxysme. 107.
Traitement hors du Paroxysme. 118
Des Remedes recommandés comme spécifiques dans les Vapeurs hystériques. 123

LIVRE TROISIEME.

De la Groſſeſſe, & des Maladies qui y ont rapport.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties de la génération des Femmes, Page 133

§. I. *De la Matrice & de ſes parties*, 134

II. *Des Teſticules des Femmes ou Ovaires, & des Trompes de Fallope*, 149

CHAPITRE II.

Des Enveloppes du Fétus, ou de l'Arriere-Faix, 162

§. I. *Du Chorion & de l'Amnios*, 163

II. *Du Placenta*, 165

III. *Du Cordon ombilical, & des Eaux de l'Arriere-faix*, 171

CHAPITRE III.

De la Conception, 179

§. I. *Opinion des Anciens sur la génération*, ibid.

II. *Nouvelles Découvertes sur cette matiere, qui donnent lieu à trois opinions sur la génération*, 184

III. *Quatrieme opinion, qui paroît plus certaine*, 193

IV. *Des Signes de la Conception*, 202

CHAPITRE IV.

Eclairciſſemens des Difficultés ſur la Conception, 206

CHAPITRE V.

Des fauſſes Conceptions, 230

§. I. *De la Conception ou groſſeſſe de l'Ovaire*, 231

II. *De la Conception ou groſſeſſe des Trompes*, 242

III. *Des Groſſeſſes ventrales*, 248

CHAPITRE VI.

De la Stérilité, 259
§. I. *Description.* ibid.
II. *Causes de la stérilité*, 260
Causes de la stérilité absolue, ibid.
Causes de la stérilité relative, 273
Symptomes, 276
Diagnostic, 278
Pronostic, 280
Curation, 282
Du traitement qui convient quand la matrice est trop chaude, 284
Du traitement qu'il faut employer lorsque la matrice est froide & relâchée, 288

CHAPITRE VII.

De la Grossesse, 295
§. I. *Des attaches du Fétus dans la matrice, & de la situation qu'il y tient*, 296
II. *De la nourriture du Fétus & des voies par où il la reçoit*, 303
III. *Des progrès de l'accroissement du Fétus pendant*

la groſſeſſe, & des changemens qui lui arrivent en croiſſant, 311
§. IV. *Des ſignes de la groſſeſſe*, 324

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire des progrès qu'on a faits ſucceſſivement dans la connoiſſance de la formation & des accroiſſemens du Fétus humain. 330

§. I. *Ce que les anciens Médecins ont connu ſur la formation du Fétus*, 331
II. *Ce que les Médecins modernes ont découvert*, 334
III. *Des lumieres qu'on peut tirer de l'examen des œufs que l'on fait couver*, 345

CHAPITRE IX.

Examen de quelques opinions ſur la nourriture du Fétus, 351

Propoſition I. 352
Propoſition II. 353
Propoſition III. 355
Propoſition IV. 367
Propoſition V. 370

CHAPITRE X.

De la conduite que les Femmes doivent tenir pendant la grossesse. Des incommodités propres à la grossesse. Des précautions qu'on doit avoir dans le traitement des maladies, qui arrivent aux Femmes grosses, 374

§. I. *De la conduite que les Femme doivent tenir pendant la grossesse*, ibid.

II. *Des incommodités propres à la grossesse, & des moyens d'y remédier*, 384

Causes, 386
Des symptomes, du Diagnostic & du Prognostic, 395
Curation, 397

III. *Des précautions qu'il faut avoir dans les maladies accidentelles des Femmes grosses*, 404

Fin de la Table des Titres du Tome IV.

TRAITÉ
DES MALADIES
DES FEMMES.

CONTINUATION
DU LIVRE SECOND.

Des Maladies des Femmes, qui dépendent de l'état de la Matrice.

CHAPITRE XI.

Des Maladies, qui ont du rapport avec la descente de la Matrice.

CES maladies sont le Sarcome ou excroissance du vagin, & l'allongement ou descente de quelque portion

de la tunique intérieure du vagin ; & le renverſement de la matrice même, qui ſort par ſon orifice, en ſe retournant de dedans en dehors. Pour expliquer ces maladies avec ordre, il convient d'en faire deux articles diſtincts.

ARTICLE PREMIER.

Des Sarcomes ou Excroiſſances du vagin & de l'Allongement ou Deſcente de quelque portion de ſa tunique intérieure.

CE qu'on vient d'établir dans le dernier Chapitre ſur la deſcente de la matrice, eſt conforme aux Obſervations les plus exactes.

Il eſt ſurprenant qu'il y ait eu des Médecins, dont nous rapporterons les noms [1] & les Ouvrages au bas de la page, qui ayent pu les révoquer en

[1] Job. Meeckeren, *Obſervat. Chirurg. Cap.* 51.
Henricus à Roonhuyſen, *Obſervat. Part. I. Obſervat.* 2.
Theodorus Kerckringius, *Spicileg. anatom. Obſervat.* 20.
Johannes Van-Horne, *Microthecn. Sect. II. Part.* I. §. 28.

doute, & prétendre que la matrice ne tombe jamais, & que ce qu'on prend pour une chûte de la matrice, n'eſt que quelque ſarcome, ou quelque excroiſſance du vagin, ou tout au plus quelque portion de ſa tunique intérieure, qui s'allonge & deſcend juſque dans la vulve.

Pour avoir pû avancer un pareil ſentiment, il faut que ces Médecins n'ayent jamais vû de deſcentes de la matrice, quoique aſſurément ce mal ne ſoit pas rare. Ils n'auroient pas pû autrement méconnoître le corps de la matrice, aiſé à diſtinguer par ſa fermeté, ſon volume, ſa figure, encore mieux par ſon col ou muſeau, liſſe, poli, & ſans vaiſſeaux apparens, où l'on trouve l'ouverture tranſverſale qui en fait l'orifice, d'où l'on voit à l'œil diſtiller les régles à chaque retour périodique, quand les malades refuſent de laiſſer réduire la matrice, ou qu'il eſt impoſſible d'en venir à bout à cauſe du volume qu'elle a acquis. Je n'ajoûterai pas qu'on a été quelquefois obligé d'en venir à l'extirpation, par le mal que les malades en ſouffroient, & en-

core plus par le danger imminent de la gangrène, & qu'alors on a bien reconnu par la dissection, que le corps qu'on avoit emporté, étoit la matrice même. Paré [1] porte encore plus loin l'évidence sur cette matiere, car il assure qu'après avoir fait avec succès l'amputation de la matrice à une femme qui avoit une descente, il eut la curiosité quelques mois après, ayant sçu qu'elle étoit morte d'une pleurésie, de demander à en ouvrir le corps, & qu'il trouva que la matrice y manquoit, & qu'il s'étoit formé à la place au bout du vagin un corps calleux & solide, qui le bouchoit.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des descentes du vagin, ou du moins des maladies ainsi nommées; mais ces prétendues descentes, prises dans toute l'étendue qu'on leur donne, sont si différentes des descentes de la matrice, qu'on ne sçauroit s'y méprendre, comme on le verra par la description qu'on en va faire; par la nature des causes qui les produisent; & par la curation particuliere qu'elles demandent.

1 Livre XXIV. *Chap.* 48.

§. I. DESCRIPTION *des Descentes du Vagin.*

CE n'eſt jamais le vagin en entier qui deſcend, la choſe eſt abſolument impoſſible, mais c'eſt quelque portion du vagin, ou pour mieux dire, quelque portion de ſa tunique intérieure. C'eſt pourquoi, ces prétendues deſcentes ne méritent, à proprement parler, que le nom d'*allongemens* du dedans du vagin.

Ces allongemens différent entr'eux,

1°. Par rapport à leur nature, car les uns ſont des ſarcomes ou excroiſſances attachées au dedans du vagin; les autres des *fungus* ou champignons, formés dans quelque endroit du vagin; & les autres des prolongations de quelqu'un des plis ou rides tranſverſales, qui ſont en grand nombre dans le vagin.

2°. Par rapport à leur qualité; car les uns ſont mols, flaſques, ſpongieux, pleins de vaiſſeaux variqueux, qui laiſſent ſuinter une humeur lymphatique & quelquefois une lymphe ſanglante &

même du sang ; d'autres sont plus fermes & plus secs ; & d'autres sont enfin calleux, & même squirrheux.

3°. Par rapport à leur grosseur & à leur longueur ; car les uns sont menus, comme une plume à écrire, & flottent dans le vagin ; d'autres sont plus gros & rempliſſent & même dilatent le vagin ; les uns sont longs, descendent dans la vulve, & sortent même au dehors ; & d'autres sont plus courts & atteignent à peine à l'orifice du vagin.

4°. Enfin, par rapport aux attaches qu'ils ont en différens endroits du vagin ; dans le fond, vers le milieu, au bord même de son orifice ; lesquelles sont quelquefois menues comme un gros fil, & quelquefois grosses & larges, tantôt souples & molles, & tantôt dures & calleuses.

§. II. *Causes.*

On voit par ce qu'on vient de dire ; que les prétendues descentes du vagin peuvent être réduites à trois différentes classes par rapport à la différence de leur nature, 1°. Au sarcome, 2°.

Au *fungus*, 3°. Au simple allongement de la tunique intérieure, & il est aisé de juger que ces différentes espéces de descentes du vagin, doivent reconnoître des causes différentes.

I. A l'égard des sarcomes ou polypes, il est certain que ceux qui se forment dans le vagin, s'y forment & y croissent par les mêmes causes, qui les produisent & les font croître dans les autres parties. Comme nous avons expliqué cette matiere dans le *Traité des Tumeurs & des Ulcères*, *Livre V. Chap. VI*, nous croyons pouvoir y renvoyer. Il suffira d'ajouter que dans le vagin les sarcomes ont souvent leur siége dans quelques-unes des caroncules myrtiformes, qu'ils dépendent quelquefois de l'âcreté des fleurs blanches, mais qu'ils reconnoissent souvent une cause vérolique.

II. Les champignons ou *fungus* suppose nt toujours un ulcère plus ou moins grand, où le défaut de déterſion donne naissance à la génération de chairs spongieuses, qui s'élevent & s'allongent par une espéce de végétation. L'ulcère qui en est la premiere

cauſe, peut venir de la ſeule âcreté des fleurs blanches, il vient ſouvent du virus vérolique dont la malade a été infectée, & il eſt quelquefois la ſuite des attouchemens trop fréquens ou trop vifs, que les malades ſe ſont faits, ou qu'elles ont permis.

III. Pour les ſimples prolongations de la tunique intérieure du vagin, elles ſuccedent à la trop grande diſtenſion que le vagin a ſoufferte dans des accouchemens laborieux, difficiles, ou trop fréquens, ſur-tout dans les femmes d'une conſtitution délicate. Après ces grandes diſtenſions, la tunique muſculeuſe du vagin ſe remet bientôt & ſe reſſerre, mais la tunique intérieure qui eſt nerveuſe, & qui ne peut pas ſe reſſerrer de même, forme différens plis, & il arrive ſouvent que quelqu'un de ces plis, qui ſe trouve plus grand, s'allonge peu à peu par le ſéjour qu'y fait la lymphe nourriciere. C'eſt à peu-près ainſi que la tunique intérieure du rectum s'allonge dans les enfans, & cauſe la deſcente apparente du boyau.

Après ce qu'on vient de dire, il eſt facile de rendre raiſon des différences

qu'on obſerve dans les excroiſſances du vagin.

1o. Elles ſont attachées au fond, au milieu, ou à l'entrée du vagin, ſelon que les cauſes qui y donnent lieu, auront agi ſur ces différens endroits; & leurs attaches ſeront plus larges ou plus menues ſelon que ſes cauſes auront agi ſur une étendue plus large ou plus étroite.

2o. Si ces excroiſſances ſont des ſarcomes, elles auront de la fermeté; elles ſeront plus molles, ſi elles ſont de ſimples prolongations de la tunique intérieure du vagin; & ſi elles ſont des champignons, elles ſeront encore plus molles; mais elles durciront toutes & deviendront calleuſes, & même ſquirrheuſes, ſi on s'aviſe d'employer des remedes aſtringens pour les deſſécher, ou ſi elles pendent dans la vulve, & qu'elles ſoient expoſées à l'action de l'air, ce qui eſt principalement à craindre à l'égard des ſarcomes,

3o. Les ſarcomes ſeront ſecs & ne fourniront aucune humidité; les prolongations de la tunique intérieure laiſſeront ſuinter quelque ſéroſité; & il

distillera habituellement des champignons une lymphe sanguinolente, & souvent du sang.

4°. Enfin, ces excroissances seront plus longues ou plus courtes, plus grosses ou plus menues, selon que les causes qui les produisent auront commencé d'agir depuis plus ou moins de tems, ou qu'elles auront agi avec plus ou moins d'activité.

§. III. *Symptomes.*

1°. Les descentes du vagin ne causent, tant qu'elles sont petites, ni douleur, ni pesanteur, ni tiraillement, & en général en causent peu, à moins qu'elles ne grossissent jusqu'à distendre le vagin, & presser les parties voisines, ce qui arrive sur-tout aux sarcomes.

2°. Mais elles sont incommodes par la malpropreté qu'elles causent, soit parce qu'elles laissent suinter des sérosités, & souvent des sérosités sanguinolentes, soit parce qu'elles retiennent une partie des régles ou des fleurs blanches, si les malades y sont sujettes, quelque soin qu'elles aient de se laver.

3°. Elles empêchent les malades de cohabiter avec leurs maris, ou du moins rendent la cohabitation difficile, & nuisent ainsi à l'objet du mariage.

4°. S'il arrive que les malades deviennent enceintes dans cet état, & cela arrive quelquefois, l'accouchement en sera d'autant plus difficile & plus laborieux.

5°. Enfin, ces excroissances peuvent à la longue devenir squirrheuses, & elles le deviennent ordinairement; & de-là, elles peuvent dégénérer en cancer, ce qui regarde principalement les sarcomes.

§. IV. *Diagnostic.*

Les descentes du vagin peuvent être confondues avec les descentes de la matrice, & nous avons remarqué qu'on les a souvent confondues, du moins les sarcomes, quand ils parviennent à une certaine grosseur. Je crois pourtant qu'il est facile de les distinguer, pour peu qu'on veuille y faire attention.

1°. En ce que dans la descente du vagin, le corps qui se présente est long,

grêle, flexible, quand c'eſt un champignon ou une prolongation de la tunique intérieure; au lieu que dans la deſcente de la matrice, la corps qui ſe préſente eſt gros comme un gros œuf, d'une figure à-peu-près ovale, ferme, liſſe, & où l'on peut aiſément reconnoître l'ouverture tranſverſale, qui eſt l'orifice de la matrice.

2°. En ce que les ſarcomes, qui ſont ordinairement plus gros, & qui acquierent quelquefois le volume de la matrice, ſont inégaux & anguleux; au lieu que le corps de la matrice eſt pointu par-devant, s'élargiſſant enſuite en forme de poire, ce qui repréſente la véritable figure de la matrice.

3°. En ce qu'en introduiſant le doigt dans le vagin, que l'excroiſſance occupe, on trouve aiſément l'attache où elle tient, fut-elle dans le fond même du vagin; au lieu que dans la deſcente de la matrice, le corps qui s'offre, ne tient point au vagin par aucune attache particuliere, & qu'on peut tourner le doigt tout autour, ſans en trouver aucune.

4°. Enfin, en ce que la deſcente de

la matrice, quand on l'a repoussée & remise en place, y reste ordinairement, à moins que la malade ne fasse quelque effort nouveau, au lieu qu'on a beau remettre la descente du vagin, elle reparoît dès qu'on retire le doigt.

§. V. *Prognostic.*

1°. Les excroissances du vagin, ou les prolongations de quelque pli de sa tunique intérieure, sont toujours incommodes, en ce qu'elles causent une malpropreté dont les malades ont peine à se garantir, & en ce qu'elles rendent les malades moins capables de remplir les devoirs du mariage.

2°. Mais elles sont peu dangereuses; & il y a beaucoup de femmes qui les supportent sans peine pendant longtems, & qui souvent ne s'en apperçoivent pas lorsque ces excroissances sont petites, & qu'elles ne causent pas de pertes de sang.

3°. Cependant on auroit tort de négliger d'y faire apporter les remèdes convenables, dès qu'elles deviennent grosses, dures, calleuses, squirrheuses,

ou qu'elles ſont ſpongieuſes, & entretiennent un écoulement ſanguinolent ; & quelquefois des pertes de ſang.

4°. Cette attention eſt indiſpenſablement néceſſaire, lorſque ces excroiſſances débordent hors de la vulve, parce que l'attouchement de l'air & le froiſſement de la chemiſe, les rendent bientôt ſquirrheuſes ; & ſur-tout lorſqu'elles menacent de devenir carcinomateuſes, ce qui arrive ſouvent dans ce cas.

5°. En général, le plus ſûr eſt de ſe faire guérir de cette incommodité dès qu'on s'en apperçoit, parce qu'alors le remede eſt beaucoup plus facile & beaucoup plus ſûr.

§. VI. *Curation.*

Dans cette maladie, le traitement doit varier ſelon la nature du mal qui ſe préſente à traiter.

I. Si ce qui occupe le vagin ſont des excroiſſances, il eſt inutile de ſe flatter de pouvoir les fondre ou les deſſécher, & ſur cette vaine eſpérance, d'employer des réſolutifs, des fondans, ou

des astringens. Comme l'usage de ces remedes ne serviroit qu'à en hâter l'endurcissement, il vaut mieux se résoudre à détruire par des escharotiques les excroissances qui se présentent, ou à les couper avec la pointe des ciseaux.

1°. La premiere voie est toujours longue, quand les excroissances sont grosses & calleuses. On risque en l'employant, d'altérer les endroits sains du vagin, pour peu que l'appareil se dérange. Enfin, l'usage des escharotiques cause beaucoup de douleur, & pourroit attirer l'inflammation du vagin.

2°. On doit donc préférer le parti d'emporter ces excroissances avec les ciseaux. On se donnoit autrefois beaucoup de peine pour lier leur pédicule, avant que de les extirper, & l'on y réussissoit assez mal dans un lieu aussi étroit, sur-tout quand l'attache étoit un peu haute. On a inventé depuis un moyen plus simple & plus facile de faire cette ligature. Mais on ne s'en sert guere dans ce cas, parce que l'hémorrhagie dont on étoit autrefois al-

larmé, est légere & sans danger, & qu'en tout cas, un bourdonnet trempé dans de l'eau alumineuse, suffit pour l'arrêter.

3°. On peut donc, dès qu'on a bien reconnu l'attache du mal, songer à l'extirper. Pour cet effet, on porte le doigt index de la main gauche jusque sur cette attache. On glisse ensuite le long de ce doigt des ciseaux mousses, mais assez longs pour atteindre jusqu'au mal, & l'on en dirige le bout à la faveur du doigt, jusqu'à ce qu'on soit sûr d'avoir embrassé le pédicule de l'excroissance fort près de l'attache. Alors, en resserrant les anneaux des ciseaux, on coupe ces pédicules, & l'excroissance tombe.

4°. On peut laisser ensuite couler quelques gouttes de sang, mais on l'arrête bientôt avec de la charpie seche, dont on remplit le vagin; & si cela ne suffisoit pas pour l'étancher, on y applique un bourdonnet imbibé d'eau alumineuse, ou d'eau styptique. Quand cet appareil se détache de soi-même, ce qui arrive ordinairement le lendemain, ou le sur-lendemain, on pance la plaie

avec un digeſtif ordinaire, où l'on mêle enſuite un peu de beaume d'Arcæus, & par ce moyen, la plaie eſt bientôt guérie. Il faut cependant examiner s'il ne reſte pas quelque calloſité à l'attache du pédicule, & dans ce cas, on doit la détruire en y appliquant un petit plumaçeau chargé d'ongent brun, ou même, s'il le faut, imbibé d'eau, où l'on aura écraſé un peu de pierre à cautere, qu'on aûra ſoin de bien aſſujétir, en rempliſſant le vagin de charpie ſéche.

5°. Pendant ce traitement, la malade doit ſe tenir au lit couchée ſur le dos; elle doit garder un régime exact, mais comme cette opération n'eſt preſque jamais ſuivie d'aucune fiévre, on peut lui accorder un peu de nourriture ſolide. Enfin, quand le mal ſera guéri, on lui fera quelques injections dans le vagin avec la décoction d'orge ou de racine d'ariſtoloche, & le miel roſat, ou, ce qui ſeroit mieux, avec les eaux thermales de Plombieres, de Bourbon, ou de Barége.

6°. Au reſte, s'il y avoit quelque preuve, ou même quelque forte pré-

ſomption que le mal vînt d'une cauſe vérolique, il ne faudroit pas héſiter à adminiſtrer les frictions mercurielles à la malade avec toute l'attention convenable, & différer l'opération juſque vers le milieu du traitement.

II. Que ſi le mal n'eſt qu'un ſimple relâchement & allongement de quelque ride, ou de quelque portion de la tunique intérieure du vagin, on doit dans ce cas travailler à deſſécher la partie relâchée, à la reſſerrer, & à la réduire, autant qu'on pourra, à ſon état naturel,

Pour cet effet, on ſe ſert des remedes deſſéchans, aſtringens, ſtyptiques, qu'on peut employer de deux façons.

1°. En décoction, dont on imbibe un peſſaire fait avec du linge roulé, ou une éponge fine, qu'on applique ſur l'endroit relâché. On fait ordinairement cette décoction avec

Le Sumach.
La Noix de Cyprès.
La Noix de Galle.
L'Écorce de Grenadier.
Les Fleurs de Grenadier.

Les Feuilles de Myrthe,
de Preſle, *Equiſetum*.
de Bourſe à Paſteur.
de Plantain.
de Piloſelle, &c.

en faiſant bouillir deux ou trois de ces drogues dans de l'eau de forge de Maréchal, ou dans du gros vin.

2°. En fumigation, qu'on fait recevoir dans une chaiſe percée, & pour laquelle on emploie,

De l'Encens.
Du Maſtich.
Du Ladanum.
Des Roſes de Provins ſeches.
De la Sandaraque, ou Gomme de Genevrier.

On choiſit deux ou trois de ces drogues qu'on mêle enſemble, à doſes égales, qu'on jette par pincées ſur des charbons, & dont on reçoit la fumée avec un entonnoir, pour la porter ſur les endroits du vagin qui ſont relâchés & allongés.

3°. On obſerve que ces plis ou allongemens de la tunique du vagin, diſparoiſſent dans les malades qui deviennent enceintes, dès qu'elles ſont

avancées dans leur groſſeſſe, parce qu'alors la matrice remontant au haut du baſſin, à cauſe du volume qu'elle acquiert, elle retire & allonge le vagin, ce qui efface tous ſes plis ou allongemens. Mais le mal revient après les couches, & ſouvent même il revient plus grand.

4°. Si ces allongemens devenoient trop incommodes par leur groſſeur, ou qu'ils fuſſent ſquirreux ou ulcérés, il faudroit ſans héſiter les couper, en ſuivant la méthode qu'on a propoſée à l'égard des excroiſſances.

ARTICLE II.

Du renverſement de la Matrice, qui deſcend dans cet état.

QUELQUEFOIS le fond de la matrice ſe préſente à l'orifice, renverſé, c'eſt-à-dire, retourné comme un gand, en ſort ſuivi du reſte de la matrice, & forme dans le vagin une tumeur ronde, d'un aſſez grand volume, qu'on a ſouvent priſe pour la deſcente ordinaire de la matrice, dont on a parlé dans le

Chapitre précédent, & que quelques Médecins ont confondue enſemble.

Cet accident n'arrive jamais que dans les accouchemens, & il vient toujours, ou de l'imprudence de la Sage-femme, qui arrache l'arriere-faix avec trop de violence, & qui, en l'arrachant, entraîne le fond de la matrice; ou, ce qui eſt plus ordinaire, des contractions convulſives, qui agitent la matrice dans certains accouchemens laborieux, & qui en pouſſent le fond hors de l'orifice où il s'engagent, comme l'on ſçait que dans les coliques violentes il arrive ſouvent, que les inteſtins s'engagent l'un dans l'autre.

Cet état eſt toujours accompagné d'une douleur vive, & bientôt ſuivi de l'inflammation, de la gangrène, & de la mort, ſi l'on n'y remédie pas vîte en réduiſant la matrice. Cela ſuffiroit ſeul pour diſtinguer cette deſcente de la matrice renverſée, d'avec la deſcente ordinaire de la matrice. La premiere n'arrive que dans les accouchemens; & l'autre arrive bien quelquefois à la ſuite des accouchemens, mais arrive le plus ſouvent ſans qu'aucun accou-

chement y donne lieu. La premiere eſt toujours funeſte, à moins d'un prompt ſecours ; & l'autre n'eſt jamais ſi funeſte, ou du moins ne l'eſt pas ſi promptement. Mais ces deux eſpéces de deſcente ſont encore mieux diſtinguées par les ſignes ſuivans.

1°. Dans l'une, la matrice ſe préſente tournée, comme un gand, de dedans en dehors ; & dans l'autre, elle garde ſon état ordinaire, & deſcend toute entiere ſans aucun renverſement.

3°. Dans l'une, la matrice ſe préſente comme un corps rond, dont la ſurface eſt pulpeuſe, veloutée, où l'on ne diſtingue ni muſeau, ni col, ni orifice ; & dans l'autre, on reconnoît diſtinctement le muſeau, le col & l'orifice de la matrice, & le corps qui ſe préſente eſt ovale, ferme & liſſe.

Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet, nous ne croyons pas devoir aller plus avant touchant une maladie, qui appartient au *Traité des accouchemens.*

CHAPITRE XII.

Des Maladies des Ovaires & des Trompes.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies des Ovaires.

§. I. DESCRIPTION *de la Structure des Ovaires, & de la nature de leurs Maladies.*

I. LES Ovaires ſont deux corps d'une groſſeur médiocre & d'une figure ovale, mais un peu applatie, placés à droite & à gauche à un ou deux travers de doigt de la matrice, à-peu-près à la hauteur de ſon fond, y tenant par l'intervention d'un cordon membraneux, & ſuſpendus par l'expanſion du péritoine, laquelle s'étend de la matrice vers la région des lombes, & eſt connue ſous le nom de *ligament large* de la matrice.

Ces deux ovaires, de même que les

autres viscères, ont une tunique qui les enveloppe, & des vaisseaux qui leur sont propres, artères, veines, vaisseaux lymphatiques, nerfs; mais il est peu nécessaire de faire une description détaillée de ces vaisseaux, parce qu'ils n'influent point ou qu'ils n'influent pas d'une maniere particuliere dans la production des maladies, qui arrivent à ces parties.

Il est plus important d'observer, que ces ovaires sont composés de deux substances distinctes, l'*une*, qui en occupe la partie supérieure, & qui est formée par l'entrelacement de plusieurs fibres tendineuses, s'entrecoupant en tous sens, mais peu serrées, & faisant un corps spongieux; l'*autre*, qui est à la partie inférieure, & qui est séparée en plusieurs petites cellules, membraneuses, distinctes, dans chacune desquelles est contenue une petite vessie sphérique, pleine d'une lymphe limpide.

Chacune de ses vésicules est attachée au fond de sa cellule; elles sont en grand nombre, très-semblables quant à la forme, mais différentes par rapport

port à la groſſeur, y en ayant de toutes les grandeurs depuis celle d'un petit pois, juſqu'à celle d'un grain de millet & même au-deſſous.

Pluſieurs Obſervations ont appris que chacune de ces cellules eſt percée en dehors d'une petite fente, étroitement unie & imperceptible dans l'état ordinaire ; mais qui s'ouvre, quand la véſicule s'enfle par la fécondation, juſqu'à la laiſſer ſortir & tomber dans la trompe. On a même remarqué, qu'aſſez long-tems après la deſcente de la véſicule, l'endroit de l'ovaire par où elle eſt ſortie, reſte rouge, & c'eſt ce qu'on appelle la *cicatricule*, dont le nombre répond ſur l'ovaire au nombre de fœtus, qu'il y a dans la matrice.

Depuis plus d'un ſiécle, ceux qui ont étudié avec le plus d'application l'œconomie du corps humain, & qui ont tâché de pénétrer les myſtères de la génération, ont cru trouver de l'analogie entre la génération des animaux ovipares & celle des vivipares, & dans cette perſuaſion, ils ont regardé ces véſicules comme autant d'œufs, qui ſervoient à la génération lorſqu'ils étoient

fécondés ; d'où vient qu'ils ont appellé *Ovaires* les deux corps que nous venons de décrire, & qu'on ne leur donne plus d'autre nom.

II. Ces ovaires, outre les maladies qu'ils ont communes avec les autres parties, en ont qui leur sont particulieres. On compte entre ces différentes maladies,

1°. L'inflammation, & les suites de l'inflammation, lorsqu'elle ne se termine pas par la voie de la résolution, sçavoir l'abscès & la gangrene.

2°. Le squirrhe, quelquefois continu & quelquefois séparé en plusieurs grains, lequel est particulièrement propre à la substance spongieuse ou supérieure des Ovaires. Il arrive quelquefois que ces squirres dégénerent en cancers.

3°. Les hydatides [1] ou véscules rondes, de différentes grosseurs, attachées à la face extérieure des ovaires, & pleines d'une lymphe glaireuse & transparente.

[1] Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1711.
Acta Berolinensia. Vol. VII. pag. 76.

4°. L'hydropisie à sac,[2] dans laquelle l'eau qui la forme, est contenue dans une poche ou sac membraneux, dont le volume & l'épaisseur varient beaucoup.

5°. La conception d'un embryon dans l'ovaire même, où il s'accroît quelquefois jusqu'à devenir de la grosseur du pouce, & dont on a des exemples attestés par des Observations[3] inconteſtables.

6°. Les tumeurs enkystées, *stéato-*

[2] J. Riolanus, Anthropogr. Lib. II. Cap. 35.
Freder. Ruyschius, Observ. anatomic. 17.
J. B. Bianchi, De Generatione, pag. 187.
Hans Sloane, Transact. Philosoph. Ann. 1699. no. 252. artic. 1.
Henricus Sampson, *ibid.* Ann. 1678. n°. 140. artic. 1.
Jacobus Douglas, Medicus, *ibid.* Ann. 1706. n°. 308. artic. 2.
Johannes Belchier, *ibid.* Ann. 1732. n°. 423. art. 3.
Johannes Huldricus Peyer Im-off, in Thesibus defensis Basileæ, ann. 1719.

[3] Observation insérée dans le Journal de Médecine de l'Abbé de la Roque, du mois de Janvier 1683, rapportée en latin dans la Bibliothéque anatomique, Tom. I. pag. 623.
Alexis Litre, Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann. 1701.

mes, *athéromes*, ou *meliceris*, [1] qui se forment pour l'ordinaire dans la substance celluleuse ou inférieure des ovaires, dont le volume varie dans les différens cas, & où se trouve dans le kyst ou poche une matiere caséeuse, sébacée, puriforme, plus ou moins épaisse, & de différentes couleurs, brune, grise, jaunâtre. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'on trouve souvent dans ces tumeurs des pelotons de cheveux [2] entierement semblables aux cheveux ordinaires, mais plus fins.

1 Fred. Ruyschius, Adversar. anatomic. Decad. I. pag. 6.

2 J. Bauhinus apud Theoph. Bonetum, Sepulchr. Lib. III. Sect. 33. Observ. IV. n°. 6. Et apud J. Schenckium, Libr. IV. Observat. 116.
C. Bauchinus, anatom. Libr. I. Cap. 31. Et apud Hercul. Saxoniam, *De Plicâ*, C. 12.
Guillelmus Fabricius Hildanus, Observ. Chirurg. Cent. V. Observ. 48.
Gregorius Horstius, Observat. Medic. Libr. IV. Observ. 53.
Daniel Sennertus, Lib. IV. part. I. Sect. 2. Cap. 20.
Johannes Rhodius, Observat. Centur. III. Observ. 44.
Acad. des Scienc. *Ann.* 1743. *pag.* 82. H.

§. I. *Causes.*

APRES ce qu'on a déjà dit des causes de la plûpart de ces maladies par rapport à la matrice, il n'est pas nécessaire d'en répéter le détail, & il suffira de les indiquer en peu de mots.

Ainsi, 1°. L'inflammation des ovaires dépend des mêmes causes que l'inflammation de la matrice, & en dépend si bien, qu'elle n'arrive presque jamais qu'à la suite de cette inflammation. Si le corps entier de la matrice est enflammé, les deux ovaires le feront aussi, ce qui est rare; il n'y en aura

Cornelius Stalpart vander Wiel, Observat. rariorum Centur. post. Observat. 6.

Stephanus Blancardus, anat. pract. Centur. II. Observ. 27.

Augustinus Buddeus, Miscellan. Berolin. Contin. II. pag. 16.

Martinus Naboth, in Dissertat. de Sterilitate, Cap. 2.

Jacques Yonge, Transf. Philosoph. Ann. 1707. n°. 309. artic. 6.

Polycarpius Gottlieb Schacher, in Commerc. litterario Norimbergensi. Ann. 1736. pag. 103. Et in Dissertatione de Ovarii tumore piloso, Lipsiæ 1735. quæ prostat Tom. IV. Collect. Hallerianæ.

qu'un d'enflammé, si l'inflammation n'occupe qu'un côté de la matrice. Enfin, aucun ne le sera, si l'inflammation n'affecte que la tunique intérieure de la matrice, ou du moins qu'elle n'occupe que son col.

Les suites de l'inflammation des ovaires sont presque toujours les mêmes que celles de l'inflammation de la matrice. Si cette inflammation se dissipe par la voie de la résolution, celle des ovaires se terminera de même; & au contraire elle tournera en gangrene ou en abscès, si celle de la matrice prend l'une ou l'autre de ces tournures.

2°. Les squirrhes des ovaires viennent du séjour de la lymphe, qui est retenue & qui s'épaissit dans leur substance spongieuse. Si la lymphe s'arrête d'une maniere uniforme dans toute cette substance, ou dans une certaine étendue de cette substance, le squirrhe sera continu: Il sera séparé en plusieurs grains, si la lymphe s'arrête en plusieurs endroits distincts & s'y durcit.

Outre les causes qui, comme on l'a dit ci-dessus. *Chap. V. de ce Livre*, peu-

vent arrêter la lymphe dans la matrice & y donner lieu à la génération du squirrhe, lesquelles peuvent produire le même effet dans les ovaires, il est apparent qu'il y a à l'égard des ovaires, des causes particulieres qui y contribuent. Je compte entre ces causes les passions de l'amour, lesquelles produisent dans les ovaires, de même que dans les autres parties voisines, des contractions & des érétismes capables d'y gêner le cours de la lymphe, surtout si elles sont interrompues, suspendues, arrêtées par des contractions contraires, que la crainte, la honte, le saisissement produisent; & de-là vient que ces maux sont plus ordinaires aux filles & aux veuves, qu'aux femmes.

Après ce qu'on a dit ci-dessus, *Chap. VII. de ce Livre*, de la génération du cancer de la matrice, il n'est pas besoin d'avertir que le squirrhe des ovaires, s'il devient assez dur pour mériter le nom de squirrhe parfait, pourra se convertir en cancer, par les mêmes causes qui operent cette conversion dans les squirrhes des autres parties.

3°. Quand la lymphe s'arrête dans

la ſubſtance ſpongieuſe des ovaires, elle y produit le ſquirrhe, comme on vient de voir; mais quand elle ne s'arrête que dans les petits vaiſſeaux lymphatiques diſtribués ſur l'extérieur des ovaires, elle ne produit que des hydatides en dilatant les différens entre-deux des valvules de ces vaiſſeaux, comme on l'a expliqué dans le *Traité des Tumeurs, Livre III. Chap. II.* Ainſi toutes les cauſes, qui arrêteront le retour de la lymphe, mais qui l'arrêteront plus foiblement que dans le ſquirrhe, produiront des hydatides ſur la ſurface des ovaires, plus ou moins abondantes, plus ou moins groſſes, ſuivant le dégré de leur activité.

Il n'eſt pas impoſſible que les deux ovaires ſoient à la fois couverts d'hydatides, mais cela eſt rare. On n'en obſerve ordinairement que dans l'un ou dans l'autre, & ſouvent même il n'y a qu'une partie de leur ſurface qui en ſoit couverte.

Il y a quelques Auteurs, qui croyent que ces hydatides ſont formées par le gonflement des œufs ou véſicules, contenues dans les cellules qu'on a décri-

tes ; mais cela paroît être impossible, attendu que ces œufs ou vésicules sont au-dessous de la tunique des ovaires.

4°. Si quelque hydatide grossit considérablement, elle formera une poche ou sac plein d'une sérosité lymphatique, & par conséquent une hydropisie de l'ovaire, dont on a plusieurs Observations. Quelquefois ce sac qui fait l'hydropisie, est seul, & quelquefois il est entouré de plusieurs hydatides plus petites. Ces différences viennent ou de la position de l'obstacle, qui arrête le cours de la lymphe dans un ou dans plusieurs vaisseaux, ou de la différente dilatabilité des vaisseaux lymphatiques.

5°. On a eu raison d'être surpris de trouver un embryon dans l'ovaire, & de voir que la conception peut se faire si loin de la matrice, mais le fait est certain. Il est difficile de comprendre comment la semence du mâle peut atteindre jusques-là ; mais le fait [1] étant prouvé par les Observations, il est apparent que l'embryon n'est retenu

[1] Ruysch. *Thesaur. V.* n°. 21. & *Adversar. Decad. I.*

dans l'ovaire que par la denſité de la tunique qui le couvre, par la petiteſſe du trou par où il devroit ſortir, & ce qui eſt le plus ordinaire, par le reſſerrement convulſif de ces parties, occaſionné par la honte & la crainte, avec laquelle on ſe livre à ſa paſſion, & l'appréhenſion qu'on a des ſuites. De-là vient que ces accidens, du moins ceux qu'on connoît, ont été preſque tous obſervés dans l'ouverture des filles.

6°. Dès qu'il ſe forme des hydatides aux ovaires, il peut s'y former des tumeurs enkyſtées. Nous avons inſinué dans le *Traité des Tumeurs*, que ces tumeurs dépendent des mêmes cauſes que les hydatides, & Ruyſch a obſervé [1] qu'elles ſont de la même nature.

Outre les tumeurs enkyſtées communes aux autres parties, il s'en forme d'une eſpéce particuliere dans les ovaires, par la putréfaction des embryons, qui y ont été conçus, & qui y ont péri. C'eſt dans ces ſtéatomes ou athéromes, qu'il y a une matiere plus puriforme, que dans les ſtéatomes ou athéromes

[1] Idem. *De Valvulis, Cap. 4. Obſerv. 25.*

ordinaires, & qui leur donne une apparence d'abscès.

On trouve dans ces stéatomes ou athéromes des pelotons de cheveux, comme on l'a déjà dit, dont la sagacité des Anatomistes n'a pu jusqu'ici rendre raison. Je conjecture avec quelque vraisemblance, que ces cheveux sont ceux de l'embryon qui y a péri, & qui n'ont pas laissé d'y croître, comme on sçait qu'ils croissent dans les cadavres. S'il étoit vrai, comme le dit [1] Ruysch, qu'on y eût trouvé une rangée de dents, *racemum dentium*, il faudroit supposer de même, que c'étoit les dents d'un embryon, qui avoient continué de croître, comme Bianchi [2] prétend qu'elles avoient crû dans un enfant mort, qui avoit resté quinze mois dans le sein de sa mere.

§. III. *Symptomes.*

En général, les maladies dont nous parlons, ne se font guere connoître

[1] Adversar. anatomica, *Decad. III. pagg.* 6. & 20. Mém. de l'Acad. ann. 1743. p. 88.
[2] *De Generatione. pagg.* 142. 143.

par leurs ſymptomes.

I. L'inflammation des ovaires eſt toujours accompagnée de chaleur & de douleur dans l'endroit du ventre où ils ſont placés ; mais ces ſymptomes, de même que la fiévre qui les ſuit, ſont preſque toujours attribués à l'inflammation de la matrice, qui ſe trouve jointe à celle des ovaires.

L'abſcès des ovaires eſt trop petit dans le commencement pour ſe faire ſentir. Quand il eſt devenu plus grand, il produit dans le côté malade une tenſion & une douleur ſourde, & cauſe quelquefois un léger mouvement de fiévre, comme les autres abſcès internes.

Quant à la gangrène, comme elle arrive aux ovaires en même-tems qu'à la matrice, elle produit les mêmes ſymptomes qu'on a rapportés ci-deſſus, *Chap. II.*

II. Le ſquirre des ovaires ſe forme au commencement, ſourdement & ſans ſe faire ſentir. Mais lorſqu'il a acquis un certain volume, il gêne un peu les mouvemens du corps, & cauſe un ſentiment de tenſion ; quelquefois mê-

me on peut le connoître par le tact.

III. Il en est de même des hydatides & de l'hydropisie des ovaires. Rarement soupçonne-t-on les hydatides, & l'on ne commence à soupçonner l'hydropisie, que quand elle a acquis assez de volume, pour faire sentir à la place où sont les ovaires, une tumeur molle & circonscripte.

IV. Pour la conception des ovaires, les femmes n'en ont pas le moindre sentiment quand elle se fait, & l'embryon resserré dans sa cellule périt, avant qu'il puisse donner quelque indice de son existence.

V. On en doit dire autant des tumeurs enkystées, même de celles qui viennent d'un embryon détruit & fondu. Rarement deviennent-elles assez grosses pour pouvoir causer quelque douleur marquée.

§. IV. *Diagnostic & Prognostic.*

I. On doit juger par ce que l'on vient de dire, quel peut être le diagnostic des maladies des ovaires. On reconnoît quand ils sont enflammés, par la

chaleur & la douleur de l'endroit où ils ſont placés, & par la fiévre qui s'y joint. On peut juger de la ſuppuration & de la gangrene dont ils ſont menacés, en ſuivant attentivement les progrès de l'inflammation ; mais pour leurs autres maladies, on n'en a pas le plus léger ſoupçon quand elles commencent, & ce n'eſt que quand elles ont acquis un volume conſidérable, que les malades elles-mêmes commencent quelquefois de s'en appercevoir.

II. A l'égard du prognoſtic, toutes les maladies des ovaires ſont fâcheuſes. Si on pouvoit les reconnoître de bonne heure, il y en a qu'on pourroit peut être guérir. Mais lorſqu'on commence à s'en douter, le mal eſt déjà confirmé, & devenu preſque toujours incurable ; ainſi tout ce qu'on peut faire, ſe réduit à en retarder le progrès, & à en diminuer les accidens.

§. V. *Curation.*

I. On doit employer pour l'inflammation des ovaires, & pour les ſuites de cette inflammation, les remedes

qu'on a proposés ci-dessus, *Liv. II. Chap. I. & suiv.* pour l'inflammation de la matrice & ses suites.

II. Dans toutes les autres maladies des ovaires, on doit appliquer sur l'ovaire malade, un emplâtre de diabotanum & de mucilages *malaxés* ensemble, à parties égales, ou un emplâtre de ciguë, & faire auparavant des embrocations sur la partie avec l'huile de camomille ou de vers de terre, ce qu'on renouvellera tous les jours.

III. Quant aux remedes intérieurs, on doit saigner les malades du bras, & les purger souvent avec des médecines légeres; leur prescrire un régime convenable, & suivant les saisons; leur ordonner des bouillons amers avec le tartre martial soluble; du petit-lait ferré, du lait d'ânesse; des eaux ferrugineuses légeres, des demi-bains tiédes, & sur-tout des bols, des bouillons, des tisannes diurétiques, pour prévenir le danger de l'hydropisie du bas-ventre, que les maladies des ovaires attirent souvent.

IV. Enfin, dans les hydropisies des ovaires qui sont fort grandes, & par-là

dangereuſes, il ſemble que l'on pourroit faire la ponction avec le troiſcart, pour vuider la ſéroſité qui eſt contenue ; mais on verra dans l'article ſuivant, à l'occaſion des hydropiſies des trompes, que cette opération, quoique bien indiquée ce ſemble, ne laiſſe pas d'avoir de grands inconvéniens dans certains cas.

ARTICLE II.

Des Maladies des Trompes de Falloppe.

§. I. DESCRIPTION *de la Structure des Trompes de Falloppe, & de leurs Maladies.*

I. LES trompes de Falloppe ſont deux eſpéces de conduits en forme de boyaux, qui du fond de la matrice, à droite & à gauche, s'étendent juſqu'à l'ovaire du même côté, non pas en ligne droite, mais en ſe recourbant un peu, & faiſant même quelquefois des contours plus grands.

Le bout qui tient à la matrice en perce toutes les membranes, & la cavité de la trompe communique avec

celle de la matrice, mais par une ouverture assez étroite. De-là, en remontant vers les ovaires, cette cavité va en s'élargissant jusqu'au bout opposé, où il y a quelque rétrécissement assez court, après lequel la trompe s'élargit, & forme une espece de pavillon, dont le contour, découpé en plusieurs bandes membraneuses, fait une espéce de frange, ce qui lui a fait donner le nom de *corpus fimbriatum*.

Ces trompes sont tenues en place par une expansion du péritoine, qui leur tient lieu de petit mésentere; mais le bout qui regarde l'ovaire flotte librement, ne tenant au bas de l'ovaire que par une portion de son pavillon, ou corps frangé, & n'y tenant que d'une maniere assez lâche.

On distingue dans chaque trompe deux tuniques; l'*une* extérieure, qui est purement membraneuse; & l'*autre* intérieure, membraneuse de même, mais pulpeuse en dedans, veloutée, & abreuvée d'une lymphe viscide, ce qui prouve qu'il s'y fait quelque sécrétion. Cette tunique est plissée en plusieurs endroits, d'où viennent les rides & les

espéces de cellules qu'on remarque dans la cavité des trompes.

Entre les deux tuniques des trompes, on voit souvent à l'œil des fibres musculeuses, longitudinales & circulaires, qui servent à exécuter le mouvement péristaltique ou vermiculaire de ces conduits, quand il s'agit de porter dans la matrice l'œuf fécondé, qu'ils ont reçu des ovaires par leur pavillon; car c'est-là l'usage qu'on donne aux trompes, & qui paroît être bien établi par les Observations. Il est très-apparent que les découpures du contour des pavillons, sont de même de petits muscles, qui servent à embrasser la partie inférieure de l'ovaire dans le tems de la conception, & qui y tiennent appliqués les pavillons de la trompe, jusqu'à ce que l'œuf fécondé y soit entré.

II. Les trompes sont sujettes à peu-près aux mêmes maladies que les ovaires.

1°. Elles peuvent s'enflammer, & par conséquent elles peuvent aussi s'abscéder ou se gangrener.

2°. Elles peuvent devenir squir-

reuſes, ou dans toute leur longueur, ou du moins dans l'un de leur bouts.

3°. Elles peuvent ſe couvrir d'hydatides, tant dans leur face extérieure, que dans l'intérieure, & quelques-unes de ces hydatides en groſſiſſant, peuvent y former une hydropiſie hydatique.

4°. Elles peuvent encore devenir hydropiques par un amas de ſéroſités, qui remplit leur cavité, & qui la dilate outre meſure, de quoi l'on a pluſieurs [1] Obſervations.

5°. Il peut arriver que l'œuf fécondé s'y arrête & s'y attache, & que le fétus qui y eſt contenu, y croiſſe juſqu'à ce qu'il déchire la trompe, & faſſe mou-

[1] Nicolaus Tulpius. *Obſervation. Medicar. Libr. IV. Obſervat.* 45.
Acta Eruditorum Lipſienſia. *Ann.* 1701. *Menſ. Februario.*
Ephemeridum Germanicar. *Decur. II. anno* 2. *Obſerv.* 95.
Joh. Baptiſta Bianchi. *De generatione. pag.* 187. Il s'agit d'une hydropiſie de trompe de 80 livres peſant.
Johannes Munnicks *in Bibliotheca anatomica. Tom. I. pag.* 624. Il eſt queſtion d'une hydropiſie de trompe de 112 livres.

rir sa mere. Ces sortes de grossesses des trompes ne sont pas rares. On se contentera de citer [1] celles, qui sont les plus connues & plus sûres.

60. Il peut se former des tumeurs enkystées dans les trompes, comme dans les autres parties. Il peut d'ailleurs s'y former des espéces d'abscès, qui y

[1] Jean Riolan rapporta en 1650 dans son Anthropographie, *Libr. II. Cap.* 35. plusieurs Observations de grossesse de trompes, & surtout une qui avoit été faite par les Médecins de la Cour sur la Blanchisseuse de la Reine (Anne d'Autriche). On ajoute peu de foi à ses Observations, & s'il en faut croire Bartholin, *Anatom. Libr. I. Cap.* 17. Gui Patin lui avoit dit, que Riolan lui-même ne les croyoit pas, & qu'il les avoit rapportées par complaisance pour un Médecin de la Cour (Pierre Seguin, premier Médecin de la Reine). Mais enfin la vérité s'est fait jour & les grossesses des trompes se sont présentées aux yeux de tous les Observateurs. Du grand nombre de ces sortes d'Observations, qu'on pourroit citer, nous nous contenterons d'en indiquer deux, qui sont au-dessus du doute, l'une de M. Litre, & l'autre de M. du Vernai, rapportées toutes les deux dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *Année* 1702. A quoi l'on peut ajouter l'observation rapportée par M. Paul Bussiere, Chirurgien, dans les Transactions Philosophiques, Ann. 1694. nº. 207. Article 2.

ont beaucoup de rapport, quand l'œuf fécondé est retenu dans la trompe, s'y détruit & s'y convertit en bave épaisse, comme il arrive dans les ovaires en pareil cas.

7°. On a souvent observé [1] que les bords frangés du pavillon de l'une des trompes étoient attachés à l'ovaire, contre lequel par ce moyen la trompe se trouvoit collée, ce qui la rendoit incapable de recevoir les œufs fécondés, qui tomboient des ovaires par quelque endroit où elle n'étoit pas appliquée.

8°. Enfin, il arrive quelquefois que l'ouverture des trompes [2] dans la matrice, se bouche si exactement qu'on ne peut pas y introduire une soie de cochon, & que souvent il n'en reste aucun vestige. La même chose arrive

1 Regnerus de Graaf. *Libro de genitalibus Mulierum. Cap. 1.*
Ruyschius. *Adversar. anatomic. Decad. II.*
Du Vernai. *Mémoires de l'Académ. des Sciences. Année 1702. pag. 302.*

2 Ruyschius. *Observat. anatomicar. 83. Adversar. anatomicor. Decad. I. pag. 7.*

aussi [1] du côté du pavillon, mais plus rarement. Cet état n'est suivi d'aucun dérangement dans les fonctions, lorsqu'il n'arrive qu'à une trompe, mais s'il intéresse les deux trompes, il cause une stérilité incurable.

§. II. *Causes.*

Après ce qu'on a dit des causes des maladies des ovaires, il reste peu de choses à dire de celles trompes.

I. L'inflammation des trompes, & l'abscès ou la gangrene qui lui succédent quelquefois, dépendent des mêmes causes que l'inflammation, l'abscès & la gangrene de la matrice & des ovaires.

II. Il en est de même du squirrhe, des hydatides, & de l'hydropisie hydatique. On a expliqué les causes de ces maladies dans *le Traité des Tumeurs*, & l'on croit devoir y renvoyer.

III. Il peut arriver que la trompe

[1] Weitbrecht. II Commentar. Academ. Petropolitanæ. *Tom. IV. inter Physicas Dissertationes, art. XIV.*

soit bouché par les deux bouts, & alors la lymphe qui se filtre dans sa cavité, s'y amassera & formera une hydropisie qui gonflera la trompe, jusqu'à la rendre méconnoissable. La même chose peut venir par la seule obstruction du bout d'en bas de la trompe, qui est le plus étroit & le plus sujet à se boucher. Dans ce cas, la lymphe retenue dans la cavité de la trompe, la dilatera, & en la dilatant, bouchera l'ouverture de l'autre bout, & se fermera toute issue, ce qui formera de même une hydropisie de trompe.

IV. L'œuf fécondé qui tombe dans la trompe, peut s'y arrêter par plusieurs causes. Il peut avoir trop tardé à se détacher de l'ovaire, & être trop gros pour passer par la trompe. La trompe elle-même peut être bouchée, ou du moins trop étroite, ou n'avoir pas un mouvement péristaltique assez fort pour faire avancer l'œuf. Enfin, l'œuf peut s'arrêter derriere quelque ride, ou dans quelque cellule de la trompe. Dans tous ces cas, l'œuf y grossira bientôt, comme s'il étoit dans la matrice, & donnera lieu à une grossesse

de trompe, qui sera enfin funeste à la mere.

V. Il peut se former dans les trompes, des tumeurs enkystées par les mêmes raisons, qui font qu'il s'en forme dans les autres parties, sur quoi l'on peut consulter le *Traité des Tumeurs*, *Livre V. Chapitre II.* mais outre cela, si l'œuf fécondé qui s'y arrête, vient à se réduire en bave, il y formera un abscès très-semblable à un stéatome ou athérome, & tel que ceux qui se forment dans les ovaires dans le même cas.

VI. Il est apparent que l'adhésion du pavillon de la trompe contre l'ovaire, vient de ce que dans quelque fécondation précédente, la phlogose où se trouve l'ovaire dans ce cas, a desséché la lymphe qui l'arrose extérieurement, de même que celle qui arrose les franges du pavillon, ce qui a servi à les coller ensemble. C'est par cette raison que la surface du poumon & la plevre, se collent si souvent ensemble, quand l'une ou l'autre de ces parties sont enflammées.

VII. Enfin, l'ouverture des trompes dans

dans la matrice se ferme & s'efface, ou parce que la matrice devient squirrheuse, ou parce que l'endroit de la matrice où les trompes s'ouvrent, a été exposé à quelque phlogose dans quelque accouchement laborieux. Des causes à peu-près pareilles peuvent boucher les trompes du côté des ovaires, mais plus rarement.

§. III. *Diagnostic & Prognostic.*

Diagnostic. A l'exception de l'inflammation des trompes, qu'on peut reconnoître par les signes qui lui sont propres, les autres maladies des trompes ne s'annoncent par aucun signe dans le commencement, & dans la suite les signes par où elles s'annoncent, sont si équivoques, qu'on n'en sçauroit presque rien conclurre. Ainsi il arrive tous les jours qu'on trouve dans les ouvertures des cadavres des maux & des vices, dont on n'avoit eu aucun soupçon.

Prognostic. L'ignorance, où l'on est de l'existence de la plûpar des maladies des trompes, épargne aux malades

l'inquiétude qu'elles auroient, si elles étoient mieux instruites, & aux Médecins la nécessité de juger des suites de ces maux.

On sçait seulement en théorie, 1°. Que l'inflammation se termine ordinairement par la voye de la résolution qui est salutaire; au lieu que celles de l'abscès & de la gangrene sont toujours funestes.

2°. Que le squirrhe, les hydatides, l'hydropisie hydatique & l'hydropisie de la cavité des trompes ont des progrès assez lents, & que les malades les portent long-tems, à l'exception pourtant des deux espéces d'hydropisie, qui, à force de grossir crevent enfin dans le bas-ventre, ce qui y produit une hydropisie ascite.

3°. Que la grossesse de la trompe attire toujours la mort de la malade, soit que le fœtus pourrisse dans la trompe, ce qui y produit un abscès mortel; soit qu'il déchire la trompe, & tombe dans le ventre, ce qui fait mourir la malade, ou par l'hémorrhagie, ou par la putréfaction du fœtus. Il y a pourtant quelques exemples de

femmes qui ont porté long-tems dans le ventre le fœtus desséché peu à peu, & devenu comme une mumie, mais ces exemples sont trop rares pour en faire une régle.

4°. Que les tumeurs enkystées de quelque espéce qu'elles soient, croissent très-lentement & durent long-tems sans incommoder les malades. On est surpris de les trouver dans l'ouverture des femmes mortes, où l'on ne les soupçonnoit pas pendant leur vie.

5°. Que l'adhésion du pavillon des trompes contre les ovaires, & l'obstruction de la cavité des trompes peuvent nuire à la génération, mais ne causent aucune incommodité, & ne menacent d'aucun danger.

Curation.

On ne répétera pas ce qu'on a dit à l'égard des maladies des ovaires; il suffit d'avertir que les mêmes remedes qui leur conviennent, conviennent aussi à celles des trompes, & qu'on doit les employer, mais sans trop présumer de leur efficacité.

Il n'y a que deux articles, qui peu-

vent demander quelques réflexions particulieres. Le *premier*, regarde les deux hydropisies des trompes; il semble que quand leur volume les fait reconnoître au simple tact, & qu'on a sujet de craindre qu'elles ne crevent dans le bas-ventre, ce qui produiroit une hydropisie ascite, on devroit les vuider en y faisant une ponction avec le troiscart. On sçait même que cette opération a été pratiquée avec succès par un Médecin Danois [1] dans un cas de cette espéce, comme Thomas Bartholin [2] le rapporte. Il est certain que cette opération sera très-avantageuse si la poche où l'eau est contenue, se trouve collée contre le péritoine dans l'endroit où l'on fera la ponction, & c'est apparemment le cas où l'opération a si bien réussi au Médecin Danois. Mais si par malheur la poche n'étoit pas collée, l'opération pourroit être funeste, parce que le trou qu'on feroit à la poche, serviroit à verser dans le bas-ventre l'eau qui se ramasseroit dans l'hydropisie des trompes. Or comme on n'a point des signes, qui puissent

[1] Jean-Henry Brechtfeld.

[2] In Actis Medicis *Hafnienſibus*, *pag.* 194.

apprendre si cette poche est collée ou non, il peut bien se faire que la ponction soit quelquefois heureuse, mais il peut se faire qu'elle ne le soit pas. Ainsi on doit s'en abstenir, à moins que le danger ne soit évident.

L'*autre* article concerne la grossesse des trompes. Il semble que dès qu'on l'a bien reconnue, on devroit y remédier en faisant l'opération césarienne dans le côté où l'enfant est placé, d'autant plus que dans ce cas, cette opération, où l'on n'auroit qu'à inciser la trompe, seroit bien moins dangereuse que s'il falloit inciser la matrice. Ces raisons me paroissent si fortes, qu'à moins que l'état de la malade n'y mette obstacle, je crois qu'on doit suivre cette pratique, qui se trouve d'ailleurs autorisée par un exemple [1] célebre.

[1] Celui d'Abraham Cyprianus, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie dans l'Académie de Franequer. Il rapporte dans une Dissertation, intitulée *Epistola historiam exhibens fœtûs humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi, ad Thomam Millington, Equitem auratum, Medicum regium ordinarium, & Collegii Medicorum Londinensium Præsidem.* Lugd. Batav. 1700. *in*-8°.

CHAPITRE XIII.

De la Passion hystérique ou suffocation utérine.

§. I. DESCRIPTION.

LA maladie connue sous les noms de *passion hystérique*, *de suffocation*, *d'étranglement*, *d'épilepsie utérine*, est bien moins une maladie, que l'assemblage de plusieurs maladies différentes; d'où vient que la plûpart des Auteurs, qui ont écrit sur les Maladies des Femmes, ont trouvé à propos de traiter de ces maladies séparément dans des Chapitres particuliers; mais je ne crois pas devoir imiter cet exemple. Comme ces différentes maladies dépendent toutes d'une même cause, se rapportent toutes à un même vice, exigent toutes le même traitement quant à l'essentiel, il me paroît convenable de renfermer dans le même Chapitre l'explication qu'on en doit donner.

La passion hystérique est sujette à des retours ou paroxysmes, qui sont plus ou moins fréquens, plus ou moins longs, plus ou moins violens, accompagnés d'un plus grand ou d'un moindre nombre d'accidens, suivant les différens sujets ou les différentes circonstances.

Ces retours sont toujours irréguliers & ne gardent aucune période certaine; le mal est extrême tant qu'ils durent, mais dès qu'ils sont finis, les malades se trouvent dans un état tranquille, & quelquefois dans un état qui ressemble à celui d'une parfaite santé.

Ces retours s'annoncent ordinairement par des bâillemens, des pandiculations, des hoquets, des grouillemens de ventre, des rougeurs qui montent tout à coup au visage, accompagnés d'une chaleur vive, & bientôt suivis d'une pâleur & d'un froid proportionnés à la rougeur & à la chaleur qui ont précédé.

Les mêmes retours finissent par des soupirs profonds & lentement répétés; par l'éruption de vents qui sortent de l'estomac; & sur-tout par l'écoulement

plus ou moins abondant d'une humeur séreuse, lymphatique & quelquefois sanguinolente, qui coule du vagin.

Dans le fort du paroxysme, il n'y a point de fonction dans l'économie du corps, qui ne puisse être dérangée, & qui ne le soit souvent.

Ainsi à l'égard des fonctions animales, il y a des assoupissemens, avec perte quelquefois absolue de connoissance & de sentiment, & quelquefois avec une liberté confuse d'entendre, & même de voir, sans pouvoir en donner aucun indice pendant l'attaque; des délires; des paralysies passageres & presque momentanées d'un bras, d'une jambe, de la main, de quelques doigts; des convulsions, & des mouvemens convulsifs des bras & des jambes, des doigts, des yeux, de la tête, sur-tout du tronc du corps, qui se plie en devant ou en derriere, qui reste quelque tems plié dans l'un ou dans l'autre sens, & quelquefois dans une situation droite: Enfin, les malades fondent quelquefois en larmes sans aucun sujet; & quelquefois elles font des éclats de rire, encore moins raisonnables.

A l'égard des fonctions vitales, les malades tombent dans la foiblesse, & la pamoison ; le cœur bat & palpite irrégulierement ; le pouls change & varie en mille façons ; la respiration varie de même ; & quelquefois la respiration, le battement du cœur & la pulsation des artères disparoissent entiérement.

Enfin, à l'égard des fonctions naturelles, les attaques sont ordinairement avec des hoquets, des cardialgies, des nausées, des vomissemens & sur-tout des borborygmes presque continuels dans le ventre.

Les malades se plaignent outre cela de chaleurs dans tout le corps, qui les obligent de se découvrir, & qui bientôt sont suivies d'un refroidissement qui les fait frissonner ; elles se plaignent de douleurs aux reins, au dos, aux cuisses, aux côtés de la poitrine, & sur-tout à la tête, où ces douleurs n'occupent qu'une étendue assez médiocre, ce qui fait qu'on les appelle *ovum hysstericum* ou *clavus hysstericus*. Ces douleurs sont pulsatives ou tensives, & ordinairement tensives & pul-

satives à la fois. Elles occupent différens endroits de la tête, au front, aux temples, au derriere, ou au sommet de la tête.

On juge bien que les accidens nombreux dont on vient de parler, n'arrivent pas tous à la même malade, & sur-tout n'arrivent pas tous à la fois; mais il n'y en a aucun qui n'arrive quelquefois dans quelque malade, & qui par conséquent ne doive être regardé comme symptome de cette maladie.

Entre ces différens accidens, il y en a quatre principaux, qui s'observent dans toutes les attaques, quoique ce ne soit pas toujours au même degré, & qu'on peut regarder comme essentiels au mal. Il est donc certain.

1°. Que l'attaque commence toujours par quelque impression sourde, & par quelque mouvement obscur, que la malade ressent dans la matrice.

2°. Que cet état est bientôt suivi d'un resserrement du col, plus ou moins grand, qui fait que la malade se plaint d'étrangler.

3°. Que la poitrine est en même-tems resserrée par en bas autour des

fausses côtes, comme par un cercle de fer.

4°. Enfin, qu'on sent dans le bas-ventre comme une boule, qui roule & qui se promene dans différens endroits, tantôt plus grande & plus molle, & tantôt plus petite & plus dure.

On doit distinguer trois différens états dans la passion hystérique. Dans le *premier*, il y a toujours les quatre symptomes dont on vient de parler quoique foibles; mais la connoissance & le sentiment subsistent, de même que la respiration & le battement du cœur & des artères avec quelque peine & quelque irrégularité que ces différentes fonctions s'exécutent. Ce *premier* degré de la passion hystérique est commun.

Dans le *second état*, outre les quatre symptomes pathognomoniques qui sont plus forts, la connoissance & le sentiment se perdent. Toutes les parties du corps sont en souffrance, & agitées par différens mouvemens convulsifs; mais la respiration & le pouls subsistent quoique foiblement, & avec

une très-grande irrégularité. Ce *second* degré du mal est plus rare.

Enfin, dans le *troisiéme état*, les mouvemens des parties cessent absolument : la respiration même & le pouls paroissent cesser aussi : les malades restent immobiles, froides, sans sentiment, sans connoissance, sans apparence de respiration ni de battement du cœur ; enfin, entierement semblables à des mortes. Cet état effrayant dure quelquefois assez long-tems ; on a des Observations qu'il s'est soutenu pendant trois jours ; il est si semblable à la mort, qu'on s'y est mépris, & qu'il est arrivé plus d'une fois qu'on ait enterré ces malades comme mortes. Ce *dernier état* du mal, qui est très-effrayant est heureusement très-rare.

§. II. CAUSES.

Pour rendre raison d'une théorie aussi difficile que celle de la passion hystérique, il est nécessaire d'établir les principes suivans, qui doivent y servir de fondement.

I. La passion hystérique est une ma-

ladie convulsive. Cela est évident à l'égard des convulsions & des mouvemens convulsifs du tronc & des membres ; il l'est aussi à l'égard du resserrement du col & de la poitrine ; & de la boule qui roule dans le bas-ventre ; enfin, cela convient de même à presque tous les autres symptomes, comme on le verra dans la suite, à mesure qu'on les expliquera.

II. Ces convulsions ou mouvemens convulsifs peuvent regarder les muscles & les fibres musculeuses du corps, ou les membranes & les fibres membraneuses. Dans le *premier* cas, ce sont des convulsions ou des mouvemens convulsifs proprement dits ; dans le *second*, ces mouvemens ne portent que le nom de *froncemens* ou *d'éréthismes*.

III. Tous ces différens mouvemens, soit qu'ils appartiennent aux fibres musculeuses ou aux fibres tendineuses, dépendent également d'un *influx* d'esprits animaux, qui du cerveau y coulent trop abondamment ou trop impétueusement par les nerfs qui leur sont propres.

IV. Cet *influx* trop abondant ou trop impétueux vient toujours ou d'une cause *Idiopathique*, c'est-à-dire, propre & particuliere au cerveau, qui y a son siége, & qui y agite les esprits animaux & les pousse dans les parties; ou d'une cause *Sympathique*, c'est-à-dire, d'une cause, qui n'est pas dans le cerveau, mais qui en agissant sur le cerveau produit *per consensum*, c'est-à-dire, par une espéce de méchanisme sympathique, le même influx d'esprits animaux. Il n'y a point de milieu à cet égard, & il faut se décider pour l'une ou pour l'autre de ces causes.

V. Il est certain, que dans la passion hystérique, on ne peut point soupçonner de causes idiopathiques dans le cerveau, capables de produire les accidens de cette maladie. Dans le tems que les femmes hystériques paroissent se porter le mieux, les mouvemens convulsifs leur surviennent sans qu'il ait rien précédé, qui ait pû altérer le cerveau; & ces mêmes mouvemens cessent tout d'un coup de même, & laissent le cerveau incontinent dans un état tout-à-fait naturel. Ainsi l'on

ne ſçauroit ſuppoſer dans cette maladie aucune altération propre, ni par conſéquent aucune cauſe idiopathique dans le cerveau.

VI. Il s'enſuit donc que la cauſe qui produit les mouvemens ſurprenans, qu'on obſerve dans les femmes hyſtériques, doit être ſympathique, c'eſt-à-dire, qu'elle doit être placée hors du cerveau, dans quelque partie, dont les ſentimens ou impreſſions ſoient capables d'exciter ces mouvemens extraordinaires par les loix de la ſympathie. C'eſt ainſi que dès qu'on ſe brûle par hazard le bout des doigts, on retire machinalement la main, parce que la brûlure du bout des doigts détermine la contraction du bras & de l'avant-bras. C'eſt ainſi qu'un peu de tabac ſoufflé dans le nez excite l'éternument, parce que l'impreſſion du tabac ſur le nez met dans une contraction ſubite les muſcles qui en reſſerrant la poitrine ſervant à produire l'expiration ſubite, qui fait l'éternument.

VII. Rien n'eſt plus commun dans le corps humain, que ces ſortes de

rapports sympathiques, soit dans l'état de maladie, soit dans celui de santé. Hippocrate lui-même paroît les avoir reconnus, [1] quand il a dit *confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia.* Il ne s'agit pas de chercher ici d'en expliquer la cause, la digression seroit trop longue, & elle appartient à un autre Traité. Il suffit que le fait soit certain & qu'on puisse le regarder comme un principe avéré.

VIII. Il n'est donc question que de déterminer quelle est la partie sympathique, dont les impressions excitent l'orage dans la passion hystérique, & qu'on doit par conséquent regarder comme la cause primitive, ou pour employer le terme propre, comme le *foyer* du mal. Or tout démontre que c'est la matrice.

1°. Parce que c'est par la matrice que le mal commence toujours; les malades la sentent se dilater & se resserrer, s'allonger & se raccourcir, se porter à droite ou à gauche dans le commencement des attaques, en un mot, s'agiter comme d'un mouvement

[1] Libr. *De alimento.*

périſtaltique aſſez fort.

2°. Parce que la paſſion hyſtérique arrive le plus ſouvent à l'approche ou à la fin des régles ; dans la ſuppreſſion des régles, des lochies ou des fleurs blanches, ce qui n'intéreſſe que la matrice.

3°. Parce que les attaques de paſſion hyſtérique ne finiſſent pour l'ordinaire, que quand il coule du vagin quelque humeur plus ou moins abondante, plus ou moins âcre, & qu'il eſt viſible que cet écoulement n'opere aucun changement que ſur la matrice.

4°. Parce que l'uſage du mariage qui n'agit pourtant que ſur la matrice, eſt un des remedes les plus sûrs pour prévenir les retours de la paſſion hyſtérique, & même pour la guérir entierement dans pluſieurs cas.

5°. Enfin, parce qu'il eſt certain par les Obſervations, qu'en ouvrant les cadavres des femmes qui étoient ſujettes à de violentes attaques de paſſion hyſtérique, on trouve ordinairement quelque vice dans les ovaires, dans les trompes, ou dans la matrice même.

IX. Après avoir fixé la partie, qui est le foyer du mal, il ne reste plus qu'à déterminer la nature de l'impression qui s'y fait, & qui par les loix de la sympathie donne le branle à tous les différens mouvemens, qui agitent le corps dans les attaques de cette maladie. A n'en juger que par les effets, on seroit porté à croire que cette impression devroit être fort violente; mais *d'un* côté, l'expérience prouve le contraire, les malades sentent bien quelque impression & quelque mouvement dans la matrice, comme on l'a dit, mais il n'en est point qui se plaignent d'y ressentir aucune douleur vive, même dans les attaques les plus violentes: Et de *l'autre*, il arrive souvent que la matrice est extrêmement douloureuse, comme dans l'inflammation, l'ulcère ou le cancer, sans qu'il arrive aucune attaque de passion hystérique. Il faut donc convenir que l'impression qui donne lieu aux attaques de ce mal, n'est qu'une impression legere, une espéce de chatouillement, d'ébranlement, de froncement dans quelque endroit de la matrice &

des parties qui y tiennent, ou qui en dépendent.

X. On auroit tort de croire, qu'une impreſſion legere ne fût pas capable d'exciter les déſordres, qu'on obſerve dans les femmes hyſtériques. L'expérience juſtifie tous les jours le contraire. Une goutte d'eau tombée dans la trachée-artère excite une toux violente: le vin émétique, qui ne fait point d'impreſſion ſur la langue, ni ſur la conjonctive de l'œil, ſuffit en agiſſant ſur l'eſtomac, pour mettre dans des contractions violentes toutes les parties, qui concourent à produire le vomiſſement: enfin, les rayons de lumiere, qui n'affectent pas la rétine, ne laiſſent pas de cauſer l'éternument, quand ils agiſſent ſur la membrane pituitaire.

XI. Souvent même une impreſſion legere produit de plus grands mouvemens qu'une impreſſion beaucoup plus forte: c'eſt ainſi que le vomiſſement, qui n'eſt point excité par le vinaigre, l'eſt par l'huile ou par l'eau tiede: c'eſt ainſi qu'un leger chatouillement ſous les aiſſelles fait faire plus de contorſions qu'une douleur vive: c'eſt ainſi

que la foible irritation d'un peu de tabac fait éternuer, ce que ne fait pas une irritation dans le nez beaucoup plus forte.

XII. Après tous ces éclairciſſemens nous pouvons conclure que les impreſſions ſuivantes lorſqu'elles ſe font dans la matrice, peuvent produire la paſſion hyſtérique avec tous ſes ſymptomes, & nous pouvons le conclure avec d'autant plus de confiance, que nous n'avançons rien, qui ne ſoit conforme à l'expérience. On doit donc compter entre les cauſes de la paſſion hyſtérique les cauſes ſuivantes,

1°. Le battement trop fort des artères de la matrice, ſur-tout lorſqu'elles ſont trop pleines de ſang, comme dans l'approche, la ceſſation ou la ſuppreſſion des régles ou des vuidanges.

2°. La tenſion & le gonflement des vaiſſeaux laiteux de la matrice, lorſque les lochies & les fleurs blanches laiteuſes ſont ſupprimées tout d'un coup dans le tems que leur écoulement étoit abondant.

3°. Les picottemens ou irritations d'une humeur âcre, qui découle de la

matrice, & qui s'amasse dans sa cavité dans l'écoulement des fleurs blanches séreuses & âcres, & dans l'ulcère de la matrice.

4°. Les gonflemens, qui arrivent aux ovaires ou aux trompes dans les différentes maladies auxquelles ces parties sont sujettes, [1] comme les fausses conceptions, les hydatides, l'hydropisie, les stéatomes, les squirrhes, les abscès, &c.

1 Les Anciens Médecins avoient eu occasion d'observer que les tumeurs des ovaires, causoient la passion hystérique, mais trompés par le nom que ces parties portoient alors, & par l'usage qu'on leur attribuoit, ils avoient pris ces tumeurs pour des amas d'humeur spermatique corrompue, ce qui ramenoit ces Observations dans la classe commune des autres causes de l'affection hystérique.

Voyez là-dessus Jean-Nicolas Binningerus; *Observat. Cent. II. Observat. 90.*

Isbrandus Diemerbroeck. *Anatom. Libr. I. Cap. 23.*

André Vesale. *De human. corp. fabricâ, Libr. V. Cap. 15.*

Lazare Riviere. *Observat. Centur. I. Observat. 60.*

Othon Heurnius, *Histor. 16.* A la fin des Œuvres de Fernel de l'édition d'Utrecht, in-4°. en 1656.

5°. Enfin le chatouillement trop vif de l'humeur ſpermatique abondante & âcre dans les femmes, qui ont beaucoup de tempérament & qui ſont obligées de ſe contenir.

XIII. Cependant, il ne faut pas diſſimuler que la théorie qu'on vient de propoſer, paroît être expoſée à une grande difficulté ; c'eſt que toutes les cauſes auxquelles nous venons d'attribuer la paſſion hyſtérique, ſont des cauſes fixes & conſtantes, & par-là incapables de produire des mouvemens auſſi changeans & auſſi variables, que ceux qu'on obſerve dans les paroxyſmes de cette maladie.

XIV. Mais deux réflexions ſuffiſent pour faire évanouir cette difficulté.

La *premiere*, que les cauſes que nous établiſſons dans la matrice, peuvent & doivent ſouvent changer de place & parcourir dans la matrice différens points ou différens endroits, ce qui ſuffit pour changer les rapports ſympathiques qu'elles ont. C'eſt ainſi que dans l'eſtomac la même cauſe, lorſqu'elle agit ſur le fond, produit le vomiſſement ; & qu'elle produit le ho-

quet, lorsqu'elle agit sur l'orifice supérieur.

La *seconde*, que ces causes n'ont pas toujours le même degré d'activité, & que les moindres variations à cet égard suffisent pour changer les rapports sympathiques. C'est ainsi qu'une certaine impression dans le nez produit l'éternument, & qu'une impression plus forte ne le produit pas.

L'on verra dans l'explication des symptomes qui appartiennent à la tête, d'autres causes qui peuvent rendre variables les mouvemens hystériques, & qui suivant les apparences, y contribuent beaucoup.

XV. Les causes que nous avons établies, n'agissent pas également dans toutes les femmes. L'expérience fait voir qu'elles ont beaucoup plus d'effet.

1°. Dans les femmes maigres, seches, d'un tempérament mélancholique ou atrabilaire, parce que dans ces femmes tous les nerfs, & par conséquent ceux de la matrice sont plus tendus, plus vibratiles, & plus disposés à recevoir vivement les plus légeres impressions

2°. Dans les femmes d'une santé délicate, & d'une constitution cachectique, parce que dans ces femmes les humeurs sont viciées, & que la matrice a peu de ressort, ce qui fait que les humeurs s'y accumulent plus abondamment, & que celles qui s'y accumulent, sont plus âcres. Aussi ces femmes sont-elles presque toujours sujettes aux fleurs blanches.

3°. Dans les femmes qui s'échauffent par beaucoup de veilles, par un régime d'alimens de haut goût, & par l'usage du caffé ou des liqueurs fortes, parce que dans ces femmes la matrice est fort échauffée, & presque dans un état de phlogose, ce qui fait que les nerfs y sont plus tendus, & que la sensibilité y est plus grande.

4°. Enfin, dans les femmes qui ont du tempérament, & qui l'excitent encore par des conversations ou des lectures, ou par une rêverie continuelle sur l'objet qui les occupe, ce qui augmente la sécrétion & l'activité de l'humeur spermatique.

XVI. Il ne reste plus qu'à connoître les causes qui attirent les attaques hystériques,

tériques, & celles qui les font cesser. Pour cela, il ne faut que faire attention sur les deux espéces de passion hystérique ; celle qui dépend d'un amas d'humeurs vicieuses dans la matrice, ou dans les vaisseaux spermatiques, & celle qui dépend de l'engorgement des vaisseaux sanguins dans la matrice ou dans les ovaires.

1°. Dans la premiere espéce, les paroxysmes n'arrivent que quand les humeurs vicieuses sont ramassées en une certaine quantité, ou qu'elles sont parvenues à un certain degré d'activité ; & ils ne cessent que lorsque ces humeurs ont été exprimées de la matrice, & qu'elles s'écoulent par le vagin, ce qui arrive toujours dans ces sortes de passion hystérique.

2°. Dans l'autre espéce, les paroxysmes ne commencent que quand l'engorgement des vaisseaux sanguins est porté à un certain point, par le concours de plusieurs causes accidentelles ; & ils ne finissent que lorsque les contractions réitérées de la matrice pendant l'attaque, ont suffisamment exprimé le sang arrêté, & ont dégorgé les

vaisseaux sanguins trop pleins.

3°. Il suit de-là, que dans la premiere espéce de passion hystérique, la cessation des paroxysmes doit s'exécuter plus vîte & plus parfaitement que dans l'autre espéce, & c'est ce que l'expérience justifie. Les paroxysmes de la premiere espéce finissent tout d'un coup, & si parfaitement, que les malades se trouvent d'abord dans un état naturel; au lieu que les autres ne se terminent que peu-à-peu, & laissent les malades pendant assez long-tems dans un état chancelant & peu décidé.

4°. Dans l'une & l'autre espéce de passion hystérique, la fin des paroxysmes s'annonce par des bâillemens plus ou moins répétés, plus ou moins grands, suivant que les paroxysmes ont été plus ou moins longs, plus ou moins violens. Pendant la durée du paroxysme, la respiration a été gênée & le sang a croupi dans les vaisseaux du poûmon. Ainsi dès que le sentiment commence à revenir aux malades, l'impression du sang sur les poûmons, doit exciter les bâillemens nécessaires pour bien étendre les véscules pulmo-

naires, & bien exprimer le sang, ce qui doit répondre à la quantité de sang qui croupit, & par conséquent à la durée & à la grandeur du paroxysme. C'est ainsi que dans le commencement des accès de fièvre intermittente, les malades font des pandiculations, c'est-à-dire, s'allongent & s'étendent pour exprimer le sang que l'épaississement fait arrêter dans plusieurs parties, à quoi ils sont machinalement déterminés, par les impressions sourdes que le séjour du sang fait dans ces parties.

§. III. *Symptomes.*

Les anciens Médecins s'accordoient tous à croire que les accidens, qui arrivent dans les femmes hystériques, venoient de l'humeur spermatique corrompue dans la matrice, d'où il s'élevoit des vapeurs qui attaquoient les différentes parties du corps, & y causoient, par leur malignité, les désordres qu'on observe dans ces attaques. Mais tout le monde convient aujourd'hui de la fausseté de ces deux suppositions.

Nous croyons pouvoir y substituer le principe fécond des rapports sympathiques, que la matrice a avec presque toutes les parties du corps, & dont la réalité est connue.

Nous ne croyons pas qu'il y ait d'autres moyens de rendre raison des symptomes qui arrivent dans la passion hystérique, & avec ce moyen, nous espérons de satisfaire à tout, comme on va le voir dans le détail.

On sera peut-être surpris du grand nombre de rapports sympathiques que nous attribuons à la matrice; mais on doit faire réflexion que c'est la partie du corps qui en a le plus, de l'aveu de tous les Médecins; & qu'en particulier, nous ne lui en attribuons aucun qui ne soit justifié par l'effet même.

Comme le nombre des symptomes ordinaires dans la passion hystérique, qu'il faut expliquer, est fort grand, il nous paroît que pour mettre quelque ordre dans cette explication, il convient de la partager en cinq articles.

I. Les quatre symptomes pathognomoniques. II. Ceux qui regardent le bas-ventre. III. Ceux qui affectent la

poitrine. IV. Ceux qui dépendent de la tête. V. Ceux qui sont communs à tout le corps.

I. *Les quatre symptomes pathognomoniques.*

1°. LES premieres impressions qui se font dans la matrice ou dans les parties qui en dépendent, sont foibles, & ne déterminent d'autres reflux sympathiques d'esprits animaux, que dans les fibres musculeuses de la matrice même, ce qui en les contractant les unes ou les autres, y produit différens mouvemens. Ainsi, la matrice s'allonge ou se raccourcit, est tirée à droite ou à gauche, suivant que les fibres circulaires ou longitudinales, les fibres du côté droit ou celles du côté gauche, se mettent en contraction, & quelquefois elle est resserrée & rapetissée, quand toutes ces fibres se contractent à la fois.

2°. Les impressions augmentant dans la matrice, les reflux sympathiques qui se font alors, portent les esprits animaux dans les muscles du larynx, du

pharynx, de l'os hyoïde, & quelquefois même de la langue, ce qui produit un resserrement dans ces parties, assez fort pour obliger les malades à se plaindre d'étrangler, & quelquefois un assez grand embarras dans le mouvement de la langue, pour les empêcher de parler librement.

3°. Il se fait en même tems des reflux sympathiques dans les fibres musculeuses du diaphragme, lesquelles, en se contractant, retirent fortement en dedans tout le contour des fausses côtes où elles sont attachées. De-là vient le resserrement de la poitrine, qui paroît aux malades causé par un cercle qui les serre.

4°. En même tems & par les mêmes causes, les fibres musculeuses des intestins se contractent aussi. La contraction des fibres longitudinales raccourcit & ramasse les intestins en une espéce de peloton, & celle des fibres circulaires, en resserrant les intestins, retient les vents dans ce peloton, ce qui en augmente le volume. C'est-là l'unique cause de cette espéce de boule qui roule dans le bas-ventre, & que

les anciens Médecins prenoient mal-à-propos pour la matrice même, comme si ses attaches pouvoient lui permettre de pareils mouvemens.

II. *Les Symptomes, qui regardent le bas-ventre.*

1°. COMME il y a presque toujours dans la passion hystérique dérangement ou suppression des régles, il ne faut pas être surpris que les symptomes qui accompagnent ce dérangement ou cette suppression, arrivent ordinairement dans les affections hystériques, tels que le dégoût, les appétits désordonnés, connus sous le nom de *pica* & *malacia*, les mauvaises digestions, les rots, les grouillemens de ventre ou borborygmes, &c. mais on ne croit pas devoir s'arrêter ici à les expliquer en détail. On peut voir ce qu'on en a dit *Liv. I. Chapp. IV. & VIII.* en parlant de la suppression des régles & du *chlorosis* ou pâles couleurs.

2°. La constipation qui arrive aux femmes hystériques, peut venir des mauvaises digestions; mais il est cer-

tain que celle qui arrive dans l'attaque même, vient de la conſtriction du rectum, & ſur-tout du ſphincter de l'anus, produite par un reflux ſympathique qui ſe fait de la matrice.

3°. C'eſt à une ſemblable cauſe qu'il faut attribuer la ſuppreſſion d'urine pendant l'attaque. Elle ne vient que de la conſtriction convulſive du ſphincter de la veſſie, cauſée par le reflux ſympathique qui s'y fait alors.

4°. A la fin de preſque toutes les attaques, il coule de la matrice une humeur lymphatique, muqueuſe, tantôt blanche, tantôt griſe, & quelquefois ſanguinolente. Le reſſerrement convulſif de la matrice exprime cette humeur des vaiſſeaux laiteux ou des glandes muqueuſes, dont l'intérieur de la matrice eſt parſemé, ou des lacunes qui s'y trouvent en grand nombre. Elle eſt blanchâtre, quand elle vient des vaiſſeaux laiteux; griſâtre, quand elle vient des glandes muqueuſes ou des lacunes; & quelquefois ſanguinolente, quand les contractions irrégulieres de la matrice y font crever quelques petits vaiſſeaux capillaires, ou

expriment quelques gouttes de sang de l'extrémité des appendices veineuses.

5°. Pendant les attaques, le peu d'urine que les malades rendent, est claire comme de l'eau, parce que le tissu des reins qui est resserré & froncé, ne laisse passer à travers les canaux secrétoires de l'urine, que ce qu'il y a de plus ténue & de plus séreux dans le sang.

6°. Mais à la fin des attaques, les malades rendent des urines plus abondantes, plus épaisses, & quelquefois troubles. Elles sont plus abondantes, tant parce que le tissu des reins qui n'est plus froncé, les laisse passer plus abondamment, que parce qu'elles sortent plus librement de la vessie, le sphincter n'en étant plus contracté. Elles sont plus épaisses & quelquefois troubles, soit à cause que les reins laissent passer plusieurs parties grossieres du sang, soit parce que l'humeur muqueuse, qui coule de la matrice à la fin de l'attaque, se mêle avec les urines quand elles sortent de la vessie.

7°. Les nausées, le vomissement, le hoquet qui arrive souvent dans la

passion hystérique, peuvent venir quelquefois de l'amas d'ordure que les mauvaises digestions laissent dans l'estomac, & qui quand il en irrite le fond ou l'orifice supérieur, occasionne ces mouvemens; mais ils viennent le plus souvent des reflux sympathiques, que les impressions qui se font dans la matrice, produisent dans les différens muscles qui exécutent ces mouvemens.

III. *Les Symptomes, qui affectent la poitrine.*

1°. La suffocation est une suite nécessaire du resserrement convulsif du larynx, qui empêche l'entrée de l'air, & de la contraction convulsive du diaphragme, qui empêche la dilatation de la poitrine. Comme ces deux causes sont très-variables, de-là vient que la suffocation varie aussi. Quelquefois elle est continue, & quelquefois elle n'arrive que par intervalle; tantôt la respiration, quoique génée, se fait sans bruit, & tantôt elle s'exécute avec des sifflemens, des ronflemens, & des hurlemens bisarres.

2°. La palpitation du cœur dépend de l'irrégularité des contractions de ses fibres musculeuses, & cette irrégularité est la suite de l'irrégularité des reflux sympathiques, que causent les impressions qui se font dans la matrice. De-là viennent toutes les variations qui arrivent au mouvement du cœur & des artères dans les attaques de passion hystérique, où le pouls est tantôt fort & tantôt foible, tantôt lent & tantôt précipité, tantôt fréquent & tantôt rare, mais presque toujours dur & serré, à cause du froncement des tuniques des artères, causé par les reflux sympathiques qui viennent de la matrice.

3°. Il arrive que le pouls est intermittent, lorsque le mouvement du cœur l'est lui-même, & le mouvement du cœur est intermittent, toutes les fois que les reflux sympathiques de la matrice tiennent par intervalle les fibres du cœur dans une contraction, qui arrête son mouvement, ou qui le rend imperceptible.

4°. Souvent dans les grandes attaques hystériques, on ne s'apperçoit, ni du mouvement du cœur, ni de ce-

lui de la respiration. Ce n'est pas qu'ils cessent entiérement, comme le croyoit Galien, car ce seroit la mort; mais c'est qu'ils s'exécutent si foiblement, à cause de la contraction tonique des fibres du cœur, des muscles du larynx & du diaphragme, que l'on ne sçauroit les appercevoir. Cependant quelque foiblement qu'ils s'exécutent, cela suffit dans ce cas pour entretenir un lente circulation du sang dans les poûmons, & dans le reste du corps, telle qu'il faut pour conserver la vie.

IV. *Les Symptomes, qui dépendent de la Tête.*

L'EXPLICATION des symptomes qui appartiennent à cet article, suppose plusieurs nouveaux rapports sympathiques de la matrice, & je doute qu'on puisse les expliquer par aucun autre moyen. Il faut supposer que la dure-mere est capable de se contracter sympathiquement, en conséquence des impressions qui se font dans la matrice. Que cette contraction n'est pas uniforme dans tous les points de la

dure-mere, mais qu'elle varie, & varie irrégulierement. Qu'en se contractant, la dure-mere resserre la substance du cerveau, & qu'en la resserrant, d'*un* côté, elle pousse les esprits animaux qui y sont, dans les nerfs voisins ; & de l'*autre* elle en détend les fibres. Que les esprits poussés dans les nerfs causent des convulsions, ou des mouvemens convulsifs dans les parties, où ces nerfs aboutissent. Que les fibres du cerveau détendues sont par-là hors d'état d'être ébranlées, ni de recevoir les impressions, que les organes extérieurs des sens y transmettent, ce qui produit la perte de connoissance & de sentiment. Qu'en même tems les fibres détendues changent de ton, & que plusieurs, qui étoient consonantes, deviennent dissonantes, & d'autres deviennent consonantes, de dissonantes qu'elles étoient, ce qui pervertit le jugement qu'on porte sur plusieurs matieres, & cause plusieurs accès de délire.

Il seroit bon, pour l'éclaircissement de la matiere que nous traitons, de discuter ici en détail chacune de ces

ſuppoſitions; mais cette diſcuſſion ſeroit longue, & nous écarteroit de l'objet de ce Traité. Il ſuffit qu'il n'y ait aucune de ces ſuppoſitions, qui ne ſoit poſſible, qui ne ſoit même problable, & qu'on ne puiſſe admettre. J'eſpere prouver la réalité de ces différentes ſuppoſitions, ou du moins la néceſſité de les admettre, dans un Ouvrage que je compte donner au Public ſur *l'Animaſtique*, c'eſt-à-dire, ſur le méchaniſme des fonctions de l'ame, en tant qu'elles dépendent du corps. Quant à préſent, je demande qu'on m'accorde ces ſuppoſitions, comme autant de *Poſtulata*, avec quoi l'explication des ſymptomes qui intéreſſent la tête dans la paſſion hyſtérique, n'aura plus rien de difficile.

1°. D'abord les malades perdent de tems en tems la connoiſſance & le ſentiment, ce qui revient plus ou moins ſouvent, dure plus ou moins long-tems, & eſt plus ou moins violent, ſuivant les circonſtances. Quelquefois dans le tems que les malades paroiſſent être privées de ſentiment, elles ne laiſſent pas d'entendre & même de voir, ſans

pouvoir parler ni s'exprimer par signes. Mais enfin si l'attaque augmente, le sentiment & la connoissance se perdent entiérement, & les malades tombent dans une espèce d'assoupissement profond.

Dans une malade, où il n'y a aucun mal dans le cerveau; cela ne peut venir que des reflux sympathiques de la matrice, qui mettent en contraction la dure-mere. La dure-mere ainsi contractée presse le cerveau, détend les fibres, & les rend incapables d'être ébranlées ni par les esprits, qui sont dans le cerveau, ni par ceux qui refluent des organes extérieurs des sens.

Quelquefois tout le cerveau est également comprimé par la dure-mere, & alors la perte de sentiment est *totale*; & quelquefois la compression est *partiale*, & ne porte pas sur les origines des nerfs ophthalmiques ou acoustiques, & alors les malades sont en état d'entendre & de voir confusément, sans pouvoir le faire connoître pendant la durée de l'attaque.

Ces accidens reviennent plus ou moins souvent, durent plus ou moins

de tems, & ſont plus ou moins violens, ſelon que la contraction ſympathique de la dure-mere ſe répete plus ou moins ſouvent, & qu'elle eſt plus ou moins longue, & plus ou moins grande.

Enfin, ces accidens aboutiſſent à la perte abſolue & totale de la connoiſſance & du ſentiment, lorſque la contraction de la dure-mere devient générale & grande, ce qui dure juſqu'à ce que la dure-mere venant à ſe relâcher tout d'un coup, l'on voit revenir auſſi dans le moment la connoiſſance & le ſentiment.

2°. Dans cet état, les malades tombent ſouvent dans un délire plus ou moins violent, plus ou moins univerſel. Cela vient de ce que les fibres du cerveau détendues changent de ton, par rapport les unes aux autres, ce qui produit entr'elles des conſonantes & des diſſonantes nouvelles & irrégulieres, & par conſéquent des jugemens abſurdes, en un mot, un véritable délire, plus ou moins grand & plus ou moins univerſel, ſuivant que l'altération des fibres

sera plus ou moins grande, plus ou moins universelle, & l'agitation des esprits animaux dans le cerveau plus ou moins violente.

3°. Alors il arrive souvent, que les malades sont dans un état de convulsion tonique, connue sous le nom de *Tétanos*, le corps roide, les dents serrées, les yeux fixes, les membres immobiles, ce qui ne peut venir que de *l'influx* des esprits poussés constamment dans les mêmes muscles par le reflux sympathique de la matrice, ou par la contraction tonique de la dure-mere.

4°. D'autres fois les malades sont agitées de mouvemens convulsifs très-vifs; elles plient le corps tantôt en devant, & tantôt en arriere, & ces convulsions s'appellent *Emprosthotonos* ou *Opisthotonos*; elles agitent la tête en différens sens, & elles secouent les bras ou les jambes; elles font des cris perçans, qui sont une suite des mouvemens convulsifs des muscles expirateurs. Il est évident que ces mouvemens ne peuvent ainsi varier, que parce que les *influx* des esprits animaux qui

les produisent, varient eux-mêmes. Or cette variation des *influx* des esprits animaux ne peut venir que de *trois* causes, ou de la variation, qui arrive par rapport au dégré ou à la place des impressions, qui se font dans la matrice; ou de la variation, qui arrive dans la contraction de la dure-mere, par rapport à ces différentes parties; ou enfin de la variation, qui arrive dans le battement des artères aux différens endroits du cerveau.

5°. Dans les attaques de passion hystérique, quelquefois les malades fondent tout d'un coup en larmes sans aucun sujet; quelquefois au contraire elles font des éclats de rire encore moins raisonnables; enfin, quelquefois dans la même attaque, le rire succede aux pleurs, ou les pleurs au rire, ce qui ne laisse pas d'étonner ceux qui ne sont point accoutumés à de pareilles scènes.

Il est certain que ces mouvemens ne sont ni libres, ni commandés; il faut donc convenir qu'ils sont convulsifs, & ce qu'on a dit jusqu'ici, ne permet pas de douter qu'ils ne dépendent

des rapports sympathiques qu'il y a entre la matrice & les organes, qui les exécutent. Tantôt les membranes, qui couvrent les glandes lachrymales, & les filets tendineux qui les entrecoupent, se froncent convulsivement, & les larmes alors fortement exprimées inondent les yeux, en même-tems que les autres parties, dont les mouvemens accompagnent les pleurs, se mettent en contraction par la même cause. Tantôt ce sont les muscles zygomatiques, & les autres muscles destinés à exprimer l'action du rire, qui sont agités de mouvemens convulsifs, & alors les malades rient à gorge déployée. Enfin, tantôt ces mouvemens se répetent alternativement, & alors les pleurs succedent au rire, & le rire aux pleurs, à mesure que les impressions qui se font dans la matrice, varient par rapport au degré d'activité, ou au siége qu'elles occupent.

6°. Enfin, les femmes hystériques sont souvent sujettes dans l'attaque à une douleur aiguë dans quelque partie extérieure de la tête, au front, aux temples, & sur-tout au derriere de la

tête. Suivant que cette douleur est plus ou moins étendue, elle porte le nom d'*ovum hysterícum*, ou *de clavus hystericus*.

Il est hors de doute, que ces accidens dépendent du froncement convulsif du péricrâne dans l'endroit affecté, & que ce froncement vient d'un rapport sympathique de cet endroit avec la matrice. C'est pourquoi cette douleur commence & cesse avec l'attaque, & répond à la violence de l'attaque.

V. *Les Symptomes, qui sont communs à tout le corps.*

L'EXPLICATION qu'on vient de donner du dernier symptome de l'article précédent, fait voir que les rapports sympathiques de la matrice peuvent s'étendre jusqu'aux fibres tendineuses, & y causer des froncemens convulsifs, capables de produire divers effets, suivant la nature des parties. L'explication, qu'on va donner des symptomes, qui paroissent sur l'habitude du corps, servira à mettre la même vérité dans tout son jour.

1°. Dans la passion hystérique, les malades sentent un feu qui leur monte au visage & à la tête, deviennent rouges tout d'un coup, & se plaignent d'une chaleur, qui attire la sueur & qui les oblige de se découvrir ; & un moment après, la pâleur, le froid, un leger sentiment de frisson succédent à ce premier état, ce qui se répete de même plusieurs fois dans une heure.

On ne sçauroit s'empêcher de reconnoître que le premier état vient du froncement convulsif des tuniques des veines, qui reviennent du dehors de la tête, ce qui y arrête le sang & produit la rougeur, la chaleur & la sueur dans les parties, où le sang est arrêté : Que le second vient d'un froncement pareil dans les tuniques des artères qui se distribuent aux mêmes parties, ce qui empêche le sang d'y aborder & donne lieu à la pâleur, au froid, au sentiment de frisson qui surviennent : Enfin, que ces deux états se succedent alternativement, suivant que les variations qui arrivent aux rapports sympathiques de la matrice, portent les esprits tantôt dans les tuniques des veines, & tantôt

dans celles des artères.

2°. Il arrive souvent dans les attaques hystériques, que le pouls cesse presqu'entierement dans un bras, lequel devient froid & engourdi, avec une pâleur sur la main, & sur-tout aux ongles, qui frappe les malades, & qui leur fait dire que leur bras est mort. Quelque-tems après tout se rétablit dans ce bras dans l'état naturel, & le même accident attaque l'autre bras. J'ai vu quelquefois cet accident n'arriver qu'à un ou deux doigts de la main. C'est ce que les malades appellent des *paralysies*, mais ces prétendues paralysies ne sont que momentanées & ne sont jamais parfaites, car le mouvement subsiste & même le sentiment, quoiqu'un peu émoussé.

Il est évident que tous ces accidens ne viennent que du froncement convulsif de la tunique de l'artère brachiale, qui en en rétréciſſant le calibre, diminue la quantité du sang, qui doit se distribuer au bras. De-là, la diminution & même l'interception apparente du pouls, l'engourdissement & le froid du bras, la pâleur de la main & des

ongles. Ce froncement ceſſe bientôt dans le bras affecté, & paſſe quelquefois à l'autre, où il produit les mêmes accidens, ce qui varie ſouvent à pluſieurs repriſes, ſuivant que les impreſſions qui ſe font dans la matrice, & qui ſont les cauſes occaſionnelles de ces froncemens, varient elles-mêmes.

§. IV. *Diagnostic.*

I. La paſſion hyſtérique du premier & du ſecond degré n'eſt pas difficile à reconnoître. Ordinairement, avant qu'on appelle le Médecin, il en a précédé pluſieurs attaques, qui ont déja mis au fait la malade elle-même. En tous cas, on reconnoîtra aiſément le mal par la nature de ſes retours, qui ſe reſſemblent tous, & encore mieux par les quatre ſymptomes pathognomoniques, l'agitation de la matrice, l'étranglement du goſier, le reſſerrement de la poitrine, & la boule roulante du bas-ventre, qui ſe montrent dans toutes ces attaques, quoiqu'ils ne ſe montrent pas toujours tous au même degré.

Il faut cependant prendre garde de

ne pas trop déférer aux idées des malades, qui ſont dans l'uſage de donner le nom de *vapeurs hyſtériques* à toutes les peines, les inquiétudes, les chagrins qu'elles ont ; à tous les accidens des mauvaiſes digeſtions, qui leur arrivent ; à toutes les indigeſtions qu'elles ſe procurent ; à toutes les foibleſſes où elles tombent dans les maladies de langueur ou de conſomption. On doit ſurtout avoir attention de ne pas confondre les vapeurs hyſtériques, qui ſont propres aux femmes, & où l'on obſerve les quatre ſymptomes pathognomoniques, avec les vapeurs hypochondriaques, qui ſont communes aux femmes & aux hommes, & où ces ſymptomes ne paroiſſent pas.

La maladie une fois connue, on doit tâcher de juger de la cauſe qui affecte la matrice & qui donne lieu au mal, ce qui, comme on verra, influe ſur le prognoſtic & ſur la curation. Si les attaques finiſſent promptement & parfaitement, ſi elles finiſſent par l'écoulement de quelque humeur glaireuſe, ou par l'éruption des régles, ſi les intervalles d'une attaque à l'autre

ſont

ſont nets & ſans aucune nuage de vapeurs, on a raiſon de conjecturer que le mal ne vient que de l'humeur ſpermatique trop long-tems retenue, de quelque humeur âcre qui croupit dans la matrice, ou de la rétention des régles. Mais on doit ſoupçonner au contraire qu'il y a quelque vice fixe & permanent dans les ovaires, les trompes ou le corps de la matrice, qui cauſe le mal, lorſque les attaques ont peine à finir, lorſqu'elles finiſſent ſans aucun écoulement, ſans aucune éruption des régles, & lorſque les mouvements vaporeux continuent d'une attaque à l'autre, & ſont preſque continuels.

Quant à la grandeur du mal, il eſt aiſé d'en juger par la fréquence & la durée des attaques, & par le nombre & la violence des accidens, qui les accompagnent, & dont il eſt aiſé d'être témoin.

II. La plus grande difficulté du diagnoſtic regarde la paſſion hyſtérique du troiſieme degré, quand les malades ſans connoiſſance, ſans ſentiment & ſans mouvement, & ce qui eſt plus effrayant encore, ſans reſpiration & ſans

pouls tiennent tout le monde en ſuſpens, embarraſſé à décider ſi le mal eſt une ſimple attaque de vapeurs hyſtériques, ou ſi ce n'eſt pas une ſyncope, une apoplexie, une attaque d'épilepſie ou même la mort.

Dans une pareille ſituation, il y a deux Obſervations à faire, qui peuvent donner quelque lumiere pour la déciſion; la *premiere*, qu'une attaque de cette violence, ſuppoſé qu'elle ſoit hyſtérique, a dû être précédée par pluſieurs autres attaques, qui ont pu inſtruire déja de la nature du mal. La *ſeconde*, que cette attaque ſi elle eſt hyſtérique, a dû commencer par les quatre ſymptomes pathognomoniques des vapeurs hyſtériques. Ainſi ces deux Obſervations, ſur-tout quand elles ſont réunies, ſervent à fixer le jugement qu'on doit porter.

Il eſt cependant bon de parcourir les autres ſignes qui peuvent ſervir au diagnoſtic dans ce cas.

1°. On peut diſtinguer la vapeur hyſtérique d'avec la ſyncope, en ce que dans la paſſion hyſtérique la ceſſation du pouls eſt plus grande que

dans la syncope. Il n'est point de syncope, à moins qu'elle ne soit prête à finir par la mort, où les pulsations du cœur disparoissent aussi parfaitement que dans la vapeur hystérique dont il est question, & avec laquelle la syncope peut être confondue.

En ce que la cessation du pouls dure plus long-tems dans la vapeur hystérique, que dans la syncope. Il n'est point de syncope qui dure au-delà d'une heure, & il est ordinaire de voir durer des jours entiers la vapeur hystérique de la troisieme espéce, qu'on pourroit confondre avec la syncope.

En ce que dans la syncope, on ne sent aucun mouvement dans le bas-ventre, au lieu que dans la vapeur hystérique, à moins qu'elle ne soit extrême, on en sent ordinairement, surtout à la région de la matrice, ce qu'on reconnoît encore mieux en l'examinant par le vagin.

2o. On peut distinguer plus facilement encore la vapeur hystérique de la troisieme espéce, d'avec l'attaque d'apoplexie, en ce que l'attaque d'apoplexie n'est point précédée des sympto-

mes propres aux vapeurs hyſtériques, & qui en annoncent les attaques.

En ce que dans l'attaque d'apoplexie, le pouls & la reſpiration ne ceſſent point; au lieu qu'ils ceſſent ou paroiſſent ſenſiblement ceſſer dans la vapeur hyſtérique de la troiſieme eſpéce.

En ce que dans l'attaque d'apoplexie, il n'y a point d'agitation convulſive, ni dans le bas-ventre, ni dans la matrice; au lieu qu'il y en a toujours dans l'attaque de paſſion hyſtérique de la troiſieme eſpéce, à moins qu'elle ne ſoit portée au dernier degré.

3°. On diſtingue la vapeur hyſtéririque de la troiſiéme eſpéce, d'avec l'épilepſie, à peu-près par les mêmes ſignes, en ce que l'attaque des vapeurs commence par les ſignes qui lui ſont propres, ce qui n'arrive pas dans l'épilepſie.

En ce que la reſpiration & le pouls ceſſent dans les vapeurs hyſtériques, & ne ceſſent pas dans l'épilepſie.

En ce qu'il y a dans la vapeur hyſtérique, juſqu'à ſon dernier période,

des mouvemens convulsifs dans le bas-ventre, & sur-tout dans la matrice; qui n'arrivent jamais dans l'épilepsie.

Enfin, en ce que dans l'épilepsie, il distille de l'écume de la bouche des malades, ce qui n'arrive point dans les attaques hystériques, quelque violentes qu'elles soient, parce que dans ces attaques, la respiration ne se fait point, ou se fait si foiblement, que l'air expiré ne peut pas être fouetté avec la salive, & l'élever en écume, comme cela arrive dans l'épilepsie, où la respiration se fait avec force & par secousses.

Il est cependant bon d'avertir qu'il plaît à quelques Médecins de donner le nom d'*épilepsie utérine* ou d'*épilepsie hystérique*, aux attaques de vapeurs hystériques, où les malades sans connoissance sont agitées de mouvemens convulsifs; & on peut se prêter à cette dénomination, quoiqu'impropre, pourvu qu'on se souvienne que ce n'est tout au plus qu'une épilepsie sympathique, & qu'à parler comme il faut, ce n'est pas une véritable épilepsie.

4°. Quelquefois la violence de l'at-

taque hystérique monte à un tel point, que toutes les fonctions cessent entiérement, ou paroissent cesser. Dans ce cas, ce n'est plus d'avec l'apoplexie ou l'épilepsie, qu'il faut distinguer le mal, mais d'avec la mort même, à laquelle il ressemble si fort, que s'il faut croire quelques Observations, des personnes instruites y ont été trompées, & qu'on a enterré pour mortes, des femmes qui ne l'étoient pas. Dans ce cas, il faut tâcher de découvrir s'il ne reste pas encore dans ces malades quelque mouvement de respiration, car pour peu qu'il en reste, c'est une preuve qu'elles vivent.

Pour cet effet, on met sur les levres quelques brins de coton charpi, pour voir si le souffle ne l'ébranlera pas. On présente à la bouche un miroir, pour observer s'il ne sera pas terni par la respiration. On met sur la poitrine un verre plein d'eau, que le moindre mouvement des côtes puisse ébranler.

On ne se fie pas même à ces signes. On examine si les membres sont flexibles, ce qui décide qu'on vit. On ouvre les yeux, pour voir si la prunelle

n'eſt pas couverte d'une eſpece de toile qui la ternit, ce qui annonce la mort. On fait plus, on brûle à ces malades le talon avec un fer rouge, pour voir ſi la vivacité de la douleur ne leur fera pas faire quelque mouvement. Enfin, on applique aux cuiſſes ou au gras des jambes, un emplâtre véſicatoire, bien chargé de poudre de cantharides. S'il ſe forme des cloches deſſous, c'eſt une marque que la malade eſt encore en vie, & l'on a grand ſujet de craindre qu'elle ne ſoit morte, s'il ne s'en forme point. Mais quand tous ces ſignes s'accorderoient à annoncer la mort, il ne faut pas ſe preſſer d'enterrer les cadavres, mais il faut s'obſtiner à les garder juſqu'à ce qu'ils ſentent mauvais, & qu'ils donnent des marques certaines de putréfaction, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir par précipitation laiſſé enterrer une perſonne en vie.

§. V. *Prognostic.*

Le Prognoſtic de la paſſion hyſtérique roule ſur deux points. Ce mal eſt-il guériſſable? Ce mal eſt-il dangereux?

I. Sur le *premier* point, il faut pour le décider, faire quelques distinctions.

1°. On guérit facilement la passion hystérique, quand elle ne vient que de la suppression ou du dérangement des régles, des vuidanges, ou de la retenue de l'humeur spermatique trop âcre.

2°. On la guérit difficilement, quand elle dépend d'une perte en blanc habituelle, qui irrite l'intérieur de la matrice, dont l'écoulement est difficile à arrêter, & sujet à des variations.

3°. On ne la guérit point du tout; quand elle reconnoît pour cause quelque tumeur ou quelque vice dans quelqu'un des ovaires, ou dans quelqu'une des trompes, ou quelque érosion ulcéreuse dans la matrice.

4°. On ne la guérit presque jamais dans les femmes vieilles, cachectiques, mal constituées, en qui le mal qu'il peut y avoir dans la matrice, est entretenu par le vice du sang ou de la lymphe.

5°. En général, cette maladie doit être comptée entre les maladies opiniâtres, difficiles à guérir, & que le moindre accident renouvelle dans le

tems qu'on se flatte d'être parvenu à la guérir.

II. Quant au *second* point, il faut distinguer le danger des attaques en particulier, & le danger de la maladie en soi.

1°. Il n'y a rien à craindre d'aucune attaque, dans laquelle la respiration & le battement du cœur subsistent, quoiqu'affoiblis & irréguliers. Le danger ne peut donc regarder que les attaques où ces deux fonctions paroissent cesser. Quoiqu'on en revienne souvent, les Observations nous apprennent pourtant que les malades y succombent quelquefois, lorsqu'enfin la respiration & le battement du cœur cessent entiérement, & que la syncope devient mortelle.

2°. A l'égard de la maladie en soi, quelque opiniâtre qu'elle soit, elle n'est point ordinairement dangereuse, lorsqu'elle dépend de la suppression ou du dérangement des régles, ou des vuidanges, ou de la retenue de l'humeur spermatique.

Mais elle l'est, lorsqu'elle vient de l'âcreté des fleurs blanches habituelles,

qui irritent, agacent, rongent l'intérieur de la matrice ; & dans ce cas, le mal dégénere souvent en ulcère de la matrice, simple ou carcinomateux. Elle est dangereuse de même, lorsqu'elle reconnoît pour cause quelque tumeur, abscès ou hydropisie dans les ovaires ou dans les trompes ; & dans ce cas, elle aboutit ordinairement à l'abscès ou à l'hydropisie du bas-ventre ou se termine par la fiévre lente, le marasme & la consomption.

§. VI. *Curation.*

La passion hystérique peut se présenter à traiter dans deux états, ou dans le paroxysme, & alors on doit s'attacher à en modérer la violence & à en diminuer la durée ; ou hors du paroxysme, & il faut alors tâcher d'en prévenir les retours, & par conséquent combattre la cause du mal, autant qu'elle peut être combattue avec succès.

Comme ces deux traitemens sont très-différens, tant par rapport aux objets qu'on se propose, que par rapport

aux moyens qu'on doit employer, il convient de les expliquer dans deux articles séparés, auxquels nous en ajouterons un troisiéme, pour exposer les remedes qu'on vante comme spécifiques pour cette maladie.

Traitement dans le paroxysme.

POUR remplir les indications qu'on doit se proposer dans le paroxysme, il faut employer trois sortes de remedes : 1°. Des remedes propres à relâcher & à étendre les différentes parties, qui sont en convulsion ou en éréthisme : 2°. Des remedes propres à faciliter la circulation du sang, qui se trouve rallentie ou interceptée en différens endroits par les convulsions ou les éréthismes : 3°. Des remedes propres à exciter des impressions vives sur les organes extérieurs, & à produire par conséquent des reflux rapides vers le cerveau, capables de croiser & de dérouter les reflux sympathiques qui se font de la matrice, & qui causent les accidens des vapeurs.

Pour remplir ces indications, ce

n'eſt pas le défaut des remedes qui embarraſſe, car les Auteurs n'en propoſent & n'en recommandent que trop, mais le choix qu'il en faut faire, car ils en ont propoſé beaucoup d'inutiles, de frivoles, de ſuperſtitieux, qu'il faut ſçavoir diſtinguer. Voici en général les articles principaux, ſur leſquels roule le traitement qu'on ſuit dans le tems du paroxyſme, & par où l'on ſatisfait aux indications que la nature du mal préſente.

I. Si l'attaque eſt légere, & que la connoiſſance ſe ſoutienne, on peut laiſſer aux malades la liberté de choiſir la ſituation qui leur convient; mais ſi les malades perdent la connoiſſance, il faut les coucher ſur un lit ou ſur un canapé, la tête un peu élevée, faire détacher les cordons des jupes, délacer le corſet, & ne rien laiſſer qui puiſſe les ſerrer ou les gêner. On leur ôte même juſqu'au collier, qui les bleſſeroit quand le col viendroit à s'enfler.

II. Il faut ſe prêter à la prévention des femmes, & leur permettre de frotter les cuiſſes de la malade de haut en bas. Quelquefois même on eſt obligé

d'y laisser appliquer des ventouses seches, quand le paroxysme est fort long ; mais il ne faut par souffrir qu'on fasse des ligatures aux membres, comme on le faisoit autrefois, dans le préjugé où l'on étoit qu'il falloit arrêter une humeur maligne qui montoit à la tête.

III. Pour tâcher d'exciter la malade, on lui brûle sous le nez des choses puantes, chargées de sel volatile, & propres par-là à faire une impression vive sur la membrane pituitaire ; comme du petit ruban bleu-foncé, des plumes de perdrix, de la vieille savatte, du succin ou ambre jaune, du jayet ; ou bien on leur tient sous le nez des feuilles pilées de rhuë, de tanaisie ; ou ce qui est encore plus efficace, une petite boule, composée de parties égales *d'assa fœtida*, de castoreum & de sagapenum.

IV. On tâche de faire éternuer la malade, & pour cet effet on souffle dans le nez de la fumée de tabac, ou du tabac en poudre, mêlé avec la fleur de muguet pulvérisée ; ou ce qui est beaucoup plus fort, une poudre com-

posée de moutarde, de pyréthre, de castoreum en poudre, à la dose qu'on veut. Quelquefois on frotte le dedans des narines, avec une plume imbibée d'huile de succin.

V. Pour tâcher d'exciter plus fortement la malade, on l'appelle par son nom à haute voix, on la secoue fortement, on lui serre ou on lui tord les doigts, on lui tire les cheveux, & même les poils des parties, &c.

VI. On lui sert des lavemens de différente espéce, d'abord des lavemens purgatifs avec la décoction des feuilles de matricaire ou d'armoise, où l'on délaye trois ou quatre gros d'hiera picra, & où l'on ajoute une once ou une once & demie de vin émétique trouble.

Quand ce premier lavement à évacué les premieres voies, on passe à l'usage des lavemens purement hystériques, avec la décoction,

Des Feuilles d'Armoise,
de Matricaire,
de Pouliot,
Pulegium,
de Rhuë,
} Une poignée.

Des Graines de Chervi, de Cumin, Des Bayes de Laurier, Des Fruits d'Ariſtoloche. } Un ou 2 gros.

On choiſit pour cette décoction deux ou trois Simples à ſon choix, & l'on y ajoute de l'huile de rhuë deux onces, de galbanum ou d'aſſa fœtida en poudre un gros de chacun, ou un gros & demi de l'un ou de l'autre.

Quelquefois on s'eſt très-bien trouvé de lavemens beaucoup plus ſimples, faits avec un demi-ſeptier de vin rouge, & deux ou trois onces d'huile de rhuë, ou même avec l'oxycrat tout pur, ou affoibli avec un tiers d'eau. Mais il faut obſerver qu'il eſt ſouvent bien difficile d'employer dans les femmes hyſtériques des lavemens d'aucune eſpéce, quelque bien indiqués qu'ils puiſſent être, parce que les boyaux qui ſont dans une contraction convulſive, s'y refuſent abſolument.

VII. On applique ordinairement ſur le nombril des emplâtres faits avec le galbanum ſeul; ou avec le galbanum & l'aſſa fœtida; ou avec les gommes Caragne & Tacamahaca, qu'on ramol-

lit avec de l'huile de ſuccin ou de la teinture de caſtor.

La plûpart des femmes, accoutumées au traitement de ces attaques, oignent le creux du nombril avec trois ou quatre grains de muſc ou de camphre, délayés dans un peu d'huile d'amandes douces; ou même ſimplement avec un peu d'huile de ſuccin ou de jayet; & appliquent par-deſſus quelqu'un des emplâtres dont on vient de parler.

Dans le Languedoc, & dans les Provinces voiſines, les femmes du peuple ne manquent jamais de frotter d'ail le dedans d'une petite écuelle de grès, qu'elles appliquent enſuite ſur le nombril des femmes hyſtériques, & qui s'y attache fortement dès que l'ail commence à s'échauffer.

Il ſe peut que les parties les plus ſubtiles de ces différens remedes pénetrent dans le ſang par les pores de la peau, & y portent immédiatement leur action; mais je crois que leur effet vient principalement de l'impreſſion que ces remedes font ſur l'odorat des malades. Quoi qu'il en ſoit, comme les

femmes ont beaucoup de confiance en ces petites pratiques, qui dans le fond ne sçauroient nuire, on ne doit point les empêcher de s'en servir.

VIII. Après tout, les remedes les plus efficaces sont les bols ou les potions hystériques, qu'on prépare de la maniere suivante, en choisissant sur le grand nombre des remedes qu'on va proposer, ceux auxquels on trouvera à propos de donner la préférence.

Les Eaux les plus recommandées dans les vapeurs hystériques sont celles,

De Melisse simple ou composée,
De Charbon bénit,
De Matricaire,
D'Armoise,
De Pivoine,
De Trois Noix,
De Cerises Noires,
De Fleurs de Tilleul,
De Fleurs d'Orange,

Qu'on peut employer chacune à la dose d'une, de deux ou de trois onces, suivant le nombre qu'on en employe.

On ajoute différentes poudres, comme celles,

De Guttete,

De Racine de Valeriane ſauvage ;
De Racine de Pivoine mâle ,
De Fleurs de Tilleul ,
De Caſtoreum ,
D'Aſſa fœtida , &c.

Depuis ſept ou huit grains , juſqu'à quinze ou vingt , ſuivant le nombre plus ou moins grand de ces poudres , qu'on ordonnera.

On délaye des électuaires , comme ,
La Thériaque ,
La Confection d'Hyacinthe ,
La Confection d'Alkermès , depuis un demi-gros , juſqu'à un gros.

On y ajoute des Teintures , comme ,
La Teinture de Myrrhe ,
de Caſtor , depuis dix gouttes , juſqu'à vingt ou vingt-cinq.
La Teinture anodyne , depuis vingt , juſqu'à trente gouttes ;

Mais pour fixer cette doſe d'une maniere sûre , il faut ſe régler ſur la quantité de Thériaque qu'on aura ordonnée. Enfin , on ajoute quelque Syrop hyſtérique , comme celui ,

D'Armoise,
De Matricaire,
De Pivoine, à la dose d'une once ou d'une once & demie.

On compose avec ces différentes drogues, des potions anti-hystériques plus ou moins fortes, qu'on donne par cuillerées, de demi-heure en demi-heure; mais ces cuillerées sont des cuillerées à bouche au commencement, & dans la suite des cuillerées à caffé.

IX. Les bols ou opiates se composent avec les mêmes drogues, si l'on excepte les eaux distillées. On peut les rendre plus forts en choisissant les drogues les plus efficaces, ou en les ordonnant à plus grande dose, sur quoi l'on doit se régler sur la violence de l'attaque. On répete ces bols de demi-heure en demi-heure, si le mal le demande, & les premieres prises doivent être plus grandes que les suivantes.

Quoique ces bols soient composés des mêmes drogues que les potions, on les employe plus rarement, tant parce qu'il est difficile de les faire avaler aux malades, dont le gosier est resserré, que parce qu'il faut qu'ils se

fondent dans l'eſtomac pour agir, & qu'ainſi leur action eſt plus lente que celle des potions; mais on remédie à ces deux inconvéniens, en les faiſant fondre dans quelque eau hyſtérique, & les donnant par cuillerées comme une potion.

X. Entre les différens bols anti-hyſtériques qu'on peut employer, on recommande particuliérement les deux ſuivans. Le *premier* eſt compoſé de deux ſcrupules de ſouffre commun, & d'un gros de noix muſcade, le tout en poudre, & incorporé avec du ſyrop d'armoiſe. On fait le *ſecond*, qui eſt encore plus efficace, avec le caſtoreum & l'aſſa fœtida, chacun à la doſe d'un demi-gros, où l'on ajoute un grain & demi ou deux grains de laudanum. On partage l'un & l'autre de ces bols en deux ou trois priſes égales, qu'on fait prendre de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure, ſuivant que le mal eſt preſſant.

On recommande comme très-efficace une *mixture* ou potion fort ſimple, qu'on fait en verſant ſur trois ou quatre onces d'eau d'armoiſe ou de matricaire,

trois ou quatre gouttes d'huile de succin, & autant d'huile de jayet, & faisant avaler le tout à la malade en une ou en plusieurs prises. On rendra ces remedes beaucoup plus efficaces, si l'on y ajoute vingt ou vingt-cinq gouttes de teinture anodyne.

XI. Si l'attaque des vapeurs est violente, ou qu'elle résiste aux remedes qu'on vient de proposer, il faut, sans hésiter, faire un saignée à la malade du bras ou du pied, & par préférence du pied, & la répéter même, s'il y a lieu, sans s'effrayer de l'état du pouls, qui n'est petit & foible dans ce cas, que parce que la circulation du sang est retardée. On doit même faire vomir la malade, en lui donnant tout à la fois trois ou quatre grains de tartre stibié soluble dans deux ou trois onces d'eau distillée de charbon bénit, pour exciter une secousse, supposé que l'état connu de la poitrine le permette; en tout cas, on donnera la même dose de tartre stibié soluble dans une plus grande quantité d'eau, qu'on fera prendre verre à verre, comme de l'eau minérale.

XII. C'eſt l'uſage ordinaire de mettre dans le vagin du muſc ou de la civette, pour procurer un écoulement de l'humeur lymphatique, dont la matrice eſt abreuvée; mais la Religion ne permet pas d'exciter des pollutions. Il eſt vrai que les femmes qui ſont auprès des malades, épargnent toujours au Médecin la peine de les défendre, car c'eſt par-là qu'elles commencent, & c'eſt ce qu'elles répetent même pluſieurs fois, quoi que le Médecin puiſſe dire.

Traitement hors du paroxyſme.

QUAND le paroxyſme eſt fini, on ne doit plus s'occuper que d'en prévenir les retours; & pour cet effet, il faut tâcher de reconnoître quelle en eſt la cauſe antécédente, pour la combattre le plus efficacement qu'on pourra, par les remedes convenables.

I. Si le mal vient de la rétention ou de la ſuppreſſion des régles, des vuidanges, ou des fleurs blanches, il faudra employer les emménagogues, & les autres remedes qu'on a propoſés ci-

dessus pour ces maladies.

II. Si l'âcreté seule des fleurs blanches y donne lieu, on aura recours aux délayans, aux tempérans, & aux adoucissans, qu'on a ordonnés ci-dessus pour les pertes en blanc de cette qualité.

III. Si c'est à l'âcreté & à l'abondance de la semence qu'on doive attribuer le mal, on profitera des secours ordinaires pour y remédier, dont le plus sûr, & peut-être l'unique, est l'usage du mariage. En tout cas, on employera les anti-aphrodisiaques qui conviennent dans la fureur utérine.

IV. Enfin, s'il y a quelque tumeur ou quelque obstruction dans la matrice, dans les ovaires, dans les trompes, ou dans les environs, on travaillera à les résoudre par l'usage des apéritifs, ou à en retarder les progrès, par l'usage des remedes qu'on a indiqués en parlant de ces maladies.

En général, le traitement qui convient pour guérir radicalement les vapeurs hystériques, sans entrer dans le détail des causes antécédentes qui peuvent les produire, consiste dans l'usage,

1°. Des Apéritifs Martiaux modérés ; comme,

Le Tartre martial soluble.
Le Sel de Mars de Riviere.
Le Saffran de Mars apéritif.
L'Ethiops martial.
} depuis xv jusqu'à xxv grains.

La Teinture de Mars, depuis deux gros jusqu'à quatre.

2°. Des Apéritifs Mercuriaux doux, qui purgent foiblement, ou qui ne purgent point ; comme,

L'Ethiops Minéral, avec le Soufre commun, fait par déflagration ou par trituration.

L'Ethiops Minéral, fait par trituration avec le Sucre.

l'Assa fœtida.
le Castoreum.
la Myrrhe, &c.

chacun à la dose de xv jusqu'à xxv grains.

3°. Des Résines anti-hystériques, telles que,

Le Castoreum,
La Myrrhe.
La Gomme Ammoniac.

Le

Le Galbanum,

qu'on peut donner seules à la dose de VIII jusqu'à XII grains, ou dont on peut faire des bols ou opiates, en les mélant avec les apéritifs déjà proposés.

4°. Des délayans & des humectans, pour détremper le sang & modérer la chaleur, que l'usage des anti-hystériques y excite. Tels sont,

Les Bains tiédes.
Les demi-Bains.
Les Apozèmes ou Bouillons rafraîchissans.
Les Eaux minérales, ferrugineuses & acidules.
Le Petit-lait simple ou chalybé.
Le Lait d'ânesse.

5°. Des Purgatifs légers, mais souvent répétés, qu'on doit choisir entre les purgatifs amers; comme,

La Rhubarbe.
L'infusion ou le Syrop de Fleurs de pêcher.
Le Syrop de Chicorée composé, ou qu'on doit rendre amers, en y faisant infuser des sommités
D'Absynthe.

De Centaurée.
D'Aristoloche.

6°. Des Narcotiques employés à propos, dès qu'on s'apperçoit de quelque impression dans la matrice, ou de quelque ébranlement dans les nerfs, qui peuvent faire craindre une attaque. On peut employer à son choix

Le Laudanum en substance, à la dose d'un grain.
La Teinture Anodyne, à la dose de xx gouttes.
Les Pillules de Cynoglosse, à la dose de quatre grains.
Les Pillules de Starkey, à la dose de IV jusqu'à VIII grains.
La Thériaque ordinaire, à la dose d'un demi-gros.
La Thériaque céleste, à la dose de VII à X grains.

7°. Enfin d'un régime régulier, tant sur la quantité, que sur la qualité de la nourriture, à quoi il est bien souvent assez difficile d'astreindre des femmes, qui sont très-volontaires, mais ce qu'il faut pourtant leur ordonner, comme très-nécessaire pour leur guérison.

Il arrive quelquefois que les femmes

groſſes ont des attaques de vapeurs, & des attaques aſſez vives. Dans ce cas, on eſt bien forcé de leur faire les remedes, qu'on vient de propoſer, ſoit dans le paroxyſme, ſoit hors du paroxyſme; mais il faut uſer de beaucoup de circonſpection, de peur de nuire à leur fruit, & n'en venir aux remedes actifs, que quand la violence du mal le demandera, & qu'on aura vainement employé ceux qui ſont plus doux.

Des Remédes recommandés comme ſpécifiques dans les Vapeurs hyſtériques.

ENTRE pluſieurs remedes de cette eſpece, nous ne rapporterons ici que ceux qui ſont confirmés par des Obſervations ſûres, ou appuyés ſur l'autorité de quelque Médecin de réputation.

I. On peut mettre au premier rang le muſc pris intérieurement, ſoit en bol, ſoit délayé dans un véhicule convenable, depuis huit grains juſqu'à douze, & même au-delà.

Horace Augenius [1] le méloit à la dose de cinq grains, avec la canelle, le gérofle, & la noix muscade en poudre, chacun à la dose d'un scrupule, & les donnoit ensemble délayés dans du vin. Il assure que ce remede a toujours eu un succès heureux.

Reinerus [2] Solenander rapporte avec une bonne foi qui doit donner de la confiance, qu'après avoir employé inutilement tous les remedes ordinaires dans une femme hystérique violemment attaquée, une vieille femme la guérit presque sur le champ, en lui donnant treize grains de musc, & autant de sang de dragon pilés ensemble, & délayés dans quatre onces d'eau de fleurs d'orange.

Grégoire [3] Horstius dit qu'on adoucit les accidens de la passion hystérique, en donnant au malade du musc & de l'ambre.

Lazare Riviere, non-seulement recommande le remede de Solenander

[1] *Libr. XII. Epistol. 7.*
[2] Sect. IV. Consil. 15.
[3] *Libr. V. De Morbis Mulier.*

dans [1] sa Pratique; mais il marque même dans ses Observations [2], qu'il s'en servoit avec beaucoup de succès.

J'ai employé le même remede dans les vapeurs hystériques, & je n'ai que du bien à en dire. Il m'a paru que l'effet qu'il produisoit, dépendoit de sa vertu narcotique.

II. La corne de pied d'Elan, *Ungula Alces*, rapée & donnée dans un véhicule convenable, à la dose d'un scrupule ou d'un demi-gros.

Cette poudre est recommandée pour l'épilepsie, mais elle ne répond point aux espérances qu'on en donne. Apollonius Menabenus [3] a pris de-là occasion de la recommander pour la passion hystérique, qui, comme on sçait, a beaucoup de rapport avec l'épilepsie. Il cite même une Observation favorable, mais il diminue bien la confiance qu'on pourroit avoir en lui, quand il ajoute qu'un morceau de pied d'Elan porté au col par les malades,

[1] *Libr. XV. Cap. 6.*
[2] *Cent. I. Observ. 65.*
[3] *Tractat. De Alce. Cap. 10.*

empêche les attaques de passion hystérique.

III. Les Chatons de Noyers, *Iuli Nucis juglandis*, séchés & réduits en poudre, donnés à la dose de deux scrupules, après y avoir ajouté deux gouttes d'huile de succin.

Thomas Moufetus [1] vante ce remede comme excellent, & des plus efficaces qu'il ait éprouvés dans ce mal; mais il y a grande apparence que s'il produit quelque effet, c'est aux deux gouttes d'huile de succin qu'on doit l'attribuer.

IV. La fumigation avec la poudre des verrues qui viennent aux jambes des chevaux. On fait sécher ces verrues, on les réduit en poudre, on en jette de petites pincées sur des charbons, & on porte au nez des malades la fumée qui s'en éleve.

Aubertin Bottonus [2] prétend que c'est un remede admirable, qui fait revenir sur le champ les femmes hystériques qu'on regardoit comme mortes. Rien

[1] In epistolâ *ad Petr. Monavium.*
[2] *De Morbis Mulicbribus*, *Cap.* 46.

n'empêche qu'on ne l'essaye, & je souhaite qu'on le trouve aussi efficace que ce Médecin le dit.

V. L'oxycrat, ou le vinaigre mêlé avec de l'eau, donné en lavement à la quantité d'une livre, ou pris par la bouche, à la dose d'un verre de cinq à six onces. Riviere loue extrêmement ce remede, non-seulement dans sa Pratique [1], mais aussi dans ses Observations. [2]

VI. La graine d'Hieble, *Grana Actes*, séchée & mise en poudre, prise à la dose d'un gros, délayée dans un demi-verre de vin; ou au défaut de ce remede, la suie luisante, *Fuligo lucida*, mise en poudre & avalée à la même dose dans un jaune d'œuf cuit à la coque. *Riviere* [3] propose ces deux remedes, & il assure qu'ils arrêtent les retours des paroxysmes hystériques. Je souhaite qu'on en éprouve le même succès.

VII. Une décoction légere d'une

[1] *Libr. XV. Cap. 6.*
[2] *Centur. III. Observ. 6.*
Et *Cent. IV. Observ. 6.*
[3] *Prax. Libr. XV. Cap. 6.*

once de racine de Bryoine, ou Couleuvrée blanche, dans du vin blanc. Mathiole [1] propose ce remede comme un spécifique, & il prétend qu'une femme sujette tous les jours à des paroxysmes de vapeur hystérique, fut entierement guérie par l'usage de ce remede, qu'elle prit pendant un an, le soir en se couchant, une fois la semaine. C'est sur l'autorité de ce Médecin que la racine de Bryoine tient son rang entre les remedes anti-hystériques. On se sert aussi de la fécule de Bryoine, mais elle a peu de vertu,

VIII. L'arriere-faix d'une premiere couche, séché au four & mis en poudre, donné à la dose d'un gros dans un véhicule convenable. Riviere [2] assure que ce remede délivre sur le champ du paroxysme. Frédéric Hoffman [3] le recommande aussi comme un spécifique, & c'est sur l'autorité de ces deux Médecins que je le rapporte; mais je puis dire à cet égard que *plura refero, quàm credo.*

1 *Comment. ad Libr. IV. Cap.* 176.
2 Praxeos *Libr. XV. Cap.* 6.
3 Patholog. *Part. III. Sect. I. Cap.* 5. §. 7.

IX. Quelques Médecins [1] employent le camphre dans les attaques de vapeurs hyſtériques. Ils le donnent en ſubſtance, réduit en poudre, à la doſe de dix ou douze grains, en bol mêlé avec un ſyrop anti-hyſtérique, ou diſſous dans une cuillerée d'huile d'amandes douces. Quelquefois on en allume un morceau, qu'on jette dans cinq ou ſix onces de quelque eau anti-hyſtérique, & l'on fait enſuite avaler cette eau. Ce remede agit comme un anodyn, dont l'uſage eſt ſans danger, pourvu qu'il ſoit modéré; mais je ſçais par expérience que le ſuccès de ce remede eſt fort variable, & qu'on n'y doit pas trop [2] compter.

X. Les Chimiſtes vantent à l'envi dans la paſſion hyſtérique l'uſage de l'étain en ſubſtance, & de ſes préparations, comme du *magiſtere*, du *ſel*, de *l'huile de Jupiter*, &c.

1 Riviere, *ubi ſuprà.*
Velſchius, in *Mictomimematis, annexis Ann. 4. & 5. Decur. I. Ephemerid. Medico-Phyſic. Germanic. Art. 7.*

2 *Voyez* Auguſtin Thonerus, *Obſervation. Medicinal. Libr. III. De morb. uterinis, Obſerv. 3.*

On prend l'étain en substance, après l'avoir calciné dans un creuset, où l'on a soin de le remuer toujours; ou, après l'avoir réduit en poudre par une longue trituration dans un mortier de marbre, & cette dernier préparation est la meilleure & la plus sûre. On le donne à la dose de huit, dix ou douze grains, mélé avec l'extrait de quelque plante anti-hystérique ou simplement avec de la thériaque ou de la confection d'hyacinthe.

Quant au magistere, on le fait en prenant la dissolution d'étain dans l'eau régale, & en y ajoutant vingt fois autant d'eau commune pour affoiblir le dissolvant, & donner lieu à la précipitation de l'étain en poudre blanche, qu'on lave plusieurs fois avec de l'eau tiéde, pour enlever, autant qu'on peut, les parties d'eau régale. On employe cette poudre extérieurement appliquée sur le nombril. On la donne même intérieurement à la dose de 4. ou 6 grains.

La préparation du sel & de l'huile de Jupiter, telle que Sennert [1] la

[1] Institution. *Lib. V. Part. III. Sect. III. Cap.* 15. Et Practic. *Libr. IV. Part. II. Sect. III. Cap.* 4.

donne, eſt plus longue & plus difficile. On diſſout de l'étain d'Angleterre dans de l'eau-forte, faite avec le nitre & l'alun. Il ſe précipite bientôt au fond de cette diſſolution une poudre blanche, qui eſt un magiſtere d'étain.

On fait ſublimer cette poudre dans des aludels, comme on fait ſublimer les fleurs d'antimoine, & après l'avoir ramaſſée, on la fait fondre dans du vinaigre diſtillé.

L'on diſtille enſuite le vinaigre, juſqu'à ſiccité, on remet ce qu'on a diſtillé ſur la même poudre, & l'on répete ces cohobations, juſqu'à ce que toute la poudre monte avec le vinaigre. On fait alors évaporer le vinaigre juſqu'à ſiccité, & l'on tire la teinture de la matiere qui reſte avec de l'eſprit-de-vin, répétant ces extractions, juſqu'à ce que tout ſoit uni à l'eſprit-de-vin. Il faut alors diſtiller l'eſprit-de-vin à moitié, & mettre le reſte dans un lieu en repos; il s'y formera des cryſtaux qui ſont, *le Sel*, ou *les Cryſtaux de Jupiter*, qu'on donne intérieurement à la même doſe que le magiſtere.

Si l'on met ces cryſtaux dans un lieu

humide, sur une table de marbre un peu inclinée, ils se fondront *per deliquium* en une liqueur un peu gluante, qu'on appelle *Huile de Jupiter* ou *d'Etain*. On prétend que quelques gouttes de cette huile mises sur le nombril font cesser sur le champ les paroxysmes hystériques. On ose même la donner intérieurement à la dose de quatre ou cinq gouttes dans un véhicule convenable.

On connoît les exagérations des Chymistes; à les en croire, [1] ces remedes dissipent les paroxymes hystériques, *usque ad miraculum, incantamenti instar.* J'avoue pourtant que je n'ai jamais osé les employer, & je me suis senti bon gré de ma timidité, quand j'ai vu que Boerhaave le condamnoit lui même. *Minùs amo*, [2] dit-il, *hoc metallicum, tutiora præsto sunt eidem proposito.*

[1] *Præstantissima ac præsentissima sunt remedia in uteri suffocationibus, quas ad miraculum compescunt, tam intrinsecùs, quam extrinsecùs.* Joh. Schroderus. *Mineralogiæ, Cap.* 14.

[2] Chimiæ. *Part. III. Processu* 187.

Fin du Livre second.

LIVRE TROISIÉME.

De la Groſſeſſe & des Maladies qui y ont rapport.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de la génération des Femmes.

J'Ai expoſé au commencement du premier Livre de cette Ouvrage, une ſimple deſcription de la Matrice, des vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, & des vaiſſeaux laiteux ou verminculaires qu'on obſerve dans les matrices des Femmes Groſſes : cela ſuffiſoit pour faire entendre les Maladies des Femmes, dont j'avois à parler. Mais comme dans ce Livre-ci, je dois traiter de la Groſſeſſe & des Maladies

qui en ſont quelquefois les ſuites, il eſt néceſſaire d'entrer dans un détail plus circonſtancié des parties de la génération dans les Femmes; c'eſt-à-dire, de la matrice, des Ovaires & des Trompes, deſtinées chacune pour ce qui les concerne, à remplir cette importante fonction. Je ſerai court dans la deſcription de ces parties, mais je tâcherai de ne rien omettre d'eſſentiel.

§. I.

De la Matrice & de ſes parties.

I. LA matrice eſt ſituée entre la veſſie & le *Rectum*, & placée dans le baſſin entre les os innomimés & l'os *Sacrum*, où elle eſt enfoncée toute entiére dans l'état naturel, mais au-deſſus duquel elle s'éleve dans les derniers mois de la groſſeſſe. Il eſt difficile de fixer ſa figure, ſon volume, ſa capacité, parce qu'elle change à tous ces égards, ſoit par rapport à l'âge des Femmes, ſoit par rapport aux circonſtances où elles ſe trouvent : dans les filles qui ne ſont pas encore ré-

glées, elle est petite, dure, d'une figure presque triangulaire, un peu applatie de devant en arriere, & sa cavité est si petite, qu'elle pourroit à peine contenir un petite féve. Quand les régles commencent à paroître, & sur-tout quand elles sont établies, la matrice est un peu plus grande, plus ronde, plus souple & plus molle, & sa cavité pourroit contenir une petite amande. Dans les femmes, quoiqu'elles n'ayent point eu d'enfans, le volume, la mollesse, la rondeur, la capacité de la matrice augmentent par l'usage du mariage; mais elles augmentent beaucoup plus dans celles qui ont eu plusieurs enfans. Enfin, quand les régles sont cessées par l'âge, la matrice se rapetisse, se resserre, se durcit, ce qui va en augmentant à proportion qu'on avance en âge. Mais le grand accroissement de la matrice est dans les derniers mois de la grossesse, alors elle est ronde & pulpeuse, & sa capacité est si fort dilatée, qu'elle contient un fétus qui pese 12. 14. ou 15. livres, & un arriere-faix avec les eaux qui y sont

renfermées, qui en pesent presqu'autant.

On distingue dans la matrice la partie *supérieure* ou le fonds, où se trouve sa plus grand capacité ; les parties *latérales*, droite & gauche, antérieure & postérieure ; enfin la partie *inférieure* ou le col, où elle se rétrécit ; ce qui donne à la figure de la matrice quelque légere ressemblance avec celle d'une poire. Le col de la matrice descend un peu dans le vagin, & y forme une avance qui ressemble au museau d'un jeune chien, & dans le milieu de laquelle on trouve une ouverture en travers, qui est l'orifice de la matrice, & fournit le passage à l'enfant dans l'accouchement.

Il n'est pas douteux que cet orifice ne soit tenu fermé dans l'état ordinaire, & sur-tout dans la grossesse, par un muscle constricteur formé de plusieurs fibres circulaires qui sont autour ; & il est apparent qu'il est au contraire ouvert dans le temps de la conception & de l'accouchement, par la contraction tonique des fibres radieu-

ſes qui l'entourent. On voit un pareil mécaniſme dans pluſieurs autres parties pour des fonctions moins importantes. Il y a des muſcles pour dilater & pour reſſerrer le pharynx dans la déglutition : pour dilater & reſſerrer l'anus dans la déjection : pour reſſerrer & pour dilater le pupille des yeux dans la viſion. L'Auteur de notre être, ſi attentif à procurer tous nos avantages dans la ſtructure de notre corps, auroit-il abandonné à la ſeule impulſion de la tête de l'enfant, l'ouverture de l'orifice de la matrice dans l'accouchement, & auroit-il rendu la conception très-incertaine & très-caſuelle, faute d'avoir mis l'orifice de la matrice en état de s'ouvrir à propos pour recevoir la liqueur ſéminale. Quoique ce que je viens d'avancer ſoit très-plauſible, je conſens qu'on ne le regarde que comme une conjecture, juſqu'à ce que l'obſervation l'ait juſtifié.

Dans les jeunes filles, cet orifice eſt très-petit, il eſt plus grand dans les filles nubiles, & plus grand encore dans les femmes. Hors de la groſſeſſe, il eſt pour l'ordinaire fermé ; mais

pendant toute la groſſeſſe, il eſt bouché par une eſpéce de lymphe mucilagineuſe qui s'y ramaſſe, & qui ſe filtre dans des glandes qui ſont au col de la matrice.

Dans la plûpart des Femmes, les rebords de cet orifice ſont épais, égaux, pulpeux & mollets, & alors on peut s'attendre qu'ils ſe prêteront facilement & ſans danger à la dilatation dans l'accouchement. Dans quelques-unes, ils ſont inégaux, durs & preſque ſquirrheux, & par conſéquent peu propres à s'étendre, & à laiſſer dilater aiſément cet orifice. Enfin ils ſont dans d'autres, minces & plats; ce qui fait qu'ils s'étendent promptement & facilement; mais il y a ſujet de craindre qu'en s'étendant, ils ne s'éraillent & ne ſe gercent, ce qui eſt toujours dangereux.

On croit communément qu'à méſure que la matrice ſe dilate dans la groſſeſſe, toutes ſes parois s'épaiſſiſſent à proportion. Cela peut convenir à l'endroit de la Matrice, où le *Placenta* s'attache, & où elle s'épaiſſit aſſez pour faire que les veines qui

l'arroſent, y deviennent dix fois plus groſſes qu'elles ne le ſont dans l'état naturel ; mais le reſte des parois de la matrice conſerve ſon épaiſſeur ordinaire, ſans augmentation, ce qui n'empêche pas que le volume de la matrice n'augmente beaucoup par l'extenſion qu'elle acquiert, puiſque dans les Femmes qui meurent dans l'accouchement, la matrice peſe juſqu'à deux livres, au lieu qu'elle ne peſe dans l'état naturel, que deux ou trois onces.

La matrice tient aux parties qui l'entourent, au *Vagin* par ſon col, comme on l'a déjà dit, au *Rectum* & à la veſſie par l'expanſion du péritoine, aux vertèbres des lombes, & aux os des iſles par le ligament large, qui n'eſt qu'une expanſion du péritoine, & aux aînes par les ligaments ronds. Elle eſt percée latéralement des deux côtés dans ſon fond, à droite & à gauche, par les extrémités des deux trompes de Fallope, qui s'ouvrent dans ſa cavité pour des uſages qu'on expliquera dans la ſuite. On croit que ces ouvertures ſont garnies tout autour de fibres

radieuſes, propres à les dilater, quand elle ſe contractent, & qui les dilatent en effet dans l'occaſion.

II. On trouve dans la matrice, de même que dans les autres parties, des nerfs, des artères, des veines & des vaiſſeaux lymphatiques. Les nerfs ſont de la diſtribution de l'intercoſtal, ou des nerfs de la moëlle de l'épine, qui ſortent par les trous des vertèbres des lombes, ou par ceux de l'os *ſacrum*. Les artères viennent des artères ſpermatiques, hypogaſtriques ou hémorrhoïdales internes, ſuivant les différentes parties de la matrice, où elles ſe diſtribuent, les ſupérieures, les moyennes ou les inférieures. Les veines qui rapportent le ſang de la matrice, vont aboutir de même ſuivant l'endroit d'où elles viennent, dans les veines ſpermatiques, hypogaſtriques ou hémorrhoïdales internes. Pour les vaſſeaux lymphatiques, après avoir puiſé la lymphe, ils la portent dans les glandes de la bifurcation de l'aorte deſcendante, d'où elle paſſe dans les glandes du méſentere, & delà dans le réſervoir de Pecquet, ſuivant le cours

de la circulation de la lymphe.

Ces différens vaisseaux se distribuent sur le corps de la matrice, formé de trois membranes, *l'extérieure* ou *tendineuse*, qui est une production du péritoine, & qui en couvre le fond & les côtés; la *moyenne* ou *charnue*, assez semblable à la membrane charnue des intestins ou de l'estomach, est formée de même d'un grand nombre de fibres charnues, très-apparentes dans la matrice des femmes grosses; les unes sont longitudinales, & vont du fond à l'orifice; les autres obliques en deux sens différens, de droite à gauche, & de gauche à droite; mais le plus grand nombre sont circulaires, sur-tout vers le fond de la matrice, où Ruysch les a prises pour un muscle particulier, qu'il a appellé le muscle *orbiculaire de la Matrice*; & *l'intérieure*, qui tapisse le dedans de la matrice, & qui est si mince, que M. Mery [1] l'a méconnue. Cette membrane est capable de s'étendre, elle est percée d'un grand nom-

[1] Histoire de l'Académie des Sciences, *Ann.* 1706. *pag.* 224.

bre de petits trous imperceptibles dans l'état ordinaire, mais qui deviennent très-sensibles sur la fin de la grossesse, & qui sont autant d'embouchures des vaisseaux sanguins & laiteux qu'on va décrire. Cette membrane est assez lisse & unie dans le reste de la matrice; mais elle est plissée vers le col, où elle forme plusieurs rides qui doivent en faciliter l'extension dans l'accouchement. On trouve assez ordinairement entre ces rides plusieurs petites véscules sphériques, & pleines d'une lymphe viscide, qu'un Médecin de Leipsick (Martin Naboth) avoit voulu faire passer pour de véritables œufs, destinés à la formation du fétus.

Les artères utérines, après beaucoup de ramifications souvent répétées, & plusieurs contours, se terminent enfin en un nombre prodigieux de petites artères capillaires, qui s'abouchent avec un nombre égal de petites veines capillaires aussi, où elles versent le sang qu'elles apportent. Ces petites veines font des contours encore plus nombreux que ceux des artères, & après plusieurs réunions,

elles vont aboutir enfin à l'une des trois veines, dont on a parlé, & qui rapportent le sang de la matrice.

Outre ces anastomoses directes des rameaux d'artères avec les rameaux de veines, il y a dans la matrice un grand nombre d'anastomoses latérales, entre les branches d'artères, & entre les branches des veines séparément, ce qui forme deux réseaux distincts, un réseau artériel, & un réseau veineux, très-apparents par-tout, entre la membrane charnue, & la membrane interne, dans la matrice des femmes grosses, mais sur-tout à l'endroit où étoit l'attache du *Placenta*.

De la plûpart des nœuds de ce réseau veineux, c'est-à-dire, des endroits où deux veines se réunissent, s'élevent de petits bouts ou appendices de veines, du côté de la membrane intérieure de la matrice, qui percent cette membrane, qui sont naturellement bouchés de ce côté-là, d'où vient qu'on les appelle quelquefois veines *Cœcales*, mais qui s'ouvrent dans certains cas, & versent du sang dans la cavité de la matrice, comme dans le

temps des régles, dans le temps que le ſang doit être fourni au *Placenta* pour la nourriture du fétus, dans le temps des vuidanges en rouge après l'accouchement, & dans le temps des pertes de ſang.

Ces appendices veineuſes ou cœcales, ne ſont guere ſenſibles que dans la matrice des femmes groſſes, & dans les derniers mois de la groſſeſſe; mais alors on trouve qu'elles débordent dans la matrice à l'endroit où le *Placenta* eſt attaché, de trois ou quatre lignes, & quelquefois de cinq; que par ces allongements, elles s'enfoncent, & pour ainſi dire, s'engrainent dans des creux ou niches proportionnées, qu'elles ſe ſont pratiquées dans la ſubſtance du *Placenta*; qu'elles contribuent par ce moyen à fortifier l'attache du *Placenta* avec la matrice; enfin, que dans le progrès de la groſſeſſe, elles verſent par leur extrémité, qui s'ouvre, le ſang de la mere dans les cellules du *Placenta*, d'où il eſt repris par les veines ombilicales, & porté à l'embryon.

Comme dans cet état, ces ap

pen-

dices ſont aſſez groſſes, quoiqu'elles ne le ſoient pas toutes également, on peut alors non-ſeulement les diſtinguer à l'œil, mais on peut même y introduire une ſonde aſſez groſſe, & la conduire ſans peine juſqu'aux rameaux veineux d'où elles naiſſent, pour s'aſſurer par ce moyen de la vérité des faits qu'on vient de rapporter.

Outre ces vaiſſeaux ſanguins, il y en a d'autres & d'une autre eſpece, placés de même entre la membrane charnue & la membrane interne, connus ſous le nom de *vaiſſeaux laiteux*, à cauſe de la couleur & de la nature de l'humeur qu'ils contiennent, ou *vermiculaires*, à cauſe des contours qu'ils font. Ces vaiſſeaux ſont gros comme de groſſes ſoies de cochon ſur la fin de la groſſeſſe, pleins d'une humeur blanche & laiteuſe, entortillés entr'eux & avec les vaiſſeaux ſanguins, ſur-tout avec les veines; la longueur de chacun de ces petits vaiſſeaux eſt pour l'ordinaire de quatre ou cinq lignes, ils forment un nombre prodigieux de petits pelotons, chacun de quatre ou cinq vaiſſeaux diſtincts, qui

aboutiſſent enſemble à un point commun, où ils paroiſſent s'élargir un peu, & où ils percent la membrane interne, pour verſer dans la matrice l'humeur qu'ils contiennent.

III. Outre les attaches de la matrice avec les parties voiſines, dont on a parlé, elle eſt, à ce qu'on croit, retenue en place par trois ligaments, qui lui ſont propres. Un à la partie ſupérieure, qu'on appelle le *ligament large*, & deux qui naiſſent de ſes parties latérales, & qui tendent en bas, connus ſous le nom de *ligaments ronds*.

Le ligament large n'eſt qu'une expanſion du péritoine, qui tapiſſe la cavité du bas-ventre & tous les viſcères qui y ſont contenus. Ainſi ce ligament n'eſt autre choſe, que la portion du péritoine, qui après avoir couvert extérieurement une partie du fond de la matrice, s'étend aux os des iſles, à droite & à gauche, & aux vertèbres des lombes. Dans le fond, ce prétendu ligament ne contient point la matrice, il eſt naturellement fort lâche, & il s'allonge facilement dans les deſcentes de matrice, ſoit que

ce soit des descentes simples, soit que ce soit des renversements de la matrice. Le seul usage qu'on puisse attribuer à ce ligament, c'est de soutenir les testicules ou ovaires des femmes.

Les ligaments ronds semblent mériter un peu mieux ce nom : ils naissent des deux côtés de la matrice, à peu-près à la hauteur des ovaires, & descendent vers les aînes, passent par les anneaux des muscles du bas-ventre, & vont, en s'épanouissant, se terminer dans les aînes. On leur donne l'usage de tenir la matrice droite, en l'empêchant d'incliner à droite ou à gauche, & ils pourroient en effet produire cet effet, quand la matrice est vuide, parce qu'alors ils sont attachés assez près de son fond ; mais cet usage est alors inutile, car la matrice renfermée dans le bassin ne sçauroit pencher d'aucun côté. Cet usage ne seroit véritablement utile, que dans le temps de la grossesse, où la matrice débordant beaucoup au-dessus du bassin, auroit besoin d'être tenue droite, ce qui rendroit l'accouchement beaucoup moins difficile ; mais

c'eſt alors que ces ligaments ne peuvent point remplir cet uſage, parce que la matrice ne croiſſant que dans ſon fond, & croiſſant beaucoup, les ligaments ronds ne la retiennent plus que par ſon col, ce qui laiſſe tout le corps de la matrice entiérement vacillant.

On a cru autrefois que ces ligaments étoient tendineux, mais un examen plus attentif, & ſur-tout les injections, ont fait voir qu'ils étoient formés d'un grand nombre de vaiſſeaux de ſang, artériels & veineux, entortillés enſemble de mille manieres, & couverts par une eſpece de tunique, qu'on croit une production de la membrane externe de la matrice. On ſoupçonne pourtant avec raiſon qu'il y a ſous cette tunique quelques fibres muſculeuſes longitudinales, qui mettent ces ligaments en état de ſe racourcir, ou tous les deux enſemble, ou un ſéparément. En admettant cette ſuppoſition, ces ligaments pourroient ſervir à tirer la matrice dans le vagin, & à l'approcher de la vulve, afin qu'elle pût dans certaines occaſions

recevoir plus immédiatement la liqueur séminale dans son orifice, qui s'entr'ouve alors, ce qui aideroit à la conception; mais ce secours n'est pas toujours nécessaire, & peut-être ne l'est-il jamais absolument.

§. II.

Des Testicules des Femmes ou Ovaires, & des Trompes de Fallope.

LES parties dont on va parler dans cet article, ne sont pas du corps de la matrice; mais elles y tiennent de si près, & ont dans la génération des usages si importans, qu'il est nécessaire d'en faire la description la plus détaillée.

I. LES Testicules des femmes, qu'on appelle à présent les *Ovaires*, sont deux corps ovales, mais un peu applatis, plus petits & plus mols que les testicules des hommes; ils sont placés à côté de la matrice à droite & à gauche, presque au niveau de son fond, sur le ligament large qui les embrasse, & qui par un cordon qu'il forme, long d'un pouce ou d'un pouce

& demi, les attache au corps de la matrice. Ils sont attachés aussi par un coin d'en bas avec le côté du pavillon des Trompes, qui est au-dessous : à cela près, les Testicules flottent dans le bas-ventre avec le ligament large.

La distribution des vaisseaux sanguins dans ces deux parties, qu'on appelle encore vaisseaux *Spermatiques*, a dû contribuer à entretenir l'opinion des Anciens, qui les regardoient comme de véritables testicules, parce que la distribution y est la même que dans les testicules des hommes. Chaque ovaire a une artère, qui prend naissance du tronc de l'aorte descendante, au-dessous des artères émulgentes, & qui porte le sang dans la substance de l'ovaire ; ce sang en est repris de chaque côté par une veine, qui du côté gauche va se jetter dans la veine émulgente du même côté ; & du côté droit dans le tronc de la cave au-dessous de la veine émulgente, tout comme dans les hommes. Les ovaires ont des nerfs qui viennent de l'intercostal ; & des vaisseaux lymphatiques, qui déposent la lymphe dans les glandes

lymphatiques, qui ſont le long du tronc de l'aorte, d'où elle paſſe dans les glandes du méſentère, & de-là dans le réſervoir de Pecquet.

La tunique qui couvre les ovaires, eſt liſe & denſe, très-ſemblable au péritoine, & qu'on a raiſon de regarder comme une production du ligament large, qui eſt lui-même une expanſion du péritoine. Quand on dépouille les ovaires de cette tunique, on trouve qu'ils ſont formés de deux ſubſtances différentes & inégales, la ſubſtance ſupérieure occupe les deux tiers de leur volume, elle eſt jaunâtre, & paroît purement ſpongieuſe, & parſemée de pluſieurs fibres tendineuſes, entre leſquelles M. Litre [1] croit avoir diſtingué des fibres muſculeuſes dans un ovaire, dont le volume étoit beaucoup groſſi par un abſcès qui s'y étoit formé.

La ſtructure de la partie inférieure des ovaires eſt blanche, compoſée d'un grand nombre de cellules ſéparées par des cloiſons membraneuſes,

1. Mémoires de l'Académie, *Ann.* 1701, *pag.* 109.

qui contiennent chacune une petite veſſie pleine d'une lymphe gluante, que la chaleur durcit comme le blanc d'œuf, fortement attachées chacune à leur cellule ; mais qui paroiſſent s'en détacher peu à peu, à meſure qu'elles grandiſſent, & qui s'en détachent facilement quand elles ſont fécondées. Je dis *fécondées*, parce que dès qu'on eût reconnu la ſtructure des teſticules des femmes, & qu'on ſe fût aſſuré de la réalité de ces véſicules, on les regarda comme les germes des embryons ; on les compara aux œufs des oiſeaux dont ils ne différent, dans le fond, que par leur petiteſſe, & le défaut d'une coque qui les couvre ; on s'empreſſa de leur donner le nom d'*œufs*, & d'établir comme un fait certain, que *omne animal ab ovo ;* enfin on s'accoutuma à appeller *ovaires*, ce qu'on avoit appellé juſqu'alors *teſticules*, & c'eſt le ſeul nom ſous lequel on connoiſſe aujourd'hui ces parties.

Voilà des faits bien nouveaux & bien importants ; auſſi n'eſt-ce pas ſans de fortes raiſons qu'on les a adoptés. Harvée à obſervé dans les Daines,

que le Roi d'Angleterre lui accordoit à différens termes de leur portée, qu'il paroiſſoit dans leurs deux ovaires autant de petites cavités rougeâtres, qu'on appelle des *cicatricules*, d'où il étoit viſible que des œufs s'étoient détachés, qu'il y avoit d'embryons dans la matrice. Graaf a répété & vérifié les mêmes faits ſur des lapines, dont il a ſacrifié un grand nombre à ſa curioſité.

Il faut convenir que ces faits ſont bien concluants pour prouver que ces véſicules ou ces œufs qui ſe détachent des ovaires, ſont de véritables germes des embryons qu'on trouve dans la matrice; mais il y a des preuves encore plus fortes. On a obſervé des embryons dans des œufs qui étoient tombés dans la cavité du bas-ventre; on en a de même trouvé ſouvent dans les trompes, où ils avoient crû juſqu'au huitiéme ou neuvieme mois; on en a trouvé dans l'ovaire même, qui n'avoient pas pu ſortir de leurs cellules, qui y avoient groſſi, & où l'on a reconnu des marques certaines d'un embryon. Après des faits pareils, dont

on verra la suite ci-après, il est impossible de douter que les œufs des ovaires ne soient de véritables germes, & c'est ce qui doit redoubler notre attention à en examiner toutes les particularités.

Les œufs sont en grand nombre dans chaque ovaire, & ils ont tous une forme sphérique ; mais ils sont différens en grandeur, il y en a qui n'ont pas la grosseur d'un grain de millet, & il y en a d'aussi gros qu'un gros pois, & qui ont une ligne & demie, & même deux lignes de diametre. On a observé que dans les ovaires des jeunes filles, ces œufs sont très-petits & difficiles à discerner ; qu'ils sont plus gros dans les filles nubiles, & tels qu'on les regarde comme des œufs parvenus à leur maturité, & en état d'être fécondés ; enfin que dans les femmes qui n'ont plus leurs regles & qui ont atteint la cinquantiéme année de leur âge, ces œufs sont flétris, rapetissés & inutiles pour la génération.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer, comment se fait la fécondation de

ces œufs ; mais il eſt apparent que pour être fécondés, il faut que ces œufs ſoient parvenus à une certaine groſſeur ou maturité ; que dès qu'ils ſont fécondés, ils croiſſent rapidement, & plus à proportion, que les parties voiſines ; qu'en groſſiſſant ils dilatent leurs cellules en pouſſant au-dehors & émincant la portion de la tunique commune qui les couvre. On croit communément qu'à force de l'émincer, ils la déchirent & ſe font jour par la déchirure ; mais il n'eſt pas apparent que Dieu ait laiſſé une opération auſſi importante, & d'où dépend la génération des animaux, à l'incertitude d'une ſolution de continuité. Il eſt plus naturel de conjecturer qu'il y a à chaque cellule [1] une fente imperceptible, mais qui ſe dilate & qui s'ouvre pour donner paſſage à l'œuf, quand la tunique a été aſſez émincée & aſſez

[1] M. du Verney le jeune aſſure avoir obſervé, dans les ovaires des vaches, que leur tunique eſt percée de fentes en croiſſant, fermées très-exactement par la membrane même, dont un bord paſſoit ſur l'autre, en forme d'écaille de poiſſon. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann.* 1701, *pag.* 292.

étendue. Cette conjecture peut être confirmée par l'exemple de l'ovaire des poules & de tous les oiseaux, où l'on voit une fente destinée au passage des œufs dans l'*ovi-ductus*.

On n'a pas manqué d'observer la cavité que l'œuf laisse dans l'ovaire en s'en détachant ; elle est sphérique comme l'œuf, & a deux lignes de diamétre. On y trouve au fond un corps jaunâtre [1], *corpus luteum*, quelquefois un peu sanguinolent, qui fait une espéce de godet pour contenir l'œuf, comme les cupules contiennent les glands ; il est vraisemblable que cette attache se fait par le *Placenta*, de l'œuf, ou si l'on veut par ce qui doit être un *Placenta*, & qu'elle se fait par une simple adhésion, de sorte qu'ils peuvent se détacher sans déchirure, comme les feuilles dont les arbres se dépouillent à l'entré de l'hiver. On a remarqué que cette substance pouvoit être séparée

1 Mémoires de l'Académie des Sciences, *Année* 1701, *page* 109. L'Observation est de M. Litre.

Le même confirme la même chose dans l'Histoire de l'Académie, *Année* 1706, *page* 6.

en deux lames, l'intérieure qui étoit glanduleuse & de couleur jaune, & l'extérieure qui étoit rouge & musculeuse.

La délicatesse de la conformation des ovaires, & l'usage auquel ils sont destinés, les exposent à beaucoup de maladies, dont on a parlé ci-dessus, *Liv. II, Chap.* 12, comme à des hydatides, à des hydropisies, à des squirrhes ou à des tumeurs squirrheuses, à des abscès, à des tumeurs stéatomateuses. Les dérangemens que ces maux produisent dans les ovaires, ont souvent trompé les Anatomistes & leur ont fait méconnoître la véritable structure de ces parties. Mais on est mieux au fait aujourd'hui, & l'on sçait distinguer ces dérangemens contre nature, de la véritable conformation naturelle des ovaires,

II. Les trompes sont deux canaux courbés, placés aux deux côtés de la matrice, & au-dessous des ovaires, l'un à droite, & l'autre à gauche, longs de trois à quatre pouces, d'une grosseur médiocre, plus menus par le bout d'en bas, qui s'ouvre dans la cavité de

la matrice, plus gros du côté des ovaires où ils s'élargissent, & où ils sont découpés par bandes ou franges, ce qui fait qu'on les nomme *corps frangés, corpora fimbriata.*

Ces conduits sont depuis long-temps connus, [1] mais on leur donnoit autrefois un usage qu'ils n'ont point, & un nom qu'ils ne méritent pas. Comme on croyoit qu'il se séparoit dans les testicules des femmes, une liqueur séminale, comme dans les testicules des hommes, on en concluoit que ces conduits étoient destinés à la porter dans la matrice; & par une suite de ce préjugé; on les appelloit *vaisseaux déférens.* Mais Harvée ayant observé que les testicules des femmes ne contenoient que des vésicules, qui étoient le germe des embryons qu'on trouvoit dans la matrice, comprit aisément que ces vésicules devoient y descendre par ces conduits, ou, pour mieux dire, il s'en convainquit à l'œil, dans les Daines que le Roi d'Angle-

1. Rufus d'Ephèse, ancien Médecin, les a exactement décrits. *De corpor. human. part. appellatione. Lib. 1. Cap. 29.*

terre lui permettoit d'ouvrir après la conception. Ainsi en changeant le nom des testicules des femmes, qu'il appella des Ovaires, *Ovaria*, il changea aussi le nom des prétendus vaisseaux déférens, & les nomma *Ovi-ductus*, conduits des œufs, & plus communément *Tubæ*, *Trompes*, à cause de l'espece de ressemblance, qu'ils ont avec les trompettes, en ce que leur cavité, qui est étroite du côté de la matrice, s'élargit du côté des ovaires. C'est par une suite de cette dénomination, qu'on appelle *Pavillons*, les extrémités de ces conduits, qui se dilatent du côté des ovaires, du même nom qu'on donne au bout large des trompettes.

Ces trompes, ou pour suivre l'usage commun, établi en l'honneur de celui qui a connu le premier leur véritable fonction, les trompes de Fallope sont soutenues par le ligament large de la matrice, qui leur sert de mésentere, & attachées par un côté de leur pavillon au coin de la partie inférieure des ovaires du côté de la matrice; à cela près, leur extrémité du côté des ovaires est flottante & capable de prendre

différentes situations, comme on le voit à l'ouverture des cadavres.

On observe dans ces conduits, trois tuniques, l'*extérieure*, qui est membraneuse & une production du péritoine, ou, ce qui revient au même, du ligament large : la *moyenne*, qui est musculeuse, & où l'on distingue avec une loupe des fibres longitudinales & des fibres circulaires, quand on laisse macérer ces conduits dans du vinaigre, après les avoir dépouillés de leur tunique extérieure : enfin l'*intérieure*, qui a beaucoup de rapport avec la tunique interne de la matrice. On peut en juger par la facilité que les embryons ont à s'y nourrir, & à y prendre accroissement dans les grossesses des trompes.

Les trompes sont sujettes à beaucoup de maladies, comme on l'a vu ci-dessus, *Liv. II, Chap. 12, art. 2.* On a trouvé quelquefois exactement bouchée l'extrémité, par où elles s'ouvrent dans la matrice ; quelquefois c'est leur extrémité supérieure du côté des ovaires, qui est resserrée & fermée ; d'autres fois c'est dans leur lon-

gueur qu'on a obſervé des étranglemens, qui effaçoient entiérement leur calibre ; enfin les compilateurs d'obſervations ont pris ſoin de remarquer, que les trompes ſont ſujettes à des hydropiſies enkyſtées, à des abſcès, à des polypes, à des ſtéatomes ou athéromes, &c. Je comprends bien que ces obſervations ſingulieres ont dû embarraſſer les premiers Obſervateurs, & leur inſpirer beaucoup de défiance ſur la réalité des fonctions qu'on attribue aux trompes ; mais, comme on l'a déja dit à l'égard des ovaires, il y a longtemps que ces défiances ſont diſſipées, & que les Obſervateurs ſçavent diſtinguer l'état naturel des trompes, qui les rend propres à remplir leurs fonctions, d'avec ces dérangemens contre nature, qui les en rendent incapables.

CHAPITRE II.

Des enveloppes du Fétus, ou de l'arriere-faix.

TANT que le fétus eſt dans le ſein de ſa mere, il eſt renfermé dans une eſpece de poche, formée par deux membranes, le *chorion* & l'*amnios*. Sur la premiere de ces membranes eſt attaché un corps circulaire, médiocrement épais, fortement adhérent à la matrice dans la groſſeſſe, & tenant en place tout l'arriere-faix, connu ſous le nom de *placenta*. C'eſt à ce placenta que le fétus tient par un cordon, qui part du nombril, & qu'on appelle par cette raiſon *cordon ombilical*. Ces différentes parties portent en latin le nom de *ſecundinæ*, parce qu'elles ne ſortent ordinairement qu'après l'enfant; &, par la même raiſon, on les appelle en françois *l'arriere-faix* ou *le délivre*. Quoiqu'elles ne ſervent pas à la génération, elles ſervent du moins

à la conservation & à la nutrition du fétus : c'est pourquoi il est nécessaire d'en décrire la structure & les usages.

§. I.

Du *Chorion* & de l'*Amnios*.

I. Le chorion, la plus extérieure des deux enveloppes qui renferment le fétus, est une membrane dense, épaisse, inégale dans sa face extérieure qui regarde la matrice, où elle est parsemée de plusieurs pelotons d'une substance rouge & pulpeuse, entiérement semblable à la substance du placenta dont on va parler, mais lisse & unie dans l'autre face du côté de l'amnios, contre lequel elle est appliquée sans y être unie, & en étant séparée par un peu de lymphe mucilagineuse dont elle est enduite.

L'autre enveloppe, ou l'amnios, est plus mince & plus transparente ; elle est lisse du côté du chorion, contre lequel elle est appliquée, sans y être collée. De l'autre côté, elle est lisse de même & enduite d'une humeur gluante. On distingue sur le chorion beau-

coup de ramifications d'arteres & de veines ; on en trouve moins sur l'amnios, quoiqu'elle n'en soit pas tout-à-fait privée.

Ces deux enveloppes forment une assez grande cavité, qui contient aisément le corps du fétus jusqu'au neuvieme mois, & qui lui laisse même la liberté de se mouvoir. Outre le fétus, cette cavité contient une assez grande quantité d'une férosité lymphatique, dont on expliquera ci-dessous la nature, l'origine & l'usage en parlant du cordon ombilical du fétus.

On trouve dans les arriere-faix des brutes, une troisieme membrane qui ne mérite pas le nom d'enveloppe, parce qu'elle n'enveloppe pas le fétus. C'est une espece de poche membraneuse, assez longue, qui ressemble à un gros boudin, ce qui lui a donné en grec le nom d'*allantoïde*, & en latin celui de *farciminalis*. Elle est placée entre le chorion & l'amnios ; elle est très-aisée à reconnoître, parce que c'est le réservoir de l'urine, qui, dans les brutes y coule goutte à goutte de la vessie des fétus, par un canal appellé *ouraque*.

Mais cette membrane ne se trouve point dans les arriere-faix des fétus humains. On a tâché vainement de la trouver, & si l'on s'est flaté quelquefois d'y avoir réussi, c'est qu'on prenoit pour allantoïde une couche du chorion qu'on avoit détachée, quoiqu'elle n'y eût aucune ressemblance. Cette question est aujourd'hui pleinement vuidée, & l'on convient qu'il n'y a point d'allantoïde dans les arriere-faix des fétus humains.

§. II.

Du Placenta,

IL Y A, comme on l'a dit, sur la face extérieure du chorion un corps pulpeux, spongieux, rougeâtre, ayant dix-sept à dix-huit pouces de diametre, épais d'un pouce ou d'un pouce & demi dans son centre, moins épais du double à sa circonférence, fortement attaché au chorion, dont il suit la configuration, étant convexe comme lui du côté de la matrice, contre laquelle il est adhérent pendant la grossesse, & concave du côté du fétus. Ce

corps porte en latin le nom de *placenta*, à cause qu'il ressemble assez bien à un gâteau par sa figure & son épaisseur, & on a conservé ce nom en françois.

On comprend aisément que le placenta est couvert du côté du fétus par le chorion, contre lequel il est appliqué, & même par l'amnios qui est appliqué lui-même contre le chorion ; ce qui doit lui tenir lieu d'une double tunique : mais on dispute s'il en a aucune dans sa face convexe du côté de la matrice. Quelques Anatomistes lui en donnent une, & Ruysch entre autres prétend que cette tunique est une couche, ou lame du chorion, & qu'elle est ferme & dense ; mais il y a grande apparence que ces Anatomistes se trompent, car les sucs ou humeurs destinés à nourrir le fétus, doivent pénétrer dans le placenta pour arriver au fétus, & cette tunique empêcheroit ces humeurs d'y pénétrer. Il faut donc convenir que de ce côté-là le placenta est sans tunique, comme M. Méry [1] l'a prouvé ; ou que, s'il y

1. Histoire de l'Académie, *Ann.* 1714, *page* 12.

en a quelqu'une, c'eſt une tunique très-mince, formée par quelques filets membraneux entrelaſſés en forme de réſeau, par les mailles duquel tous les ſucs peuvent aiſément s'introduire; & c'eſt à quoi M. Méry s'eſt réduit, après l'examen le plus ſérieux.

Cette face extérieure du placenta eſt partagée en pluſieurs éminences, plus ou moins grandes, entre leſquelles ſe trouvent des ſillons plus ou moins profonds. On trouve ſur chacune de ces éminences, un ou deux, & quelquefois trois trous circulaires, les uns plus gros, & les autres plus petits, qui s'enfoncent dans la ſubſtance du placenta de trois ou de quatre lignes. A meſure que le fétus commence à grandir, ces éminences & ces ſillons qui ſont propres au placenta, s'impriment ſur la ſubſtance pulpeuſe de la matrice, dans l'endroit où elles lui ſont contiguës dans la groſſeſſe, comme un cachet ſur la cire; c'eſt-à-dire, que les éminences du placenta font des enfoncemens dans la ſubſtance de la matrice, & que les ſillons du placenta reçoivent à leur

tour la substance de la matrice qui s'y insinue. Ces enchâssemens mutuels de la matrice & du placenta sont la premiere attache des fétus dans le sein de leur mere.

Mais il faut des attaches plus fortes pour soutenir le fétus, quand il devient plus grand. Alors les veines ou appendices cécales de la matrice dont on a déja parlé, en s'allongeant & se dilatant dans l'endroit où le placenta est collé, s'enfoncent, se nichent dans le placenta, & font ces trous circulaires qu'on y observe. Ces insertions de veines, ainsi plusieurs fois répétées, font les dernieres attaches du placenta avec la matrice, qui, jointes aux premieres, suffisent pour supporter l'arriere-faix & l'enfant qui y est contenu, pendant toute la grossesse.

En voilà assez sur la forme, les tuniques & les attaches du placenta; il reste à décrire la substance qui le compose. Pour le faire d'une maniere claire, il faut partager le placenta en deux couches; *l'une* du côté du chorion, & l'*autre* du côté de la matrice. La premiere n'est composée que d'un grand

grand nombre de gros troncs d'arteres, & d'un nombre encore plus grand de troncs de veines plus gros, entrelaſſés enſemble. Ces arteres & ces veines ſont des diſtributions des vaiſſeaux ombilicaux, dont on va parler, qui, après s'être partagés les uns & les autres en pluſieurs rameaux, ſe terminent en une infinité de ramifications capillaires, répandues non-ſeulement dans toute l'étendue du placenta, mais même dans toute la ſurface extérieure du chorion, ſur-tout aux petits pelotons dont on a parlé, & qui tiennent lieu de petits placenta. Quelques ramifications mêmes de ces arteres & de ces veines, mais très-menues, ſe portent juſques ſur l'amnios.

Pour l'autre couche du placenta, on la regarde comme formée à la profondeur d'un pouce ou d'un pouce & demi, de pluſieurs cellules ou véſicules membraneuſes. La facilité qu'il y a d'enfler cette portion du placenta, en ſouffiant avec un chalumeau dans quelqu'un des trous, dont les éminences du placenta ſont percées, juſtifie cette opinion; elle quadre très-bien d'ailleurs

avec l'usage connu & certain du placenta, qui doit recevoir les sucs nourriciers du fétus, & les transmettre dans les ramifications des veines ombilicales, car ces cellules ou vésicules sont très-propres à se charger du suc laiteux qui coule de la matrice dans les premiers temps de la grossesse, & à recevoir de même dans la suite le sang que les veines cécales de la matrice y versent, & à porter ces deux liqueurs de vésicule en vésicule jusqu'à quelque branche de veine avec laquelle elles s'anastomosent, & où elles les déposent pour être transmises au fétus par la circulation.

Je sçais que Ruysch a prétendu que le placenta étoit purement vasculeux, & qu'il l'a toujours démontré sur ce pied-là; mais je crains bien que la préparation qu'il faisoit du placenta, ne l'ait induit en erreur. Il injectoit d'abord tous les vaisseaux sanguins, & rempliſſoit de cire jusqu'aux derniers de leurs rameaux capillaires. Il laissoit ensuite macérer le placenta dans une liqueur qui ramolliſſoit & pourriſſoit toute la substance du placenta, de sor-

te qu'il ne restoit plus qu'un écheveau de vaisseaux sanguins, pleins de cire, qui avoient résisté à l'action de la liqueur ; & c'est là, à ce qu'il croyoit, ce qui constituoit la véritable conformation du placenta. Il est bien à craindre qu'une pareille préparation, employée sur presque tous les viscères, n'ait fait illusion de même à ce célébre Anatomiste dans l'examen de leur structure.

C'est sur cette face extérieure du placenta qu'on voit paroître, quand on injecte de l'eau tiede dans les vaisseaux, un grand nombre de vaisseaux, ou veines lymphatiques, dont je n'ai jamais pu suivre la distribution, du moins dans le cordon ombilical, quelque peine que j'aye pu me donner.

§. III.

Du cordon ombilical, & des eaux de l'Arriere-faix.

Les parties dont on a parlé jusqu'ici, servent à la conservation du fétus, & principalement à sa nourriture ; mais pour en profiter, il faut qu'il tienne à ces parties, & c'est par le cordon om-

bilical qu'il y tient. Il faut donc décrire ce cordon, & en marquer les usages.

Ce cordon est attaché d'un côté au nombril du fétus, ce qui lui a donné le nom de cordon *ombilical*; & de l'autre, au placenta, où il va aboutir, pour l'ordinaire vers son centre, mais quelquefois plus près de sa circonférence. La grosseur de ce cordon varie beaucoup; quelquefois il est gros & plein de nœuds, & d'autres fois il est plus menu, plus uni & plus égal. Sa longueur varie de même; ordinairement il est assez long pour laisser au fétus l'entiere liberté de ses mouvemens; mais quelquefois il le gêne par sa brieveté, ou l'incommode par sa trop grande longueur. Enfin ce cordon, quoique fortement attaché au nombril du fétus, paroît en être séparé par un rebord qui mérite d'être remarqué.

La tunique qui couvre ce cordon, est dense, ferme, enduite d'une humeur glaireuse, formée par la production du chorion & de l'amnios. Quand on l'ouvre dans sa longueur, on trouve qu'elle renferme trois vaisseaux sanguins, deux arteres & une veine, qui

quelquefois gardent entr'eux une situation parallele ; & alors le cordon est médiocrement gros, & d'une grosseur égale, mais ces vaisseaux sont d'autres fois entortillés ensemble de plusieurs façons ce qui grossit beaucoup le cordon, & y forme les nœuds qu'on y remarque quelquefois. On trouve entre ces vaisseaux, dans toute la longueur du cordon, une espece de gélée transparente, mucilagineuse, qui fond en la maniant. Elle est quelquefois en petite quantité, & alors le cordon est grêle; d'autres fois elle est très-abondante, ce qui grossit le cordon ; quelquefois elle y est amoncelée par pelotons, ce qui est une autre cause des nœuds du cordon. Dans les arriere-faix des animaux où il y a une allantoïde, il part de la vessie un conduit nommé *ouraque*, renfermé dans le cordon, & qui porte l'urine dans cette tunique ; mais l'ouraque ne va pas plus loin que le nombril dans les fétus humains, & se perd là, sans qu'on puisse le distinguer dans la longueur du cordon.

Les deux arteres ombilicales portent le sang du fétus dans le placenta ;

elles naissent à droite & à gauche des deux arteres iliaques internes, passent aux deux côtés de la vessie, sortent par le nombril, & sans se diviser tant qu'elles sont dans le cordon, vont se terminer au placenta, où elles forment d'abord plusieurs grosses branches qui se soudivisant successivement, forment, comme on l'a déja dit, un nombre infini d'arteres capillaires, répandues dans le placenta, sur le chorion & sur l'amnios. Pour la veine ombilicale, destinée à reprendre le sang du placenta pour le rapporter au fétus, elle est formée par les réunions successives d'une infinité de veines capillaires qui ont reçu le sang des arteres; &, quand elle est parvenue au nombril, elle monte vers le foye, perce le tronc de la veine-porte, & le sang qu'elle contient, conservant sa direction, enfile le canal veineux, qui le porte immédiatement dans la veine-cave ascendante, par où l'on voit que le sang du fétus circule dans son arriere-faix, comme il circule dans ses membres.

On observe que le calibre de la vei-

ne ombilicale eſt plus grand que les calibres réunis des deux arteres ombilicales. Cette différence ſe trouve dans la comparaiſon de toutes les veines avec les arteres. Comme le mouvement du ſang dans les arteres eſt plus rapide que dans les veines, il faut, pour conſerver l'uniformité de la circulation, que les calibres des veines ſoient plus gros que les calibres des arteres correſpondantes. Mais outre cette raiſon commune à toutes les veines, il y en a une particuliere pour la veine ombilicale; c'eſt qu'outre le ſang porté par les arteres ombilicales, elle doit rapporter le lait & le ſang que la mere fournit pour nourrir le fétus, ce qui exige une augmentation de calibre.

Il reſte un fait bien ſingulier à expliquer, c'eſt que la cavité formée par le chorion & l'amnios eſt pleine d'une ſéroſité lymphatique où le fétus nage; de ſorte que, pendant la groſſeſſe, il vit comme un poiſſon, ſans reſpirer. Cette ſéroſité eſt une véritable lymphe dans le commencement de la groſſeſſe, comme on le reconnoît en la goutant dans un arriere-faix de trois

mois ; mais, dans la suite, elle devient tous les jours moins douce, plus saline & même urineuse ; car il y a grande apparence que les fétus humains, n'ayant point l'avantage d'une allantoïde, rendent leur urine dans la cavité de l'amnios, à moins qu'on ne veuille supposer qu'ils la retiennent dans la vessie pendant toute la grossesse, ce qui n'est pas apparent.

On dit ordinairement que la sérosité de l'amnios est plus abondante au commencement de la grossesse qu'à la fin ; & on a raison, pourvu qu'on le dise relativement au volume de l'embryon ; car au commencement de la grossesse, il y a dix ou douze fois plus de cette sérosité que l'embryon n'est gros, au lieu que sur la fin, le volume des eaux à peine égale-t-il deux fois le volume du fétus. Mais on se tromperoit, si l'on prétendoit qu'il y eût plus d'eau, absolument parlant, au commencement de la grossesse qu'à la fin ; car il est certain qu'il y a, pour l'ordinaire, dans l'arriere-faix d'une couche qui arrive à son terme, dix fois plus d'eau, que dans une blessure de trois

mois, & cent fois plus, que dans une bleſſure d'un mois.

On ne connoît guères l'origine des eaux de l'amnios, & la preuve en eſt qu'on leur aſſigne différentes ſources. On croit qu'elles viennent de quelques prétendues glandes qu'on place le long du cordon ombilical, & ſurtout vers l'endroit, où ce cordon s'attache au placenta; mais ces glandes, on les ſuppoſe, & perſonne n'a encore réuſſi à les faire voir. On prétend que l'humeur lymphatique, qui tranſude du corps de l'embryon, principalement au commencement de la groſſeſſe, la fournit ou du moins contribue à l'augmenter; mais, quand on admettroit cette tranſudation, ce ſeroit une foible reſſource que l'humeur qui peut tranſuder d'un embryon gros comme une feve. On eſt mieux fondé à dire que l'urine du fétus fournit une partie de cette humeur, parce que cela eſt certain, mais elle ne la fournit pas toute: ces eaux exiſtoient déja dans l'amnios, avant que le fétus eût piſſé. Enfin ces eaux ſe trouvent dans l'arriere-faix des animaux, quoiqu'il ne s'y

mêle pas une goutte d'urine ; car, dans les animaux, elle coule toute dans l'allantoïde par l'ouraque. Dans ces incertitudes, mon opinion seroit, si j'osois en avoir une, que les vaisseaux lymphatiques qu'on trouve dans le placenta, comme on l'a dit, & dont on ne peut point observer la progression dans le cordon, la fournissent à l'amnios. Ce n'est, à la vérité, qu'une conjecture, mais c'est une conjecture assez plausible.

On connoît mieux les utilités des eaux de l'arriere-faix. 1°. Elles servent à entretenir la molesse du corps du fétus, ce qui contribue à faciliter son accroissement : sans cette sage précaution, la plûpart des embryons se seroient desséchés & racornis dans le sein de leur mere. 2°. Elles empêchent que les contractions de la matrice, occasionnées par différentes causes dans le cours de la grossesse, ou les coups qu'elle peut recevoir, ne froissent & n'écrasent le corps tendre & presque mucilagineux de l'embryon, comme il arriveroit, si les embryons étoient exposés à ces contractions,

ou à ces coups d'une maniere immédiate. 3°. Ces eaux, en tenant le fétus en équilibre, lui facilitent le moyen d'étendre ſes membres & de les déplier, & même de ſe mouvoir, ce qu'il n'auroit jamais eu la force de faire, s'il avoit été à ſec dans la matrice.

CHAPITRE III.

De la Conception.

IL N'Y A rien de plus merveilleux, dans la nature, que la production par voie de génération, lorſqu'un mâle & une femelle forment un troiſieme individu de la même eſpéce, dont la conformation eſt pareille à la leur, & le forment par un mécaniſme qu'ils ignorent, & ſans rien connoître à l'organiſation admirable du nouvel individu qu'ils produiſent.

§. I.

Opinion des Anciens ſur la Génération.

COMME dans les animaux parfaits la jonction des deux ſexes eſt abſo-

lument néceſſaire pour la génération ; il eſt très-apparent qu'ils y contribuent tous les deux, & qu'ils y contribuent à peu-près également. C'eſt par cette raiſon, que l'on retrouve ſouvent dans les enfans les traits confondus du pere & de la mere. C'eſt par la même raiſon, que dans les accouplemens monſtrueux de deux animaux de différente eſpece, l'animal qui en provient, retient des marques ſenſibles de l'un & de l'autre ; mais l'exemple le plus évident de la part que les deux ſexes ont dans la génération, eſt celui que fournit le mariage d'un Négre avec une Blanche. Il en vient d'abord un enfant *Mulâtre*, qui eſt moins noir que ſon pere, & qui a les levres moins groſſes, le nez moins écaché, les cheveux moins crépus : Du mariage de ce mulâtre avec une blanche, il naît un enfant plus blanc, moins crépu, dont les levres ſont moins groſſes, mais qu'on peut encore diſtinguer des vrais blancs, & qu'on appelle *Terceron*. Ce n'eſt qu'à la quatrieme génération, c'eſt-à-dire, dans les enfans d'un terceron & d'une blanche, appellés *Quarterons*, que

la différence disparoît entiérement. On observe les mêmes changemens & dans le même ordre, quand une Négresse épouse un Blanc, & que leurs filles & leurs petites-filles s'allient successivement avec des blancs jusqu'à la quatrieme génération.

On peut donc, par l'un & par l'autre de ces moyens, ou par le mariage de Négres avec des Blanches, ou par le mariage de Négresses avec des Blancs, passer dans quatre générations de l'état de Négre à l'état de Blanc parfait. L'on peut aussi, par des moyens contraires, passer de l'état de Blanc à celui de Négre parfait, dans quatre générations de même, en mariant des Blancs avec des Négresses, ou des Blanches avec des Négres, & répétant le mariage de leurs enfans trois fois de suite avec des Négresses ou des Négres; ce qui prouve que les deux sexes ont part à la formation des enfans, & y ont à peu-près une égale part.

La plûpart de ces faits étoient connus des Anciens, & ils en avoient conclu que la production des embryons venoit du mêlange des deux

liqueurs séminales, fournies par les deux sexes : Qu'à ces liqueurs intimement unies ensemble dans le fond de la matrice, se joignoit une portion de sang menstruel ; Que de ce mêlange échauffé par la chaleur, & animé par sa vertu particuliere, se formoit peu à peu le corps du fétus ; Et que c'étoit de-là que venoit la distinction des parties du corps, alors reçue, en parties *rouges* ou *sanguines*, formées du sang menstruel, & en parties *blanches* ou *séminales*, formées de la semence des deux sexes.

L'idée que les Anciens avoient de la formation des mâles ou des femelles, étoit une suite de cette opinion. Selon eux, il se formoit un mâle toutes les fois que la semence du mâle étoit ou plus abondante ou plus active ; & c'étoit au contraire une femelle qui étoit formée, quand la quantité ou l'activité de la semence de la femelle prévaloit.

Mais cette opinion, quelque cours qu'elle ait eu, doit être rejettée comme absolument insoutenable.

1°. Parce qu'en l'admettant, il fau-

droit supposer que le mêlange de deux liqueurs, & le mouvement communiqué à leurs parties, peuvent former, disons mieux, forment à tous les instants des corps aussi composés que ceux des animaux, dont l'organisation est si merveilleuse, & dont toutes les parties ont un rapport entr'elles si constant & si régulier; ce qui est, en petit, la même absurdité qu'on reprochoit aux Epicuriens, d'avoir cru que l'Univers s'étoit formé par le concours fortuit des atomes agités dans le vuide.

2°. Parce que cette explication est absolument détruite par les découvertes des Modernes, lesquelles n'ont pas laissé de nous procurer quelque dégré de lumiere sur cette matiere, au milieu des ténébres dont elle est environnée.

§. II.

Nouvelles Découvertes sur cette matiere, qui donnent lieu à trois Opinions sur la génération.

D'UN côté, [1] on a trouvé à l'égard des femmes, comme nous l'avons rapporté dans un grand détail au *Chap. premier*, §. II, que leurs testicules renfermoient dans leur partie inférieure, un grand nombre de cellules ou de petites loges distinctes, remplies chacune d'une petite vessie ronde, toutes semblables entr'elles, mais d'inégale grosseur ; que dans les femelles dans l'âge propre à la génération, quelques-unes de ces vésicules avoient atteint la

1. Guillaume Harvée, *Exercitationes de generatione Animalium.* Londini, 1651.
Jean Van-Horne, *in Epistolâ de Genitalibus ad Guarnerum Rolfincium*, 1668.
Théodore Kerkringius, *Anthropogeniæ Ichnographia.* Amstelodami, 1670.
Nicolas Stenon, *Elementorum Myologiæ specimen, cui accedit.... dissectus piscis ex canum genere.* Amstelodami, 1669.
Jean Swammerdam, *Miraculum Naturæ, sive uteri muliebris fabrica.* Lugduni Batavorum, 1672.

groſſeur convenable, pour être fécondées par la liqueur des mâles; que celles qui avoient été fécondées, ſe détachoient de leurs cellules, deſcendoient dans la matrice par les trompes, & formoient autant d'embryons diſtincts; ce qui étoit prouvé, en ce que le nombre des embryons répondoit toujours exactement au nombre des cellules des ovaires qui étoient vuides, & d'où les véſicules étoient ſorties.

En conſéquence de ces faits bien conſtatés, on a cru pouvoir regarder comme autant de petits *œufs*, chacune de ces véſicules; ainſi, à parler exactement, toute la différence qu'il y a entre les animaux *Ovipares* qui font des œufs, & les animaux qui font des petits en vie, & qu'on appelle *Vivipares*, c'eſt que les premiers accouchent de leurs œufs, à meſure qu'ils tombent dans *l'ovi-ductus* qui leur tient lieu de matrice, & les couvent enſuite pour les faire éclore; au lieu que les autres les gardent dans leur matrice, & les y couvent, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'éclore dans l'accouchement.

D'un autre côté [1], on a trouvé, à l'égard des mâles, 1°. Que de quelqu'espece qu'ils fussent, dès qu'ils étoient propres à la génération, il y avoit dans leur semence un très-grand nombre de petits animaux, semblables à de petits vers, ou plutôt à de petites anguilles, très-vifs, très-agiles, propres à cette humeur particuliere, & qu'on n'observoit ni dans le sang, ni dans la lymphe, ni dans aucune autre humeur du corps.

2°. Que ces animaux, ou especes de vers, ne paroissent point dans les mâles trop jeunes, ou y paroissent presque sans mouvement; qu'ils commencent à y paroître, & à se remuer, à mesure que les mâles approchent de l'âge propre à engendrer; qu'ils sont très-nombreux, & très-agiles à cet âge; qu'ils disparoissent ou deviennent très-languissans dans les Vieillards, à mesure qu'ils avancent en âge.

3°. Que ces vers sont toujours de la même forme & de la même figure dans

1. Leewenhoek & Hartsoeker se sont disputés cette découverte; mais on verra plus bas qu'elle avoit été faite avant eux,

la semence des animaux de la même espece, & qu'ils ne différent que parce qu'ils sont un peu plus, ou un peu moins gros.

4°. Que ces vers sont d'une forme & d'une figure différentes dans la semence des animaux de différente espece.

5°. Qu'on ne peut distinguer ces vers qu'avec le microscope, à cause de leur extrême petitesse; mais qu'on peut s'en rapporter à Leewenhoek [1], qu'on a raison de regarder comme un des meilleurs Observateurs de ces *animalcules*, quoiqu'il n'ait été, ni le premier, ni le seul.

6°. Enfin, que ces vers sont plus ou moins nombreux, plus ou moins agiles dans la semence, suivant que les especes d'animaux sont plus propres à la génération, ou que les individus des mêmes especes sont plus portés à l'amour.

Ces découvertes ont donné successivement lieu à trois différentes opinions sur la cause de la génération.

1. Epistolâ datâ ad Homannum Van-Zoelen, *Oper. Tom. III. pag.* 58.

I. Dès qu'on eut reconnu l'existence des petits vésicules ou œufs des femmes on en conclut [1] avec empressement.

1°. Que ces œufs étoient le vrai germe du fétus, qui y étoit renfermé sous les enveloppes de l'arriere-faix.

2°. Que le fétus ou embryon y étoit tout formé, & tout arrangé de la main de Dieu, soit qu'il y fût produit par un mécanisme général, mais inconnu, soit qu'il y fût organisé par des actes particuliers de sa volonté.

3°. Qu'à mesure que les femelles grandissoient, les œufs croissoient aussi; mais inégalement pourtant, suivant qu'ils étoient plus ou moins pressés dans la place qu'ils occupoient.

4°. Qu'alors, s'il arrivoit que les parties les plus subtiles & les plus spiritueuses de la liqueur du mâle, pénétrassent jusqu'à cet œuf parvenu à sa maturité, & par-là en état d'en recevoir les impressions, elles y excitoient un mouvement de raréfaction ou de

1. Regner de Graaf est le premier qui a fixé l'usage des œufs, & qui a mis ce système dans tout son jour.

fermentation, qui mettoit cet œuf en état de prendre un nouvel accroiſſement propre à développer les parties du fétus, & que c'étoit en cela que conſiſtoit la *fécondation.*

5°. Que l'œuf une fois ainſi fécondé, croiſſoit avec rapidité, groſſiſſoit fort vîte, rompoit ſa cellule, tomboit dans le pavillon de la trompe de ſon côté, deſcendoit par la trompe dans la matrice, & s'y attachoit, ce qui formoit la pleine & entiere *conception.*

6°. Que dans quelques animaux, où il y avoit pluſieurs œufs qui parvenoient en même-temps à la groſſeur requiſe, ou à la maturité, un ſeul accouplement en fécondoit pluſieurs; au lieu que, dans d'autres animaux, il n'y avoit qu'un ou deux œufs fécondés à la fois, parce qu'il n'y en avoit qu'un ou deux qui parvinſſent en même-temps à la maturité.

II. La découverte des vers de la ſemence a fait naître une autre opinion qui a eu peu de partiſans, mais qu'il eſt pourtant néceſſaire de rapporter.

On a prétendu, 1°. Que chacun de ces petits vers étoit le germe d'un fé-

tus complet, composé d'un embryon mâle ou femelle, & de son arriere-faix.

2°. Que des milliers de ces vers qui pénétroient dans l'intérieur de la matrice, avec la liqueur dans laquelle ils nagent, il n'y en avoit que trois ou quatre dans quelques animaux, qu'un ou deux dans d'autres, qui vinssent à bien; ce qui venoit de ce que c'étoient les plus forts & les plus robustes, ou les plus heureusement placés dans la matrice.

3°. Que ces vers heureux s'attachoient par degrés à la matrice par le *placenta*, qui étoit sur leur enveloppe extérieure, & d'où ils tiroient leur nourriture.

4°. Qu'ils croissoient peu-à-peu par ce moyen, & parvenoient enfin à la grandeur d'un fétus complet, & en état de paroître au jour, au terme fixé pour chaque genre d'animaux.

III. Enfin, comme on a senti les défauts de ces deux opinions, on en a imaginé une troisieme, composée de ces deux premieres.

1°. Dans la conception de chaque fétus, la femelle fournit un œuf, & le

mâle un ver ou petit animalcule.

2°. L'action des parties les plus subtiles de la semence du mâle, portées jusqu'aux ovaires, procure dans l'œuf ou dans les œufs mûrs de l'un, ou de tous les deux ovaires, ce changement appellé *fécondation*, qui met l'œuf en état de croître; de rompre sa cellule, de tomber dans la trompe & de descendre dans la matrice.

3°. Cet œuf arrivé dans la matrice, y trouve un grande quantité de vers séminaux qui y ont été introduits avec la semence, dont quelqu'un, à force de le parcourir, pénetre enfin par une petite ouverture dans une loge, qui lui est destinée & s'y place.

4°. Alors cet œuf chargé d'un ver devient un fétus complet qui s'attache à la matrice par le *placenta*, & prend son accroissement, jusqu'à ce qu'il parvienne au terme du part.

5°. Ainsi dans cette opinion, le mâle & la femelle concourent également à la génération : le mâle fournit l'embryon, & la femelle le nid où l'embryon doit se placer, pour vivre & être nourri; c'est-à-dire, l'arriere-

faix qui contient & entoure l'embryon.

Ces trois opinions partagent tous les Auteurs; cependant aucune n'eſt aſſez certaine, pour mériter d'être adoptée aveuglément.

La *premiere* donne aux femelles la principale, ou pour mieux dire, l'unique part dans la génération, & par-là contredit l'obſervation.

Outre cela, elle ne rend aucune raiſon de l'exiſtence des vers dans la ſemence; car, de dire qu'ils ſervent à exciter les mâles à l'amour, c'eſt avancer une choſe dénuée de toute apparence. Il faudroit donc de même admettre des vers dans la lymphe de l'eſtomach, pour rendre raiſon de la faim.

La *ſeconde* opinion péche par les mêmes endroits que la premiere; elle donne trop aux mâles, & ne laiſſe aucun rôle aux femelles; elle ne rend aucune raiſon de l'uſage que peuvent avoir les ovaires, & les œufs qui, des ovaires, tombent dans la matrice.

La *troiſieme* paroît plus vraiſemblable, en ce qu'elle donne part aux mâles

mâles & aux femelles dans la génération, & en ce qu'elle s'appuie également sur les observations des œufs & des vers ; mais elle ne laisse pas d'avoir deux grands défauts, l'un qu'on ne sçauroit, en l'admettant, expliquer d'une maniere raisonnable comment l'impression de la semence retenue dans la matrice peut féconder l'œuf, & en quoi consiste cette fécondation ; l'autre qu'on ne sçauroit rendre raison des grossesses du bas-ventre, des ovaires, des trompes de Fallope qui sont constatées par plusieurs observations indubitables.

§. III.

Quatrieme Opinion qui paroît plus certaine.

Il faut donc corriger cette hypothèse, & voici, à ce que je crois, le moyen sûr de la corriger.

Supposons, ce qui est très-conforme à la structure des parties, que, dans l'acte de la conception, la matrice s'approche de la vulve par la contraction des fibres longitudinales du vagin, & par

le raccourciſſement des ligamens ronds; & qu'en même temps ſon orifice s'ouvre par la contraction tonique des fibres radieuſes qui l'entourent, excitée par la vivacité du ſentiment. Il eſt viſible que, dans cette double ſituation, la matrice recevra facilement dans ſa cavité la liqueur ſéminale du mâle. Or, cette liqueur ainſi introduite dans de pareilles circonſtances, y fait une impreſſion très-vive, connue ſous le nom d'*œſtrum venereum*, qui donne lieu à pluſieurs mouvemens ſimultanées. C'eſt ainſi que l'impreſſion d'un peu de tabac ſur la membrane pituitaire, cauſe la contraction ſubite de pluſieurs muſcles qui contribuent à produire l'éternuement.

1°. L'orifice de la matrice ſe ferme par la contraction des fibres circulaires qui l'entourent, & la ſemence une fois reçue ne peut plus s'écouler par-là.

2°. Les fibres radieuſes qui ſont autour des ouvertures des trompes dans la matrice, ſe contractent, & par leur contraction tonique l'ouverture des trompes ſe trouve dilatée. C'eſt ainſi

que les six muscles pharyngiens, en se contractant à la fois, dilatent le gosier dans la déglutition.

3°. Par une suite de la même impression, les trompes se raccourcissent, & se redressent par la contraction de leurs fibres longitudinales ; leurs pavillons contractés s'attachent à la partie inférieure des ovaires, que leurs bords frangés qui sont de véritables muscles, embrassent étroitement.

4°. La matrice elle-même est fortement resserrée par la contraction simultanée de toutes ses fibres charnues, longues, obliques, circulaires, & sa cavité se trouve par-là fort diminuée. Les femmes attentives, supposé qu'elles puissent l'être dans ce moment, sentent le dernier mouvement qui est ordinairement marqué par un léger sentiment de frisson, ou espece d'*horripilation*.

5°. Dans cet état, la semence pressée par la matrice qui se resserre, & n'ayant point d'issue par l'orifice de la matrice qui est fermé, est obligée d'enfiler l'ouverture des trompes qui sont alors béantes ; & par ce moyen elle

eſt portée juſqu'aux ovaires qui en ſont baignés. Ce fait important a été obſervé deux fois par le célebre [1] Ruyſch dans des heureuſes circonſtances, dont il a ſçu profiter; & l'on peut dire de lui avec raiſon qu'il a *pris la nature ſur le fait* Ainſi deux coups de piſton portent la liqueur ſéminale juſqu'aux ovaires des femmes, & il n'eſt plus beſoin d'imaginer que la partie la plus ſubtile de la ſemence retenue dans la matrice, l'*aura ſeminalis*, comme on l'appelle, s'inſinue dans les trompes & monte juſqu'aux ovaires; encore moins qu'elle pénetre dans les vaiſſeaux ſanguins de la matrice, s'y mêle avec le ſang & parvient enfin aux ovaires par la voie de la circulation. On ne ſçauroit, par ces moyens qui ſont purement hypothétiques, expliquer comment les vers ſéminaux peuvent arriver aux ovaires, & ſans ces vers, il ne peut point ſe faire de conception.

1 *Adverſar. anatomic. I.* pag. 2, 3. & 4. & *Theſaur. VI.* N°. XXI.

Regner de Graaf, *De mulier. organis generationi inſervientibus*, *artic. ante penultim.* rapporte que Fallope avoit trouvé de la ſemence dans les trompes.

6°. Alors comme le parties inférieures des ovaires sont baignées dans la semence dont les pavillons des trompes sont pleins, & exposées à l'entrée des vers qui y nagent en un nombre prodigieux, quelqu'un plus agile, ou plus heureux peut-être, après bien des tentatives inutiles, doit s'insinuer enfin dans la fente de la tunique des ovaires, & de là dans l'œuf qui est au-dessous & s'y nicher, & voilà un œuf *fécondé*.

7°. Il est probable que la fente de la tunique des ovaires qui couvre l'œuf le plus gros, est la plus ouverte, parce qu'elle appartient à la cellule la plus dilatée. La même raison doit faire présumer que l'ouverture qu'il faut admettre dans l'œuf pour l'entrée du ver, est plus grande dans les œufs les plus gros; d'où il est aisé de conclure que ce sont les œufs les plus prêts à être fécondés.

8°. Une suite constante de cette fécondation, c'est que l'œuf fécondé prend un accroissement plus rapide; mais je ne crois pas qu'il faille attribuer cet accroissement aux esprits vivifiques de la semence, qui en fermentant ravé-

fient les humeurs contenues dans l'œuf. Je regarde ces suppositions comme des jeux d'imagination : pour moi, je pense que cet effet de la fécondation vient des mouvements oscillatoires propres au ver qui est un animal vivant, lesquels se communiquant de proche en proche aux parties de l'œuf, hâtent le cours de la lymphe nourriciere, & l'y font aborder plus abondamment. C'est ainsi que, dans les Isles de l'Archipel, les Payſans [1], pour faire mûrir plus promtement les figues qui font un de leurs plus grands revenus, mettent sur les figuiers domestiques qu'ils cultivent, des branches de figuiers sauvages dont les fruits sont pleins d'insectes, qui en attaquant les figues des jardins, en accélerent la maturité. Cette opération qu'ils appellent *caprification*, peut donner quelqu'idée de ce qui se passe dans la fécondation.

9°. L'œuf, à force de croître, doit dilater de plus en plus la fente de la tunique qui le couvre, & abandonnant l'espece de capsule ou calice, où il te-

1. Tournefort, *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Année 1705, pag. 340.

noit dans le fond de sa cellule, il doit s'échaper & tomber dans le pavillon de la trompe qui est encore attaché à l'ovaire, & tout prêt à le recevoir. Je soupçonne que l'expulsion de l'œuf fécondé, est aidée tant par l'accroissement du corps jaune qui occupe le fond de la cellule, & qui en croissant par la fécondation, chasse l'œuf au-dehors, que par la contraction des fibres musculeuses que [1] Malpighi & M. [2] Litre ont reconnues sur le même corps jaune qui fait le fond du calice de l'œuf, & même par les fibres musculeuses du corps spongieux de l'ovaire, s'il y en a, comme le même [3] M. Litre croit l'avoir observé.

10°. L'œuf reçu dans le pavillon descend peu-à-peu dans la matrice, pressé doucement en bas par le mouvement péristaltique ou vermiculaire des trompes, qui s'exécute par la mê-

1. Voyez la Lettre qu'il écrivoit en 1676, à Caspar Bartholin, & que Bartholin rapporte sur la fin de son Traité *De ovariis mulierum & generationis historiâ.*

2. Mémoires de l'Académie, *Année* 1701, *pag.* 292.

3. Histoire de l'Académie, *Ann.* 1701, *p.* 41.

me mécanique que le mouvement péristaltique des intestins. Ainsi l'œuf tombe enfin dans la matrice ; ce n'est plus alors une simple conception, mais une véritable grossesse, & l'œuf changeant de nom, ne s'appelle plus qu'un *embryon*.

11°. Suivant les Observations de Graaf[1] sur les lapines, il y a dans ces animaux dont la portée n'est que de trente jours, un intervalle de trois jours depuis l'accouplement jusqu'à la descente de l'œuf fécondé dans la matrice ; c'est un fait dont il s'est éclairci en sacrifiant à sa curiosité plusieurs lapines à des temps différens de l'accouplement. On voit bien qu'on ne peut pas faire les mêmes expériences sur les femmes, & par conséquent qu'on ne peut point décider de la longueur de cet intervalle à leur égard ; mais[2] il est

1. De mulierum organis generationi inservientibus, *artic. ante-penultimo.*

2. Kerckringius, *Anthropog. cap.* 2. dit que dans une femme qui avoit eu commerce avec son mari après avoir eu ses regles, & qui mourut subitement quatre jours après, il se trouva dans la matrice un œuf fécondé. Si le fait est vrai, l'œuf fécondé doit descendre dans la matrice

apparent qu'il ne suit pas la même proportion par rapport à la durée de la grossesse.

120. En attendant l'œuf fécondé, il s'est fait dans la matrice deux changemens nécessaires pour recevoir l'embryon. D'*un* côté, la matrice qui reste contractée, exprime des vaisseaux laiteux ou vermiculaires le suc qu'ils contiennent, qui n'est alors qu'une lymphe laiteuse, ou espece de petit lait non-filtré, mais proportionnée au besoin de l'embryon, & qui ne lui conviendroit pas, s'il étoit aussi laiteux qu'il le devient dans la suite; & de l'*autre* côté, les appendices cécales qui percent dans la matrice, fortement étranglées par la contraction de la matrice, ne peuvent épancher aucun sang. Ainsi dès ce moment les regles sont supprimées, ce qui étoit absolument nécessaire pour la conservation de l'embryon, à qui le sang menstruel auroit nui, & qui l'auroit peut-être même entraîné dans le commencement de la grossesse. C'est pourquoi, s'il y

plus vîte dans les femmes, que dans les lapines.

a des femmes qui soient encore réglées dans le commencement de leur grossesse, c'est que leurs regles viennent alors du vagin.

Finissons ce long détail par une réflexion que le sujet même inspire. On dit avec raison que la mort rend égales toutes les conditions, mais on pourroit dire avec plus de raison encore que l'origine les doit humilier; car nous ne sommes tous que de vils insectes, qui, entre mille millions d'insectes pareils, ont été plus agiles ou plus heureux, & se sont insinués dans de chétives vésicules, où ils ont crû, & où ils ont mérité que Dieu leur unit des ames spirituelles, qui les ont élevés à la dignité d'hommes.

§. IV.

Des signes de la conception.

Les femmes qui souhaitent d'avoir des enfans, s'occupent peu du mécanisme de la conception qu'on vient d'exposer; elles demanderoient des signes qui pûssent leur apprendre, quand

elles ont conçu dans les cas où elles pourroient se trouver ; & elles ont raison. Cette question est plus intéressante, mais il n'est pas facile de les satisfaire sur un point aussi difficile.

Qu'elles s'examinent elles-mêmes sur les trois faits suivants ; 1°. Ont-elles reconnu qu'elles retenoient la liqueur séminale sans la laisser écouler? 2°. Ont-elles éprouvé, dans le plus fort de l'action, un certain mouvement intérieur, & un trémoussement presqu'universel qui ressemble à un frisson, quoiqu'il n'y ait point de froid? 3°. Observent-elles qu'elles ont le ventre moins gros, surtout au-dessous du nombril, & trouvent-elles qu'il faut serrer un peu plus les cordons de leurs jupes ?

Si elles sont bien certaines de ces faits, elles ont sujet d'espérer d'avoir conçu. Le premier fait présumer que la liqueur séminale s'est employée utilement ; le second, que le jeu de la contraction nécessaire pour la conception s'est exécuté ; & le troisieme, que la matrice s'est resserrée & rapetissée, comme elle fait dans la conception.

Mais où sont les femmes capables d'être certaines de ces faits, sur-tout du second. J'en ai consulté plusieurs, & je n'en ai trouvé qu'une ou deux qui m'ayent assuré qu'elles distinguoient très-bien cette impression particuliere qui se fait dans la conception, & que c'étoit par-là qu'elles sçavoient la date de leur grossesse. Mais le commun des femmes est alors trop occupé d'un sentiment plus vif & plus agréable, pour s'appercevoir d'une pareille impression. Qu'elles s'en prennent donc à elles-mêmes de l'incertitude, où se trouvent aujourd'hui les Médecins qu'elles consultent.

Elles en auroient été bien plus satisfaites, il n'y a guères que soixante ou quatre-vingts ans. Les Médecins de ce temps-là leur auroient dit affirmativement qu'elles pouvoient être sûres d'avoir conçu, quand elles avoient moins d'empressement pour les caresses de leur mari; quand leur teint étoit obscurci; quand elles avoient au visage, & sur-tout au front, des taches rousses, comme celles qu'on contracte par le hâle; quand il se formoit de

petits vers sur leur urine, qu'on avoit soin de garder pendant plusieurs jours pour cela.

Ils portoient même plus loin leurs prognostics, ils leur annonçoient avec confiance qu'elles étoient grosses d'un garçon, si en se levant pour marcher, elles avançoient le pied droit le premier; si en s'appuyant sur le bras d'un fauteuil, c'étoit sur la main droite qu'elles s'appuyoient; si elles avoient le tetton droit plus gros & plus ferme que le gauche; si les veines de la main droite étoient plus grosses & plus pleines, que celles de la main gauche.

Tous ces signes se trouvent dans nos anciens livres, & il ne tient qu'à nous de nous en faire honneur. Les derniers signes sur lesquels on annonçoit la grossesse d'un mâle, étoient même des conséquences d'un aphorisme d'Hippocrate, qui porte que les mâles sont placés dans le côté droit de la matrice & les femelles dans le gauche, *mares dextrâ uteri parte, fœminæ sinistrâ gestantur*; ce qui suffisoit alors pour leur donner du poids.

Mais on sçait aujourd'hui que l'a-

phorisme est faux, & les Médecins mieux instruits ont reconnu l'abus de ces prognostics, & ont purgé la Médecine de ces futilités, ou pour mieux dire de ces chimeres. Elles ne sont pourtant pas anéanties. Elles subsistent & subsisteront long-temps entre les mains des Gardes & des Sages-femmes, qui sçavent s'en servir pour amuser la crédulité des femmes qui les consultent.

CHAPITRE IV.

Eclaircissemens des difficultés sur la conception.

L'EXPLICATION de la conception des animaux que l'on a donnée dans le chapitre précédent, est fondée sur des faits certains & démontrés, & rend raison d'une maniere plausible de tout ce qui concerne cette matiere. Ce sont des caracteres de vérité; mais, dans une matiere aussi difficile, il ne faut pas être surpris qu'il reste beaucoup de difficultés. Il y en a qui sont parti-

culieres à l'opinion que nous suivons, & je crois qu'on peut les résoudre par quelques suppositions, ou conjectures, si l'on veut, qui ne sont pas à la vérité prouvées, mais qui n'ont rien qui doive les faire rejetter; & je tâcherai de les éclaircir par ce moyen le mieux qu'il me sera possible. Il y en a d'autres qui sont communes à toutes les opinions, qu'on peut adopter sur la génération, & que je regarde comme insolubles, parce qu'il faudroit, pour les éclaircir, pénétrer dans la profondeur des conseils & de la sagesse de Dieu dans la création du monde. Pour celles-là, après les avoir exposées, & avoir fait sentir les ténébres qui les couvrent, j'avouerai mon ignorance, & je l'avouerai sans peine, car *non* [1] *me pudet fateri me nescire, quod nesciam*, j'ajoute, *quod non possim non nescire.*

I. On se récrie sur ces milliers de vers séminaux destinés pour la formation d'un homme, & impitoyablement condamnés à périr tous, excepté un ver unique, qui est assez heureux pour s'introduire dans un œuf. On peut

1. Cicero. *Tusculanar. Lib. I. Cap.* 25.

même porter plus loin cette réflexion, & se récrier sur ces millions de vers condamnés à périr sans exception, quand aucun d'eux n'entre dans aucun œuf, ce qui arrive dans une infinité d'occasions.

Cette difficulté n'est pas si propre au système que nous adoptons, qu'elle ne milite aussi contre toutes les hypothèses qu'on peut embrasser sur cette matiere. Mais dans le fond, cette difficulté ne mérite pas d'être proposée, dès qu'on connoît l'histoire de la nature, & qu'on sçait avec quelle attention Dieu a veillé à multiplier les germes de tous les êtres qui ont vie, pour assurer leur conservation. Un grain de tabac produit une plante qui s'éleve comme un arbre, qui forme plus de dix branches, chargées chacune de plus de cent gousses, dont chaque gousse contient plus de cent graines, ce qui fait plus de cent mille graines. C'est ainsi qu'une grenouille pond dans un seul part jusqu'à douze cens œufs; la multiplication est encore plus étonnante dans les plus vils insectes, parce qu'ils sont plus exposés à être détruits.

C'eſt par cette profuſion dans les germes que Dieu conſerve toutes les eſpeces de plantes & d'animaux, dont aucune n'a péri depuis la création. Comment veut-on que dans ces circonſtances, Dieu ait confié à un petit nombre de vers ou germes, la génération de l'homme ?

Je vois bien qu'on aime à s'allarmer, on regarde ces vers de la ſemence, ou ces germes d'hommes, comme autant d'embryons d'hommes, & l'on croit que c'eſt offenſer la prudence ou la bonté de Dieu, que de ſuppoſer qu'il permette la deſtruction de tous ces embryons.

Mais on peut ceſſer de s'inquiéter; ces vers, nonobſtant la nobleſſe de leur deſtination, ne ſont que de vils inſectes, qui ne different en rien de tant d'autres inſectes qui abondent par-tout, de tant de pucerons dont pluſieurs plantes ſont couvertes. Ainſi leur deſtruction n'eſt d'aucune conſéquence. Il n'y a que le ver heureux ou adroit, qui s'inſinue dans un œuf parvenu à ſa maturité & qui y croît, qui parvienne à la dignité d'homme par l'ame ſpiri-

tuelle que Dieu lui unit, & qui méri
une attention particuliere pour n'êt
pas expoſé à une deſtruction ſi géné
rale.

II. On oppoſe la continuité du cordon ombilical avec le fétus, qui eſt telle que les artères ombilicales du fétus répondent aux artères ombilicales de l'arriere-faix, & la veine ombilicale de l'arriere-faix à la veine ombilicale du fétus; ce qui prouve, à ce qu'on prétend, que l'arriere-faix & le fétus ont été toujours unis, qu'ils n'ont jamais été ſéparés, & qu'il eſt faux que l'arriere-faix ait appartenu la mere, & le fétus au pere, comme faut le ſuppoſer dans le ſyſtême que je ſuis.

Il faut convenir que cette objection eſt très-ſpécieuſe, & je ne ſuis pas ſurpris qu'elle ait fait illuſion; je crois pourtant qu'on peut la réſoudre, en faiſant les ſuppoſitions ſuivantes.

1°. Que, dans le ver du pere, les artères & la veine ombilicales de ce ver, qui aboutiſſoient au nombril, comme elles y aboutiſſent dans le fétus, y étoient pliſſées par le bout, ce

qui les tenoit bouchées, mais qu'elles étoient d'ailleurs pleines de sang, ou plutôt de lymphe qui est le sang de ces vers, ce qui empêchoit que leur cavité ne s'oblitérât.

2°. Que le ver, en s'introduisant dans l'œuf, y est reçu dans une niche proportionnée à sa longueur & à sa grosseur, au milieu de laquelle le commencement du cordon est attaché, & où les artères & la veine ombilicales sont plissées & bouchées, comme du côté du ver, quoique d'ailleurs ces vaisseaux soient pleins de sang ou de lymphe, de même que dans le corps du ver.

3°. Que le ver reçu dans cette niche, ne peut, à raison de sa configuration & de celle de sa niche, s'y placer que d'une seule façon, qui fait que son ventre est tourné contre le côté de la niche, où le bout du cordon ombilical tient, & tourné de maniere que son nombril répond à ce bout du cordon, & y répond si régulierement, que les artères sont abouchées aux artères, & la veine à la veine.

4°. Que par ce moyen, le ver venant

à croître, le cordon & le nombril intimement appliqués l'un contre l'autre, se collent; les bouts des vaisseaux plissés s'étendent, s'ouvrent, s'unissent; le sang passe des artères ombilicales du fétus dans les artères ombilicales du cordon, & le sang de la veine ombilicale du cordon est reçu par la veine ombilicale du fétus; en un mot, l'union du cordon & du fétus devient aussi intime, que s'ils avoient été toujours unis.

On a un exemple sensible d'une pareille union dans la greffe des arbres. On applique à un arbre un scion qui lui est tout-à fait étranger, on fait que l'écorce du scion s'attache au bois de l'arbre, & l'on tient tout en état: l'écorce se colle, les vaisseaux des deux arbres différents, qui portent le suc nourricier, s'abouchent, de même que les trachées qui portent l'air; enfin le scion enté, croît, grossit & ne forme plus qu'un arbre avec celui où il a été greffé.

Je comprends qu'on croira avoir une grande indulgence, que d'admettre la supposition, que je viens de faire pour résoudre l'objection qu'on oppose;

mais je ne veux point de grace, & je crois être en état de prouver la réalité de l'union, que je suppose entre le fœtus & le cordon. Trois réflexions suffisent pour cela.

1°. Il se forme un bourrelet autour des greffes, apparemment par la peine que les sucs ont au commencement à passer du bois dans l'écorce, ce qui les arrête. Il y a pareillement un bourrelet circulaire à l'endroit du cordon qui tient au nombril, ce qui semble prouver qu'il s'est fait là une espece d'ente.

2°. Quand l'enfant est né, le premier soin de l'Accoucheur, après avoir lié le cordon, est de le couper; les femmes novices tremblent du coup de cizeau qu'on y donne; mais l'enfant n'en pleure point, & dans le vrai, il n'en sent rien, c'est pour lui une partie tout-à-fait étrangere.

3°. Le cordon coupé & lié ne se détache point à l'endroit de la ligature, comme on pourroit le croire; mais va se détacher plus loin, près du nombril de l'enfant, & presqu'à fleur de peau; c'est-à-dire, à l'endroit où

la soudure s'étoit faite, ce qui prouve que l'enfant & le cordon n'avoient pas été originairement unis, & ce qui justifie notre opinion.

Quoique les faits qu'on vient de rapporter soient décisifs, on ne nous croit pas hors d'affaire. On demande qui est-ce qui forme cette niche où nous plaçons le ver; & que devient enfin cette niche dont on ne trouve point de vestige dans l'arriere-faix d'un enfant formé?

La réponse est facile. Cette niche est formée [1] par l'amnios, & disparoît dès le commencement de la grossesse, par les changemens qui arrivent à l'amnios qui la formoit. Peu-à-peu, il se ramasse de la lymphe, dans la niche, ce qui écarte l'amnios, d'autant plus aisément que la lymphe mucilagineuse contenue dans le chorion, ne l'empêche pas, parce qu'elle se dissipe insensiblement. La quantité de la lymphe versée dans

1. Kerckringius, *Anthropogeniæ*, *Cap. I.* s'étonne de n'avoir pu trouver autour des œufs qu'une seule pellicule ou tunique; mais il n'y pouvoit trouver que le chorion, car l'amnios qui forme la niche, n'est pas reconnoissable dans l'œuf.

niche augmentant ainſi de jour en ur, l'amnios s'étend de plus en plus, ſqu'à ce qu'il s'applique contre le cho- ion. Par ce moyen, la niche diſparoît ; amnios en s'étendant, donne une ſe- onde tunique au cordon, & l'em- oryon ſorti de ſa priſon & ſuſpendu par le cordon, nage dans les eaux de l'amnios ; c'eſt-à-dire, que tout ſe met dans l'état où on le trouve dans l'arrie- re-faix d'un fétus parfait.

Je n'avance rien qui ne puiſſe être confirmé par la plus légere réflexion ſur l'utilité de l'amnios. A quoi bon en effet cette ſeconde enveloppe ? Le chorion ferme & denſe, comme il eſt, ne ſuffiſoit-il pas pour contenir les eaux de l'arriere-faix, & renfermer le fétus ? Peut-on donc ſe diſpenſer de egarder l'amnios, comme une enve- oppe inutile, ſurnuméraire, à moins de lui donner l'uſage que je lui attribue.

III. On ſe prévaut de ce que j'ai dit au commencement du chapitre précé- dent, & que je crois vrai ; ſçavoir, que les deux ſexes contribuent à la géné- ration, & que les fétus reſſemblent au pere & à la mere. Ce fait détruit,

à ce que l'on prétend, l'opinion que j'embraſſe, parce que le ver qui eſt le germe du fétus, vient du pere ſeul, que la mere n'y a point de part, & que l'arriere-faix qu'elle fournit, ne fait rien à la figure, ni à la conformation de l'enfant.

Cette objection eſt encore aſſez forte. Je n'examine pas ſi les hypotheſes ordinaires ſur la génération peuvent la réſoudre, ce que je ne crois pas. Je m'attache uniquement à la réſoudre dans celle que j'ai embraſſée, à quoi j'eſpere de réuſſir en profitant des conjectures propoſées dans l'article précédent.

1°. Je ſuppoſe que dans les vers de la ſemence de chaque homme, il y a la même conformation du corps, & la même empreinte des traits, que dans l'homme à qui ils appartiennent; c'eſt le fondement de la reſſemblance de ces vers avec leurs peres.

2°. Je ſuppoſe de même que dans la petite niche des œufs des femmes, il y a une empreinte en creux qui reſſemble à chaque femme, qui eſt placée dans chaque niche du même côté où eſt le bout du cordon, & qui doit être le

le fondement de la reſſemblance des enfans avec leurs meres.

Il ſuit de-là que le ver d'un homme qui entrera dans l'œuf d'une femme, s'y moulera dans la niche où il ſe ſera introduit, & s'y moulera plus ou moins, ſelon qu'il ſera plus ou moins gros, ou que la niche ſera plus ou moins large.

De-là vient, en ſuppoſant que les vers mâles ſont plus gros que les vers femelles, comme les hommes le ſont ordinairement plus que les femmes, que les vers mâles ſe mouleront mieux dans le ſein de leurs meres, que les vers femelles, & par conſéquent que les garçons reſſembleront plus à leurs meres qu'à leurs peres; & les filles plus à leurs peres, qu'à leurs meres; ce qui eſt aſſez conforme à l'obſervation.

De-là vient que, ſuivant la groſſeur des vers, il y aura des enfans qui prendront parfaitement la nouvelle empreinte, & qui reſſembleront parfaitement à leurs meres; qu'il y en aura d'autres qui ne la prendront point du tout, & qui conſerveront tous les traits du pere; & d'autres enfin qui ne la pren-

dront qu'imparfaitement, & qui conſerveront aſſez la reſſemblance du pere, pour reconnoître en eux les traits du pere & de la mere confondus.

De-là vient encore qu'il y a des femmes qui font tous leurs enfans à leur reſſemblance ; c'eſt qu'en elles les niches où ces enfans ſe moulent, ſont étroites, ce qui fait que les enfans y prennent parfaitement l'empreinte nouvelle ; qu'il y en a d'autres dont tous les enfans reſſemblent au pere, c'eſt que leurs niches étant plus larges, les enfans ne s'y moulent point, & conſervent leur repréſentation primitive ; enfin qu'il y en d'autres dont les enfans reſſemblent aux peres & aux meres par une confuſion de leurs traits, c'eſt que leurs niches tiennent un état mitoyen ; c'eſt-à-dire, ſont aſſez étroites pour donner quelque reſſemblance avec la mere, mais ne le ſont pas aſſez pour effacer celle du pere.

Je pourrois, par les mêmes principes, expliquer les dégradations qui arrivent par les mariages ſucceſſifs des Blancs & des Noirs, & mieux encore les monſtres qui viennent des accou-

plemens de différentes eſpeces d'animaux; mais cela m'écarteroit trop de mon ſujet, & d'ailleurs je crois qu'il n'eſt perſonne, ſi l'on veut s'en donner la peine, qui ne puiſſe en faire aiſément l'application.

Je n'en dis pas autant des reſſemblances intérieures entre les enfans & leurs peres & meres, qui font qu'ils héritent de leurs infirmités & de leurs maladies, & ce qui eſt plus étonnant encore, de leur caractere, de leur humeur, de leur génie. J'avoue que cette recherche eſt longue & difficile, & il pourroit arriver qu'après l'avoir long-temps étudiée, on ſeroit obligé de la mettre au nombre des myſteres de la génération.

IV. A l'occaſion des ſuppoſitions qu'on a cru pouvoir faire, pour répondre aux objections précédentes, on va rendre raiſon de pluſieurs difficultés ſur la génération, qui peuvent ſe réſoudre par les mêmes ſuppoſitions. Quoique ces difficultés ſoient communes à toutes les hypothèſes ſur la génération, & qu'elles ſoient inexplicables dans les autres, on ne manqueroit pas

de les reprocher en particulier à celle que nous adoptons, si on ne tâchoit pas d'y satisfaire.

1°. Les femmes font, pour l'ordinaire, tantôt des garçons & tantôt des filles; c'est qu'entre les vers de la semence, il y en a qui sont mâles, & d'autres femelles, & qu'ils s'introduisent indistinctement, tantôt les uns & tantôt les autres dans les œufs qui sont parvenus à la maturité.

2°. Il y a des femmes qui ne font que des filles; c'est que dans ces femmes l'ouverture par où le ver doit s'introduire dans sa niche, est fort étroite, & qu'il n'y a que les vers femelles, moins gros que les mâles, qui puissent y passer.

3°. Il y a d'autres femmes qui ne font au contraire que des garçons; c'est qu'en elles les ouvertures qui donnent entrée dans les niches des œufs, sont assez larges pour admettre des vers mâles, & que les vers femelles qui pourroient y entrer, y périssent tous, parce que la niche étant trop grande pour ces vers, ils y balottent, sans pouvoir s'attacher au cordon.

4°. Les femmes ne font ordinairement qu'un enfant à chaque groſſeſſe ; c'eſt qu'en elles les œufs ne viennent ordinairement à maturité, qu'un à un ; on obſerve la même choſe dans pluſieurs eſpeces d'animaux, comme dans les vaches, les brebis, les chevres, &c.

5°. Quelquefois pourtant les femmes portent deux enfans à la fois, qu'on appelle des *Gémeaux*. C'eſt qu'il ſe trouve alors en elles deux œufs parvenus à la maturité, & capables de recevoir chacun un ver. La même choſe arrive dans les autres animaux, dont on a fait mention dans l'article précédent.

6°. Il y a pluſieurs autres animaux qui portent pluſieurs petits d'une même ventrée, comme les chiens, les chats, les cochons, &c. C'eſt que dans ces animaux pluſieurs œufs parviennen en même-temps à la maturité.

7°. Il y a d'autres animaux, comme les pigeonnes & les tourterelles, qui ne pondent jamais que deux œufs ; c'eſt que dans ces animaux, il n'y a que deux œufs qui parviennent à la maturité requiſe au même-temps.

8°. Enfin, & c'eſt ce qu'il y a de plus ſurprenant, des deux œufs que les pigeonnes & les tourterelles pondent, il y en a toujours un qui contient un mâle, & l'autre une femelle. C'eſt que de ces deux œufs, l'un a eu l'ouverture par où le ver doit paſſer, aſſez étroite, pour qu'il n'ait pu s'y introduire qu'un ver femelle qui eſt plus menu; & que l'autre a eu cette ouverture plus grande, & capable de recevoir un ver mâle, ſans que le ver femelle qui s'y introduiroit, y puiſſe vivre, parce que la niche ſeroit trop grande, comme on l'a dit à l'article *troiſieme*. Quand ce cas arrive, les pigeonnes & les tourterelles ne font qu'un œuf, ou des deux, il y en a un clair.

V. On demande comment ſe forment ces vers dans les hommes, ces œufs & ces niches dans les femmes?

Mais cette demande eſt mal énoncée; ces vers, ces œufs, ces niches ne ſe forment pas. Dieu qui a créé le monde, a créé ces parties, & elles ſont l'ouvrage de ſa main toute puiſſante. A Dieu ne plaiſe que je ſonge à imiter la conduite de quelques Philoſophes

modernes, qui suivant les traces d'Epicure, croyent pouvoir expliquer la formation des embryons par la réunion de différentes parties de semence, comme Epicure prétendoit expliquer la formation du monde par le concours des atomes. Il est vrai que sçachant qu'on a objecté avec raison contre Epicure, que le concours fortuit d'atomes aveugles, n'auroit jamais pu former un monde aussi régulier & composé avec autant de symmétrie, que celui que nous habitons; il ont imaginé de donner aux parties matérielles de semence, qui doivent se réunir, un sentiment ou une intelligence, qui les rend capables de distinguer & de choisir la place qui leur convient, pour former un corps organisé comme il doit l'être. C'est-à-dire, que pour remédier à une absurdité qu'ils reconnoissoient, ils en ont ajouté une autre plus grande. Nous croirions abuser de notre loisir, si nous nous arrêtions à réfuter plus au long de pareilles idées. Il suffit de les avoir exposées.

VI. On convient que les vers de la semence, les œufs & les niches des

œufs des femmes, sont l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, de même que les autres parties du corps humain ; mais on demande si Dieu forme tous les jours ces parties successivement, à mesure qu'il en est besoin, ou s'il les a toutes formées dès la création du monde ; &, dans ce cas, on demande comment elles se sont transmises aux hommes & aux femmes actuellement vivans.

Ceux qui font cette demande, sçavent bien qu'il n'y a nul moyen de la décider. En général, il y a peu de Physiciens qui adoptent le premier parti. Je ne connois qu'un [1] Philosophe Anglois qui l'ait embrassé ; il a plus fait, il a imaginé des Natures qu'il appelle *Plastiques*, c'est-à-dire, *Formatrices*, que Dieu a créées pour former les corps organiques qu'il veut former, sans sçavoir elles-mêmes ce qu'elles font. Mais on a peine à comprendre à quoi bon imaginer de pareilles Natures. Dieu qui fait tout par un simple acte de sa volonté, qui a dit *Fiat lux*, *& lux facta est*, a-t-il be-

[1] Radphe Cudworth ; *True intellectual System of the universe.*

soin de pareilles causes instrumentales, pour produire ce qu'il veut produire ? En a-t-il employé pour la création du monde ? Aussi personne n'a-t-il adopté les idées du Philosophe Anglois, & ses Natures plastiques, malgré les soins que le Clerc [1] s'est donné pour les accréditer, sont tombées depuis long-temps dans le néant, d'où l'on n'auroit jamais dû les tirer.

L'opinion la plus commune est que Dieu a créé tous les hommes qui ont été, qui sont & qui seront, en créant Adam ; qu'ils étoient tous enchassés les uns dans les autres dans les vers d'Adam ; qu'ils se sont successivement développés les uns après les autres, à mesure qu'ils ont crû, & que ce développement continuera de même tant que l'espece humaine subsistera.

Je ne doute pas qu'on ne soit effrayé sur ce simple exposé, de la petitesse presque infinie où devoient être en Adam les hommes d'aujourd'hui, encore plus les hommes des siécles à venir. Mais on le sera davantage par le

1. Dans les dix premiers volumes de la *Bibliotheque choisie*.

calcul qu'on va faire. Il eſt vrai que pour éviter l'indécence, je vais le faire ſur un chêne & ſur ſes glands, où l'argument eſt le même & a la même force.

Suppoſons donc, que le premier chêne que Dieu a créé, renfermoit dans ſes glands ſucceſſivement tous les chênes qui ont été, qui ſont & qui ſeront : ne prenons pourtant qu'un de ces glands, & uſons de la même réduction dans toutes les reproductions de chêne, ce qui, comme on voit, n'eſt pas à notre avantage, & doit diminuer beaucoup la force de l'argument que nous propoſons.

Il y avoit dans ce premier gland un petit germe qui étoit un chêne entier, lequel avoit ſes glands, & chacun de ſes glands avoit un petit germe qui étoit un autre chêne, lequel avoit ſes glands de même, leſquels avoient leurs germes, & ainſi de ſuite, tant qu'il y aura des chênes.

Cela fait, comme on voit, une progreſſion deſcendante, qui diminue à chaque reproduction de chêne, ſelon la raiſon du premier chêne au germe d'un de ſes glands. Or, ce germe pou-

voit à peine peſer un quart de grain, & le chêne qu'on doit ſuppoſer d'une grandeur ordinaire, devoit peſer au moins dix quintaux ou mille livres, ce qui fait 9216000 grains, ou ce qui revient au même 36864000 quarts de grains.

Le premier chêne étoit donc au germe d'un de ſes glands, comme 36864000 à 1. Ce premier germe devoit être au ſecond germe d'un de ſes glands dans la même proportion, & ce ſecond germe au troiſieme, & ainſi de ſuite. Il ne faut donc, pour fixer la petiteſſe que devoit avoir alors dans le gland du premier chêne un des chênes d'aujourd'hui, que multiplier le nombre 36864000, autant de fois par lui-même, qu'il y a eu de reproductions de chênes depuis la création.

Or, on peut ſans craindre de ſe tromper, ſuppoſer qu'il y ait eu depuis la création deux cents reproductions de chênes. Ainſi, en multipliant 36864000, 200 fois par lui-même, on trouvera que le plus grand chêne d'aujourd'hui n'étoit dans le germe d'un gland du premier chêne, où il ſe trou-

voit dans le système des développemens, que la 20916620 &c.[1] partie d'un $\frac{1}{4}$ de grain.

Il n'y a point d'imagination qui puisse suivre un pareil calcul. Mais il y a plus, ce germe, pour être un germe de chêne, devoit être un mixte, composé des mêmes principes que les chêne. Or, il n'y a point de partie principe qui puisse atteindre à cette petitesse. Un germe réduit donc à cette petitesse, ne seroit plus un mixte, & par conséquent ne seroit plus une germe, ne seroit rien.

On peut appliquer ce calcul à la postérité d'Adam, & on trouvera le même résultat. On trouvera même un résultat plus grand, parce que les générations d'hommes depuis Adam jusqu'à nous, ont été plus nombreuses que les réproductions des chênes. On aura par-là une preuve bien claire que le système des développemens, pour lequel on a été si long-temps prévenu, est une véritable chimere.

1. Cet *&c.* tient ici la place de 1506 chiffres, qui doivent être à la suite de ces huit premiers.

Que faire donc dans une pareille ſituation, accablés par une difficulté où l'on ne ſçauroit trouver de ſolution? Que faire? ce que j'ai dit plus d'une fois, & ce que je répétérai pluſieurs fois encore, admirer les ouvrages de Dieu, reſpecter & adorer la profondeur de ſa ſageſſe, ſentir & connoître la foibleſſe & les bornes de nos lumieres, n'oſer point entreprendre de pénétrer la profondeur de ſes voies qui ſont abſolument impénétrables: imitons la ſageſſe de Ciceron qui, quoique moins éclairé que nous ſur la nature de Dieu, ne laiſſoit pas de repouſſer ainſi une objection à peu-près pareille à celle qu'on nous oppoſe. [1] *Non reperio cauſam;* dit-il, *latet fortaſſe obſcuritate involuta naturæ. Non enim me Deus iſta ſcire, ſed his tantummodo uti voluit.*

1. Libro 1. *De Divinatione*, Cap. 12.

CHAPITRE V.

Des fausses Conceptions.

ON A expliqué dans le Chapitre II. la conception réguliere, dans laquelle l'œuf fécondé dans l'ovaire, se détache de sa cellule, tombe dans le pavillon de la trompe de Fallope, & delà dans la matrice, d'où après s'y être accrû, il doit sortir au bout de neuf mois, ainsi qu'on l'expliquera dans la suite. Comme cette conception suit les regles de la nature, & qu'elle tend à la génération d'un enfant, j'ai cru devoir l'appeller *Conception vraie.*

Des observations certaines, mais nouvelles, & qui ne remontent pas à cent ans, ont fait voir en cette matiere des faits très-singuliers que l'antiquité n'a point connus, & qui ont étonné les premiers Observateurs jusqu'au point de n'oser pas les admettre, dans le temps même que le hasard les offroit à leurs yeux. Ces faits sont, 1°. Que l'œuf fécondé reste quelquefois dans

l'ovaire, & y groſſit juſqu'à y produire une groſſeſſe d'ovaire; 2°. Qu'étant tombé dans la trompe, il s'y arrête quelquefois, & que venant à y croître, il cauſe une groſſeſſe de trompe; 3°. Enfin que l'œuf, en s'échappant de ſa cellule, tombe quelquefois dans la cavité du bas-ventre, où il croît, & donne lieu à une groſſeſſe ventrale. Quoique ces conceptions ſoient très-réelles, comme elles s'écartent des loix de la nature, & qu'elles ſont inutiles pour la génération, je crois qu'on peut leur donner le nom de *Conceptions fauſſes.*

La Médecine n'offre point de ſecours pour prévenir ces conceptions, & n'en offre guères pour y remédier; cependant pour donner une idée complette du mécaniſme de la génération, il eſt néceſſaire de les examiner chacun en particulier, d'en marquer les cauſes connues, & d'indiquer les moyens d'y remédier, ſuppoſé qu'il y en ait.

§. I.

De la conception ou groſſeſſe de l'ovaire.

LES exemples des conceptions, ou

pour mieux dire des groſſeſſes des ovaires, ſont rares. Le premier qu'on connoiſſe a été obſervé en 1682, par un Médecin de Périgord, nommé de Saint Maurice. On le trouve dans une lettre qui fut inſérée dans un Journal en françois, que M. l'Abbé de la Roque compoſoit. Tout le monde a parlé de cet exemple, & la lettre de M. de Saint Maurice, traduite en latin, ſe trouve en entier dans la Bibliotheque anatomique de Manget, *Tome premier, page 623.*

Dans ce cas, le fétus fut trouvé dans le bas ventre, nageant dans une grande quantité de ſang; mais les accidents qui avoient précédé, & ſur-tout la déchirure de l'ovaire, faiſoient voir qu'il s'y étoit nourri; qu'étant devenu trop grand, il l'avoit déchiré, & qu'il étoit tombé dans le bas-ventre; & que cette déchirure en ſe faiſant avoit cauſé la mort de la malade, ſoit par la violente ſyncope que la douleur cauſa, ſoit par l'hémorrhagie que la déchirure occaſionna. Du reſte, la matrice étoit ſaine & entiere, de même que les trompes; ce qui ne pemettoit

pas de soupçonner que l'enfant en fût sorti.

M. Montagnier, Médecin de Lambesc en Provence, a fait une observation à peu-près pareille. Une femme de Lambesc étant morte presque subitement avec de vives douleurs dans le ventre, & après plusieurs grandes défaillances, il la fit ouvrir pour reconnoître la cause d'une mort si surprenante. Il trouva dans le bas-ventre un fétus d'environ deux mois, nageant dans beaucoup de sang, sans aucune lésion ni dans la matrice, ni dans les trompes; mais il observa que l'ovaire du côté droit étoit fort enflé, & déchiré dans sa partie inférieure, d'où il étoit visible que l'embryon étoit tombé dans le ventre. M. Vieussens a rapporté cette observation dans sa dissertation *De structurâ & usu uteri & placentæ*, qu'on trouve à la fin du second tome de l'Anatomie de Verheyen, derniere édition.

On doit une troisieme observation plus sûre encore [1] à M. Littre, qui en

[1] Mémoires de l'Académie des Sciences, *Ann.* 1701. *pag.* 109.

fit le rapport à l'Académie des Sciences en 1701. Il assure *avoir trouvé dans l'ovaire gauche une vésicule contenant un fétus, qui avoit une ligne & demie de grosseur, sur trois de longueur ;* quelque petit que fût ce fétus, M. Littre dit *qu'il y distingua très-sensiblement la tête, & dans la tête une petite ouverture à l'endroit de la bouche, une petite éminence à la place du nez, & une petite ligne à chaque côté de la racine du nez. Il croit que ces deux petites lignes étoient les ouvertures des paupieres ;* il apperçut *encore à chaque côté du bas du tronc une éminence, qui étoit ronde & grosse comme la tête d'une moyenne épingle, & aux deux côtés du haut du même tronc, deux autres éminences rondes aussi, mais plus petites ; & il juge* que ces éminences *étoient les naissances des extrémités supérieures & inférieures de ce fétus ;* enfin il ajoute *que ce fétus étoit attaché à la partie intérieure des membranes de la vésicule, où il étoit tenu par un cordon gros d'un tiers de ligne, & long d'une ligne & demie ;* ce qui prouve que cette vésicule étoit son arriere-faix.

L'Histoire de l'Académie des Scien-

ces, *Année 1756. page 48*, fournit une quatrieme observation, communiquée par M. Varocquier, Démonstrateur d'Anatomie à Lille, qu'il avoit faite dans l'ouverture du corps d'une fille de cette Ville, âgée de 30 ans, morte d'une douleur fixe à la région iliaque gauche. *L'ovaire gauche étoit de la grosseur & de la figure d'un œuf de poule.* « M. Varocquier l'ayant ouvert, il en sortit environ une once » d'une liqueur lymphatique, semblable à du petit-lait; & il y trouva un » fétus un peu flétri, avec le placenta, » & un cordon ombilical bien formé, » ayant un pouce & demi de long, & » quelques lignes de circonférence. Le » placenta étoit attaché au haut de la » substance de l'ovaire, avec laquelle » il étoit confondu. Le fétus avoit » deux pouces de long, depuis le sommet de la tête jusqu'aux genoux; le » reste des extrémités inférieures qui » étoit flétri, n'avoit que deux lignes de » longueur. Les cuisses étoient couchées & même collées le long du » ventre. Les bras étoient aussi collés » le long du thorax, ayant quatre à

» cinq lignes de longueur, depuis l'é-
» paule jusqu'au coude ; & le reste
» des extrémités supérieures n'avoit
» qu'environ deux lignes de lon-
» gueur ».

Dans cette observation, le fétus étoit plus grand, & les extémités supérieures & inférieures commençoient à se former ; ce qui prouve que le fétus étoit plus âgé que celui que nous venons de voir, que M. Littre avoit observé duns un cas pareil.

C'est à des conceptions de cette espece où le germe a péri dans l'ovaire même, qu'on doit rapporter les tumeurs enkistées qu'on trouve si souvent dans la substance celluleuse des ovaires, en forme de stéatomes, d'athéromes, de mélicéris, pleines d'une matiere caséeuse, sébacée, puriforme, plus ou moins épaisse, & de différentes couleurs, brune, grise, jaunâtre, où l'on trouve souvent des pelotons de cheveux, & où même Ruysch [1] prétend avoir trouvé une rangée de dents ; ce qui est confirmé par une observation

1 Adversar. Anatomic. *Decad.* III, *pag.* 6 & 20.

pareille de M. le Riche [2], Chirurgien de Straſbourg, rapportée dans les Mémoires de l'Académie.

On voit par cet expoſé, que les conceptions des ovaires ſont de trois eſpeces. 1°. Elles forment quelquefois une petite tumeur ſtéatomateuſe, & c'eſt le cas dont ont vient de parler, laquelle groſſit peu-à-peu, & fait groſſir l'ovaire à proportion; qu'on porte long-temps ſans aucune incommodité bien notable; mais qui à la fin, à force d'augmenter, ſe change ſouvent en un abſcès puriforme qui attire une petite fievre lente, & produit quelquefois l'hydropiſie de l'ovaire, & même l'hydropiſie du bas-ventre; & qui s'ouvrant quelquefois dans le ventre, cauſe des accidens encore plus fâcheux, comme on le verra dans la ſuite. 2°. D'autres fois, l'œuf fécondé reſte dans ſa cellule; l'embryon y vit, y croît, s'y développe, en gonflant non-ſeulement ſa cellule, mais le corps même de l'ovaire; ce qui ne ſe fait point ſans douleur. Il y meurt enfin bien-tôt, ſoit

1. Hiſtoire de l'Académie de Sciences, *Année* 1743, *pag.* 88

parce qu'il est trop serré, soit parce que le fond du calice où il tient, ne lui fournit pas assez de nourriture : c'est le *second cas* observé par MM. Littre & Varocquier. 3°. Enfin il arrive quelquefois que l'embryon en croissant déchire la cellule où il est contenu, & tombe dans le ventre ; ce qui ne peut point se faire sans des douleurs très-vives & une grande hémorrhagie, qui emporte bientôt la mere. Telle est le *premier cas* rapporté par M. de Saint Maurice & par M. Montagnier.

Le premier de ces cas où l'embryon périt de très-bonne heure, peut arriver par plusieurs causes qu'il est très-difficile de conjecturer, mais qui doivent être légeres ; car il faut peu de chose, pour le faire périr. Peut-être le ver se trouve-t-il trop serré dans sa niche, peut-être son nombril n'a-t-il pas pu se coller contre le cordon ombilical ; mais je crois que ce qui y a beaucoup de part, est la crainte, la honte, le saisissement dont les femmes sont affectées dans un embrassement illicite qui suspendent, interrompent, dérangent les oscillations nécessaires pour

la fécondation ; & ce qui donne lieu de le soupçonner, c'est que ces accidens sont plus ordinaires dans les filles & dans les veuves, & sur-tout dans les filles & dans les veuves qui ont passé pour sages.

Dans ces cas l'embryon se fond, & mêlé avec la lymphe de l'œuf, forme la bouillie de la tumeur stéatomateuse. On y reconnoît quelquefois les cheveux, qui quelqu'imperceptibles qu'ils fussent dans l'embyon, croissent peu-à-peu dans cette bouillie, & forment des pelotons de cheveux assez longs. Les germes des dents s'y durcissent quelquefois & y croissent, si les observations de Ruysch & celle du sieur le Riche, Chirurgien de Strasbourg, qu'on a rapportées ci-dessus, sont vraies. Il n'est pas impossible que cette tumeur forme un squirrhe par l'endurcissement de la bouillie qu'elle contient, ou qu'elle tourne en abscès, quand cette matiere se convertit en pus; mais ces cas sont rares.

Le diagnostic de ces différents états est très-difficile, & par conséquent le prognostic très-incertain : on a déja dit

que la Médecine ne peut pas prévenir ces maux, ni y remédier; elle peut tout au plus employer des remedes généraux, adouciſſants, fondants & délayants, & les varier ſelon les circonſtances.

II. Dans le ſecond cas, où l'enfant vit plus long-temps dans l'ovaire, comme MM. Littre & Varocquier l'ont obſervé, il s'y développe, il y grandit, & en grandiſſant, augmente le volume de l'ovaire; mais enfin il n'y vit pas long-temps, ſoit parce qu'il y eſt trop ſerré, ſoit parce que le fond du calice où il demeure attaché, ne lui fournit pas aſſez de nourriture; la mere ſent quelque tenſion ou douleur ſourde dans la région de l'ovaire, tant que l'embryon en groſſiſſant dilate l'ovaire; mais quand il eſt mort, cette tenſion devient preſque inſenſible.

L'embryon mort dans l'ovaire peut en ſe pourriſſant, y former un abſcès; & en ſe deſſéchant former une eſpece de ſquirrhe. Le premier cas peut donner lieu à une fievre habituelle, ſi l'abſcès eſt grand, l'un & l'autre peuvent cauſer un hydropiſie dans l'ovaire.

Il

Il n'y a point de signes, qui puissent instruire ni de cette espece de conception, ni des accidents différents qui l'accompagnent ; mais quand on seroit mieux instruit sur ces deux articles, les moyens d'y remédier manqueroient ; & on ne pourroit employer que des remedes généraux, comme dans l'article précédent.

III. Quand l'embryon vit quelque temps dans l'ovaire, ce qui est le cas observé par M. de Saint Maurice, la mere, pendant qu'il croît, ressent des douleurs très-vives dans cette partie par la distraction de la tunique de l'ovaire malade ; & ces douleurs qui sont atroces lorsque l'enfant parvient à la déchirer, la jettent dans une syncope presque continuelle, qui ne finit que par la mort causée par l'hémorrhagie, que cette dilatation attire.

Dans ce cas, on ne peut ni juger de la nature du mal, ni en prévoir le danger ; & quand on connoîtroit l'un & l'autre, on n'a en main aucun moyen d'y remédier.

§. II.

De la conception ou groſſeſſe des trompes.

LES groſſeſſes des trompes ne ſont pas rares, mais elles n'ont pas été mieux connues des Anciens. Jean Riolan dans ſon *Anthropographie*, qu'il publia en 1650[1], dit que 60 ans auparavant, c'eſt-à-dire, en 1590, un Chirurgien avoit obſervé une pareille groſſeſſe ; mais, comme il ne l'avoit pas connue, on n'en avoit pas parlé : cinquante ans après, c'eſt-à-dire, en 1640, un autre Chirurgien en vit une autre, à ce que dit Riolan, mais cette obſervation fut encore négligée. Enfin, Riolan eut occaſion d'en voir une lui-même dans une Blanchiſſeuſe de la Reine (Anne d'Autriche) qui fut ouverte en préſence de ſon premier Médecin (Pierre Seguin) ; mais Riolan lui-même n'en fut pas cru, & Gui Patin, ſon ami, dit[2] à Bartholin que Riolan n'avoit garde de croire ce

1. *Libro II*, *Cap.* 35.
2. Bartholin le rapporte, *Anatom. Lib. I*, *Cap.* 17.

qu'il avoit dit, & qu'il n'avoit rapporté ce fait que par complaisance pour un Médecin de la Cour, voulant indiquer le premier Médecin de la Reine.

Peu de temps après, en 1669, un Chirurgien de Paris, nommé Benoît Vassal, eut occasion de voir une grossesse de trompe qu'il ne connut pas, & il prit la trompe où le fétus étoit logé, pour une seconde matrice. Mauriceau, [1] célebre Accoucheur, qui examina le fait, vit bien que ce n'étoit pas une seconde matrice; mais au lieu de reconnoître que c'étoit la trompe, il soutint que cette poche où le fétus étoit renfermé, étoit une simple expansion herniaire de la matrice.

Enfin il a fallu se rendre, & les grossesses des trompes se sont présentées aux yeux de tant d'Observateurs, qu'on n'a pas pu les méconnoître. On convient depuis long-temps de leur réalité; & tant d'Auteurs se sont prêtés à publier les observations qu'ils avoient faites, que je pourrois en-

1. Traité des Maladies des femmes grosses, *Livre* I, *Chap.* 5.

faire un grand catalogue : mais je crois devoir me contenter de citer celles qui ont été faites par les plus célebres Anatomiſtes, dont le témoignage ne ſçauroit être conteſté, comme Regner de Graaf, [1] Buſſiere, [2] Dionis, [3] Litre, & [4] Duverney.

Dans tous ces cas, l'œuf fécondé tombe de la cellule de l'ovaire dans la trompe qui doit le porter dans la matrice, mais qui ne peut pas alors remplir cette fonction, ſoit parce qu'elle eſt à demi-bouchée, ſoit parce qu'elle a ſon calibre diminué par la contraction des fibres circulaires de ſes tuniques ou par quelque tubercule formé dans ſa cavité. Comme ces obſtacles n'ont pas empêché que l'œuf n'ait été fécondé, ni par conſéquent que la ſemence ne ſoit montée juſqu'à l'ovaire, il faut ſuppoſer qu'ils ſont ſurvenus depuis la fécondation ; ou ce

1. Paul Buſſiere, Chirurgien, *Tranſactions Philoſophiques*, *Année* 1694, *N°.* 20, *art.* 2.
2. Anatomie de l'homme, *VI. édition*, *pag.* 212 *& ſuiv.*
3. Mémoires de l'Académie des Sciences, *Année* 170 *pag.* 234.
4. *Ibidem*, *pag.* 298.

qui est plus apparent, qu'ils ne bouchent le canal de la trompe qu'imparfaitement, assez pour arrêter l'œuf fécondé, mais non pas assez pour empêcher que la semence n'ait pu passer, pour le féconder.

Cet œuf dans la trompe s'y nourrit & y croît, parce que son placenta s'y attache à la tunique intérieure, laquelle est analogue à celle de la matrice, & propre à fournir à l'embryon un suc convenable. A la vérité, cette nourriture est médiocre; elle suffit pourtant au commencement tant que l'embryon est petit: mais comme elle ne suffit plus, quand le fétus est plus grand, de là vient que ces embryons ne vivent guère dans la trompe, que jusqu'au quatrieme, cinquieme ou sixieme mois au plus.

Dans le commencement, la mere se croit enceinte, elle a tous les accidens ordinaires aux femmes grosses, dégoûts, envies bizarres, maux de cœur, envies de vomir, suppression des ordinaires, &c, & elle n'éprouve rien du côté de la trompe où l'œuf est retenu, qui lui donne le moindre soup-

çon ſur ſon état. Mais quand l'embryon groſſit, elle reſſent dans le côté de la trompe où il eſt retenu, une tenſion, un mal-aiſe, une douleur ſourde, qui va en augmentant à meſure que le fétus augmente, ſurtout quand il eſt aſſez fort pour ſe remuer, ou du moins ſe roidir; elle peut même alors diſtinguer ſes mouvements, quand le fétus vit dans la trompe juſqu'au quatrieme mois.

Dans les groſſeſſes des trompes, il ſe préſente deux différents cas. *L'un* quand le fétus reſte dans la trompe, ſoit parce qu'il eſt trop foible, ſoit parce qu'elle eſt trop denſe : *L'autre*, quand le fétus déchire la trompe, & tombe dans la capacité du ventre.

I. Dans le premier cas, le mal peut tourner de trois manieres. 1°. Quelquefois le fétus ſe deſſéche, ſe racornit, ſe couvre d'un tartre plâtreux, que la trompe fournit, & y forme un ſquirrhe qui s'étend ſouvent juſqu'à la trompe même. 2°. Quelquefois ſes chairs dégénérées en une bouillie épaiſſe produiſent un ſtéatome, où l'on trouve les os qui n'ont pas été

fondus. 3°. Enfin, elles se changent quelquefois en pus, & font un abscès. De quelque maniere que la chose tourne, la mere sent de la tension dans le côté malade, tombe à la longue dans une petite fievre lente, & devient quelquefois hydropique.

Comme la tumeur & la douleur indiquent que le siége du mal est dans la trompe, qu'on a même quelquefois occasion d'y sentir le mouvement du fétus, qu'en tout cas la mere en assure, on peut sur cela former un diagnostic assez certain, & juger du danger de la maladie; mais cela ne fournit point d'autre moyen d'y remédier, que par l'opération césarienne, en ouvrant le bas-ventre sur la tumeur même, & en tirant le fétus de la trompe. En proposant cet expédient, on ne propose pas un remede idéal. Abraham Cyprianus, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie dans l'Université de Franequer, l'a pratiqué avec succès dans un cas pareil, au commencement de ce siécle. Je soupçonne même, que dans les opérations césariennes, qui ont si bien réussi

à des Chirurgiens de campagne, & dont on rapporte plusieurs observations, ce n'est pas de la matrice, mais des trompes, qu'on a tiré le fétus.

II. Dans le second cas, où le fétus est assez fort pour déchirer la trompe, & la déchire effectivement, souvent la mere en meurt, soit par la syncope mortelle que la violence des douleurs cause, soit plutôt par l'hémorrhagie que cette dilacération attire. Il arrive pourtant que la mere soutient quelquefois cette épreuve, quand les tuniques de la trompe ont été émincées & se déchirent sans beaucoup de douleur, & sur-tout quand les vaisseaux sanguins fort pressés ne peuvent fournir que peu de sang. Dans cet état, soit que l'enfant survive, soit qu'il soit mort, le mal change de nom & devient une grossesse ventrale, dont on va parler,

§. III.

Des grossesses ventrales.

LES grossesses ventrales sont plus rares & moins connues que les grossesses des trompes. On en distingue de

trois espéces. Dans la *premiere*, l'œuf fécondé, au lieu de tomber dans la trompe, tombe dans la capacité du ventre, ce qui arrive parce que le pavillon de la trompe ne s'applique point contre l'ovaire, ou s'y applique mal; parce qu'il est épaissi & raccourci; parce qu'il n'a pas la mobilité & la contractilité naturelle; parce qu'il est flasque & allongé; enfin parce que son mouvement a été suspendu, ou interrompu par quelque passion de l'ame, par quelque peine, ou par quelque saisissement.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cet œuf fécondé, tombé dans un lieu qui n'est pas fait pour le recevoir, trouve à s'y nourrir. Il est vrai qu'il lui faut d'abord peu de nourriture, & que la seule lymphe qui humecte les parties du bas-ventre peut lui suffire; mais il lui faut dans la suite une nourriture plus abondante, & c'est aussi alors que son placenta s'attache aux parties où il peut atteindre, à la surface extérieure des boyaux, sur-tout du colon, de la matrice, du mesentere, du péritoine. Avec tout cela, si ces fétus arrivent au

terme, ils ne peuvent y parvenir que bien exténués.

On a quelques exemples de cette espece de groſſeſſe. Un des plus connus eſt celui que M. Courtial, Profeſſeur de Médecine à Toulouſe, rapporte dans ſon traité intitulé, *Nouvelles Obſervations ſur les Os.* [1] Le fétus dont il parle avoit neuf mois, il fut trouvé dans le côté gauche du bas-ventre, la tête en bas & les pieds en haut, tenant par le cordon au placenta, lequel étoit attaché à l'épiploon & à l'eſtomac. On s'aſſura par un examen ſérieux, qu'il n'y avoit aucune déchirure, ni à la matrice, ni à l'ovaire, ni à la trompe, de ſorte qu'on ne pouvoit pas douter que l'œuf ne fût deſcendu immédiatement de l'ovaire.

L'Obſervation de M. Jouy, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, rapportée par Dionis, [2] eſt à peu-près pareille. Selon le rapport de ce Chirurgien, le fétus avoit neuf mois, il étoit dans le côté gauche du bas-ventre,

1. *Obſervat.* x.

2. Anatomie de l'homme, *VI édition*, *pag.* 223-227.

dans une cavité pleine d'eau sanguinolente ; son cordon, auquel il tenoit, étoit attaché au placenta collé contre le mésentere & le colon. On n'apperçut aucune déchirure, ni aucune cicatrice à la matrice, ni à la trompe, ni à l'ovaire. Je crois que c'est à la même classe qu'il faut rapporter l'observation que deux Médecins de Joigny communiquerent à l'Académie des Sciences en 1748, & qu'on trouve dans les Mémoires de cette année, *pag.* 108. Il s'agit dans cette observation d'un fétus porté, pendant 30 ans, dans le sein de sa mere. On le trouva, quand on l'ouvrit, dans le côté droit du bas-ventre, couvert de ses enveloppes, devenues dures & épaisses, qui tenoient à l'épiploon, au péritoine, au mésentere, au-dehors de la matrice. Le fétus étoit bien formé, assez grand, avec des cheveux & deux dents incisives prêtes à percer, sans qu'il parut aucune léſion ni dans la matrice, ni dans la trompe, ni dans l'ovaire du même côté.

La *seconde* espece de grossesse ventrale est plus commune, mais ne mérite guere ce nom. Dans cette grosses-

se, le fétus ne se nourrit pas dans le ventre, mais il y tombe tout nourri, des ovaires ou des trompes, quand il est trop gros pour y être contenu. Pour l'ordinaire, il périt en y tombant & fait périr sa mere; quelquefois pourtant la mere survit, sur-tout quand c'est de la trompe qu'il se détache.

La premiere observation de M. de Saint Maurice, qu'on a rapportée ci-dessus au §. I, fournit un exemple d'un embryon tombé de l'ovaire dans le ventre. L'observation du sieur Vassal, citée dans le §. II, présente un exemple d'un fétus échappé de la trompe. Il seroit facile d'accumuler de pareils exemples, mais ce soin me paroît inutile.

La *troisieme* espece de grossesse du ventre ne mérite point du tout ce nom, puisqu'elle n'arrive jamais que quand un enfant vigoureux & à terme, placé de travers dans la matrice, ou trouvant quelque obstacle qui arrête sa sortie par le vagin, déchire la matrice & se fait jour dans le bas-ventre. Les exemples n'en sont pas rares, mais je me contenterai d'alléguer l'exemple de

l'enfant de Toulouſe, qui reſta 25 ans dans le bas-ventre de ſa mere, au lieu de ſortir par la voie ordinaire au bout de neuf mois. Il s'étoit échapé dans le bas-ventre par un trou qu'il avoit fait à la matrice, & qu'on y voyoit encore après 25 ans, lorſqu'on fit l'ouverture du cadavre.

Les accidens que ces enfans attirent dans ces différents cas, varient beaucoup.

1°. Quelquefois ils ſe deſſéchent, ſe racorniſſent, & peu-à-peu ſe couvrent d'une croûte tartareuſe & plâtreuſe, que les mucoſités des parties voiſines fourniſſent, & dans cet état ils ſe conſervent long-tems ; on les appelle *Lithopœdia*, c'eſt-à-dire, *fétus pétrifiés*, quoiqu'ils ne ſoient pas pétrifiés, mais couverts d'une ſimple incruſtation, qui leur eſt étrangere.

Tel étoit l'enfant de Sens, [1] *Lithopœdium Senonenſe*, *en* 1582. La mere l'avoit porté 28 ans. On le retira de ſon ventre après ſa mort couvert d'une

1. Johannis Albofii *Obſervatio Lithopœdii Senonenſis*.... Senonis, in-8°. 1582.

croûte plâtreuſe, mais il étoit dans la cavité de la matrice.

Tel étoit l'enfant de Pont-à-Mouſſon, [1] *Lithopœdium Muſſi-pontanum*, en 1659, qui reſta 30 ans dans le corps de ſa mere, d'où on le retira lorſqu'on l'ouvrit ; il étoit incruſté de même d'une couche plâtreuſe, & l'on trouva la matrice entiere ſans déchirure ni cicatrice.

On douta d'abord de la vérité de cette obſervation, & on n'en doit point être ſurpris. C'étoit une obſervation nouvelle, ſinguliere, qui faiſoit voir un fétus, formé & accrû hors de la matrice, ce qui renverſoit toutes les notions qu'on avoit alors ſur la génération, & ſuffiſoit pour rendre l'obſervation ſuſpecte ; mais on a vû depuis tant d'exemples pareils ou analogues, que perſonne ne doute plus de la vérité de cette obſervation.

1. Honoratus-Maria Lautier, Aquenſis. *De Fœtu Muſſi-pontano.* Aquis-ſextiis, in-4. 1660.

Laurentius Strauſſius, *Reſolutio obſervationis ſingularis Muſſi-pontanæ fœtus extra uterum in abdomine retenti, tandemque lapideſcentis.* Darmſtadii, *in*-4. 1661.

Tel étoit l'enfant de Dole en Franche-Comté, *Lithopœdium Dolanum*, en 1661, que la mere porta jusqu'à sa mort pendant 16 ans. Il étoit couvert de même d'une croûte plâtreuse ; mais il y a lieu de croire qu'il étoit dans la matrice, du moins les relations ne s'expliquent pas clairement.

On doit la relation de ce fait [1] à François Bouchard, Professeur en Médecine dans l'Université de Dole, laquelle a été transférée à Besançon en 1691. Il la fit imprimer en françois à Dole même en 1661. Il la communiqua ensuite aux Directeurs des Ephémérides des Curieux d'Allemagne, qui l'ayant abrégée & traduite en latin, l'inférerent en 1672 dans leur Journal. *Decad. I. Tom.* 3. *Observ.* XII. avec quelques autres Observations, qu'il avoit envoyées en même-tems.

Tel étoit enfin l'enfant de [2] Toulou-

1. Vide Epistolam Francisci Bouchard, Medici Bisuntini, in M. N. C. *Decad.* 1. *Ann.* 3. *anno* 1672.

Et Arnoldi Senguerdii *Discursum de Ostento Dolano* Amstelodami, 1662. *in*-12.

2. *Epistola* Francisci Baile, Professoris Tolosani, edita Tolosæ, *anno* 1678.

se, *Lithopœdium Tolosanum*, en 1678; qu'on trouva couvert d'une croûte plâtreuse dans le bas-ventre de la mere, où il avoit resté 25 ans, & où il s'étoit fait un passage dans un accouchement laborieux, en déchirant la matrice, comme il y parut quand on ouvrit la femme.

2o. D'autres fois ces fétus se pourrissent, & se convertissent en une espece de suppuration anomale, âcre & rongeante qui ulcere les parties voisines, & qui les gangrene, ce qui attire la mort à la mere, & ce cas est le plus commun.

3o. Enfin, d'autres fois ils tombent en putréfaction plus lente, dont le pus est moins âcre, ce qui donne le tems au fétus d'attirer une suppuration sourde dans les parties contre lesquelles il est appliqué, de les faire abscéder, & de s'ouvrir par ce moyen une issue, dont on peut se servir pour sauver la mere. C'est ainsi que dans l'observation rapportée 1 par M. Bianchi, Pro-

1. In Historiâ naturalis & vitiosæ generationis. *Pagg.* 84-100.

feſſeur de Médecine à Turin, & par [1] M. Calvo, Chirurgien, il s'étoit formé un commencement d'abſcès au nombril. C'eſt ainſi que dans une femme de Verceil, au rapport du même [2] Bianchi, tous les os & toutes les chairs pourries d'un fétus tombé dans le ventre, ſe firent jour par pluſieurs abſcès, qui ſe formerent en différens endroits du bas-ventre. C'eſt ainſi qu'une femme de Breſt, comme [3] Dionis le rapporte, vuida par une ouverture qu'on fit à un tumeur formée dans la région ombilicale, une quantité étonnante de ſanie très-puante, & enſuite tous les os d'un fétus. C'eſt ainſi qu'une femme à Paris rendit par le fondement tous les os d'un fétus pourri dans le fond du baſſin. Il s'étoit d'abord fait un abſcès dans les membranes du rectum qui les avoit percées. [4] M. Littre, à qui nous

1. Hiſtoire de l'Académie, des Sciences. *Ann.* 1714
2. Ubi ſuprà, *pag.* 101.
3. Anatomie de l'homme, *VI. édition*; *pages* 328-331.
4. Mémoires de l'Académie des Sciences. *Ann.* 1701.

devons le détail de cette obſervation ; facilita cette eſpece d'accouchement avec une patience & une dextérité dignes d'éloge. On trouve depuis ce tems-là dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *Année* 1746, *pag.* 43, 44, l'obſervation d'une femme qui rendit par le fondement, piece à piece & ſans beaucoup de peine, un fétus de cinq mois, qui avoit péri dans ſon corps par une chûte qu'elle avoit faite ſur le pavé. Je me ſouviens qu'en 1705 il arriva un accouchement de cette eſpece à une Bergere du côté de Lunel, qui rendit par un abſcès qui s'étoit formé dans l'aîne, des os, des dents, des cheveux qui annonçoient une groſſeſſe ventrale. On raiſonna beaucoup à Montpellier ſur cet événement, & on y raiſonna aſſez mal, parce qu'on n'y connoiſſoit pas encore ces ſortes de groſſeſſes.

CHAPITRE VI.

De la Stérilité.

§. I.

Description.

UNE femme eſt *inféconde* ou *ſtérile*, lorſqu'étant dans l'âge propre à la génération, lequel s'étend ordinairement depuis la quatorzieme juſqu'à la cinquantieme année de l'âge, jouiſſant d'ailleurs d'une bonne ſanté, & ſe trouvant dans les circonſtances, où les femmes font des enfans, elle ne devient point enceinte. Ainſi la ſtérilité eſt l'incapacité de concevoir dans une femme ſaine, d'un âge compétent, & mariée à un mari jeune, ſain & qui l'aime.

On doit diſtinguer deux ſortes de ſtérilité, l'*une abſolue*, qui ſubſiſte dans les différens mariages, que la femme peut ſucceſſivement contracter; & l'*autre relative*, qui, quelque ſoin qu'on ſe donne, ſubſiſte dans un premier maria-

ge avec un mari qui avoit déja eu des enfans, & qui quelquefois en a encore, mais qui ceſſe, lorſque cette femme devenue veuve paſſe à un ſecond mariage, ſans qu'il ſoit arrivé en elle aucun changement. Comme les cauſes de ces deux eſpeces de ſtérilité différent entr'elles, il eſt convenable de les expliquer ſéparément.

§. II.

CAUSES DE LA STÉRILITÉ.

Cauſes de la Stérilité abſolue.

ON a vû ci-deſſus, *chap.* III, toutes les conditions qui ſont néceſſaires pour la conception; il ne faut que les rappeller ſommairement ici, pour mettre en état de juger des cauſes de la ſtérilité abſolue; mais on doit obſerver, que comme le concours de toutes ces conditions eſt néceſſaire pour qu'une femme conçoive & devienne féconde, il ſuffit qu'une de ces conditions manque, pour qu'elle ne puiſſe pas concevoir, & qu'elle reſte ſtérile & inféconde. *Bonum enim à complemento cauſarum*

omnium, malum à quocunque defectu.

Les conditions requises pour mettre une femme en état de concevoir sont en grand nombre ; mais comme on les a déja expliquées en détail, on ne fera ici que les indiquer. Il faut,

1°. Que la liqueur séminale du mâle pénetre jusques dans le fond de la matrice.

2°. Que la matrice soit saine, & non infectée d'aucune humeur vicieuse, capable d'altérer la qualité de la liqueur séminale reçue, c'est-à-dire, de détruire les vers qui y sont.

3°. Que la matrice soit souple, pulpeuse & en état d'exécuter tous les mouvemens, qui doivent concourir pour la conception.

4°. Que les bords de son orifice soient mols, flexibles & capables de se resserrer, & d'en fermer l'ouverture.

5°. Que les ouvertures des trompes, au moins d'une, soient libres, & même dilatées par la contraction des fibres radieuses du contour, & leurs canaux libres dans toute leur longueur.

6°. Que la matrice soit assez sensible au chatouillement de la semence pour

se resserrer en se contractant, & pousser la liqueur séminale dans les trompes, ou du moins dans l'une des deux.

7°. Que la liqueur séminale, en arrivant aux ovaires, trouve les pavillons des trompes collés contre leur partie inférieure, où sont les œufs, & par-là disposés à retenir cette liqueur contre la surface inférieure des ovaires.

8°. Que les ovaires, du moins l'un des deux, soient sains, sans squirrhe, sans abscès, sans stéatome, sans hydropisie, qui en ayent corrompu ou détruit la conformation.

9°. Que dans cet état un des petits vers, qui sont dans la liqueur séminale, trouve au moins une des fentes qui sont dans la tunique des ovaires assez dilatée, pour pouvoir y pénétrer,

10°. Qu'il trouve encore au-dessous un œuf parvenu à la grandeur requise, ou comme on dit, à la maturité, & percé en un endroit déterminé d'un trou assez grand pour le recevoir.

11°. Que cet œuf ne soit point altéré, vicié, gâté, mais tel qu'il le faut pour être susceptible des changemens, que l'introduction du petit ver doit y produire.

12°. Enfin qu'il n'arrive à cet œuf ainsi fécondé, aucun accident qui le fasse périr dans l'ovaire ou dans la trompe, ou qui le retienne dans l'une ou dans l'autre de ces parties, car la conception naturelle n'est point complette, à moins que l'œuf fécondé ne soit porté dans la matrice.

A en juger par le nombre des conditions qu'on vient d'exposer, on s'imagineroit qu'il devroit être bien rare que la conception s'exécutât. Elle s'exécute pourtant, & s'exécute très-souvent & très-heureusement, en quoi nous devons admirer la sagesse & la bonté de Dieu, qui a disposé les choses d'une maniere si sage, que toutes ces conditions concourent & s'accordent ensemble, & que la conception si nécessaire pour la propagation de l'espece humaine, s'exécute heureusement. Il arrive pourtant quelquefois qu'elle manque par le défaut de quelqu'une de ces conditions, & c'est ce qu'il faut examiner, pour connoître les causes de la stérilité absolue.

I. Il faut que la liqueur séminale soit

dardée dans la matrice : or cela peut souffrir de la difficulté.

1°. Quand le vagin est trop long ; mais la nature y a pourvu d'*un* côté par la contraction des fibres longitudinales du vagin, qui le raccourcissent à propos ; & de l'*autre* par la contraction des ligamens ronds de la matrice, qui tirent son orifice dans le vagin. Ainsi ce vice du vagin peut bien rendre la conception plus difficile, comme quelques observations le prouvent, mais il est rare qu'elle y fasse un obstacle constant, à moins que les fibres musculeuses du vagin & des ligamens ronds ne soient relâchées ou paralytiques, ce qui n'est pas impossible.

2°. Quand les fibres radieuses, qui entourent l'orifice de la matrice, tombées dans l'inertie ou dans le relâchement, ne le dilatent pas, ou le dilatent imparfaitement ; de sorte que la liqueur séminale ne pouvant pas être reçue, s'écoule infructueusement.

3°. Quand l'orifice de la matrice est bouché par une excroissance ou un tubercule contre nature, ou par le gonflement squirrheux ou carcinomateux

de

de ſes parois, ce qui fait un empêchement certain à la conception, juſtifié par pluſieurs obſervations.

4°. Quand l'orifice de la matrice, au lieu de ſe préſenter dans la direction du vagin, eſt tourné de côté, à droite ou à gauche, en haut ou en bas, à un tel point que la liqueur ſéminale ne ſçauroit y entrer, ce qui arrive quand la matrice eſt elle-même dans une ſituation trop oblique.

II. Il faut que la matrice ſoit ſaine, & non infectée d'aucune humeur vicieuſe. C'eſt par-là que la conception manque dans les femmes, qui ont un cancer ou un ulcere dans la matrice, d'où découle un pus ou un ſéroſité corroſive, qui détruit les vers de la ſemence. Les fleurs blanches, lorſqu'elles ſont âcres, produiſent le même effet. Peut-être même que dans certaines femmes la matrice eſt aſſez chaude pour faire périr les vers ſéminaux & pour cauſer la ſtérilité.

III. Il faut que la matrice ſoit ſouple, pulpeuſe & en état d'exécuter tous les mouvemens qui doivent concourir pour la génération, ce qui manque

quand la matrice eſt ſquirrheuſe, pleine d'obſtructions, dure & racornie par le défaut des regles qu'on n'a jamais eues, ou dont on manque depuis longtems ; & de-là vient que tous ces vices de la matrice doivent être comptés au nombre des cauſes de la ſtérilité, de l'aveu de tous les Médecins.

IV. Il faut que les bords de l'orifice de la matrice ſoient mollets, flexibles, capables de ſe reſſerrer & d'en fermer l'ouverture, pour empêcher que la liqueur ſéminale, qui eſt dans la matrice, ne s'écoule dans le vagin : c'eſt ce qui arrive quand ces bords ſont durs, ſquirrheux, inégalement gonflés, alors la ſemence s'écoulant, la conception ne peut plus ſe faire, parce que la ſemence n'entre pas dans les trompes.

V. Il faut que les trompes, ou pour le moins une, ſoit ouverte pour recevoir la ſemence & la porter aux ovaires. Or on a obſervé que l'extrémité des trompes eſt quelquefois bouchée. Le cas eſt très-réel, quoiqu'il ne ſoit pas auſſi commun que quelques [1] Ana-

1. Ruyſch avoit dit dans *ſes Obſervations anatomico-chirurgiques*, *Obſervation* 83,

tomiſtes l'ont cru, & dans ce cas il n'y a pas de conception. Il faut même que cette ouverture des trompes ſoit dilatée à propos par la contraction ſimultanée des fibres radieuſes qui l'entourent, & c'eſt ſans doute ce qui arrive dans les femmes qui ſont prolifiques. Je ne voudrois pas dire que le défaut de la contraction de ces fibres empêchât toujours la conception, lorſque les trompes ſont aſſez ouvertes d'elles-mêmes; mais il eſt certain qu'il y nuit. Il faut enfin par la même raiſon, que le canal des trompes ſoit libre & ouvert dans toute ſa longueur, & quand il ne l'eſt pas, c'eſt une cauſe de ſtérilité.

VI. Il faut que dans le même tems que l'orifice de la matrice ſe reſſerre, & que les fibres radieuſes, en ſe contractant, dilatent les trompes, la matrice s'arrondiſſe & ſe reſſerre, pour

que les trompes de Fallope étoient très-ſouvent bouchées dans les femmes. Morgagni, après avoir rapporté le ſentiment de Ruyſch, le contredit, *Adverſar. anatom.* 1. *pag.* 40, & ſoutient qu'à la vérité, il paroît ſouvent que les trompes ſoient bouchées, mais qu'en examinant la choſe avec attention, on trouve que cela eſt très-rare.

pouſſer la ſemence qu'elle contient dans les trompes, & la faire monter juſqu'aux pavillons des trompes. Ces contractions ſimultanées, néceſſaires pour la conception, s'exécutent par les loix des mouvements ſympathiques, à l'occaſion du vif chatouillement que la ſemence, pouſſée dans la matrice, fait ſur ſa tunique intérieure, tant qu'elle a la ſenſibilité convenable. Mais ſi cette ſenſibilité lui manque, ſoit parce qu'elle eſt naturellement lâche, ou qu'elle eſt abbreuvée de fleurs blanches, ſoit parce qu'elle eſt trop denſe, & comme racornie par le défaut des regles, ces mouvemens manqueront, & la conception manquera auſſi.

De-là vient que les filles de joie deviennent rarement enceintes, parce que leur matrice, à force d'avoir trop ſenti, ne ſent plus, ou ſent peu. C'eſt auſſi ce qui fait que ceux qui dans l'envie d'avoir des enfans y travaillent avec empreſſement, y réuſſiſſent moins pour l'ordinaire, que ceux qui donnent le temps à leurs femmes d'avoir des deſirs & des beſoins.

VII. Il faut que les pavillons des

trompes, du moins d'un côté, soient collés contre l'ovaire, pour y tenir la semence appliquée, & donner le tems à quelqu'un des vers séminaux de pénétrer dans un œuf pour le féconder. Cette contraction des pavillons, qui les applique contre les ovaires, dépend de l'impression que la semence fait dans la matrice, de même que les mouvemens dont on vient de parler dans l'article précédent, & s'exécute par les mêmes loix. S'il arrive donc que l'impression qui se fait dans la matrice ne soit pas assez vive, les pavillons ne s'appliqueront pas contre les ovaires, ou s'y appliqueront mal, ce qui fera que la semence se perdra dans le bas-ventre, & qu'il n'y aura point de conception. Le même cas peut arriver par le vice même des pavillons, s'ils sont trop lâches, trop longs, trop racornis, durs ou squirrheux, ce qui les empêchera d'embrasser comme il faut les ovaires, quelque sensibilité qu'il y ait dans la matrice.

VIII. Il faut que les ovaires soient sains & dans un état naturel, afin que les œufs ayent pu y croître &

parvenir à la maturité requise. Ainsi la conception doit manquer toutes les fois que les ovaires sont gâtés, squirrheux, abscédés, stéatomateux, hydropiques, ou couverts d'hydatides, & les Observations sont toutes constantes sur ce fait.

IX. Il faut qu'un des vers séminaux traverse la tunique de l'ovaire pour arriver jusqu'à l'œuf. Je suppose que cette tunique est percée d'une fente imperceptible au-dessus de chaque œuf, laquelle à mesure que l'œuf grossit, se dilate peu-à-peu, jusqu'à pouvoir recevoir le ver. Il est aisé de conclure de-là que si cette fente ne se dilate pas assez, soit parce qu'elle est naturellement trop petite, soit parce que la tunique de l'ovaire qui est trop dense, ne prête pas assez, le ver n'entrera pas & la conception manquera. Il faut avouer que cela est purement hypothétique, & que nulle observation n'a rien appris là dessus; mais cela est si conforme à la structure de la partie, qu'on n'a aucune peine de se le persuader.

X. Il faut pour la conception, qu'un ver pénetre dans un œuf; & par con-

ſéquent qu'il trouve un œuf aſſez gros pour le recevoir, & percé à l'endroit convenable d'un trou aſſez grand pour le laiſſer entrer. Par conſéquent la conception doit manquer, s'il n'y a dans les ovaires aucun œuf qui ait acquis la groſſeur néceſſaire. Cela arrive ainſi dans les jeunes filles qui n'ont point encore atteint l'âge de puberté; mais je ne crois pas que cela arrive dans celles qui l'ont paſſé. Il peut ſe faire dans celles-ci, lorſqu'elles ſont ſtériles, que les œufs, quoique mûrs, ſoient percés d'un trou trop petit pour recevoir le ver qui doit les féconder; & dans ce cas, il n'y aura point de conception. Ce n'eſt à la vérité qu'une pure conjecture, mais on verra dans la ſuite que cette conjecture ne laiſſe pas d'être plauſible.

XI. Il faut que les œufs, pour pouvoir être fécondés, ſoient ſains, clairs, tranſparents, comme on les trouve ordinairement dans les ovaires. Mais quelquefois auſſi on les trouve louches, troubles, opaques, jaunes, bruns, abſcédés, comme on pourroit le prouver par un grand nombre d'Obſerva-

tions; & dans ces cas, il n'y a jamais de fécondation. Il faut de même que les œufs soient pleins, lisses, tendus, comme ils sont dans la jeunesse; & de-là vient que les femmes qui avancent en âge, ne conçoivent guéres, & enfin ne conçoivent plus du tout, parce qu'avec l'âge les œufs commencent à se flétrir; & qu'ils se flétrissent enfin entierement, comme on l'a observé.

XII. Enfin il faut que l'œuf fécondé soit porté dans la matrice par une des trompes, sans s'arrêter dans l'ovaire, sans se dévoyer dans le bas-ventre, sans être retenu dans les trompes, comme il arrive quelquefois, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent. Ce n'est pas que dans ces cas, il ne se fasse une conception réelle, mais cette conception ne produit pas de véritable grossesse, & ne remplit pas le but de la génération.

Si l'on pese les différentes causes qu'on vient de rapporter, on en trouvera quelques-unes, qui peuvent rendre la conception plus rare ou plus difficile, sans l'empêcher absolument,

& je crois devoir en avertir ; mais il y en a peu de cette espece, le plus grand nombre sont des causes d'une stérilité absolue, & rempliſſent par conséquent l'objet qu'on s'est proposé.

Causes de la stérilité relative.

La stérilité relative est celle qui arrive à une femme avec un certain homme, & qui ne lui arrive pas avec un autre : par exemple, une femme n'a point d'enfans avec un premier mari, qui en a pourtant lui-même avec une autre femme, & cette femme devenue veuve a des enfans d'un second mari. Tous les Médecins qui ont écrit des maladies des femmes, font mention de cette espece de stérilité, & j'en ai vû deux exemples qui m'ont paru décisifs.

Autrefois on attribuoit unanimement cette espece de stérilité au défaut de proportion entre les semences des deux sexes, c'est-à-dire, à une qualité occulte, dont on ne pouvoit point rendre de raison valable. On n'est encore guere plus éclairé, & j'avoue que les explications que j'en vais donner, sont purement conjecturales, mais du

moins on les entend, & elles ſont étroitement liées avec les principes les plus certains ſur la génération, ce qui doit les rendre plauſibles.

Il me paroît donc que cette ſtérilité peut venir de pluſieurs cauſes.

1°. La femme peut avoir des fleurs blanches, qui ſans être rongeantes, ſoient aſſez âcres pour faire périr les vers ſéminaux du premier mari, en ſuppoſant qu'ils ſont naturellement foibles, ce qui empêchera la conception avec ce mari; mais qui ne produiront pas le même effet ſur les vers du ſecond mari, leſquels ſeront plus vigoureux, & avec lequel elle ne ſera plus ſtérile.

2°. Il peut ſe faire que les petites fentes des ovaires & les trous des œufs, par où un des vers doit paſſer pour la conception, ſoient très-petits dans la femme, ce qui fait que les vers du premier mari qui ſont gros n'y peuvent pas paſſer, ni par conſéquent féconder aucun œuf; au lieu que les vers du ſecond mari plus menus & plus agiles y paſſent aiſément.

3°. Les niches des œufs dans la femme peuvent être trop grandes pour les

vers du premier mari, qui ſont petits, ce qui fait qu'ils y balottent ſans s'attacher au cordon, & y périſſent ; au-lieu que les vers du ſecond mari, qui ſont plus gros, rempliſſent la niche, s'y attachent & fécondent l'œuf.

On admet une autre eſpece de ſtérilité rélative, qui ne vient point du mari, mais de l'âge de la femme. On cite, par exemple, des femmes qui n'ont point d'enfans pendant 10 ou 12 ans de mariage, & qui en ont enſuite avec le même mari, quand elles ſont plus âgées. Si le fait eſt vrai, car il peut y avoir à cet égard bien de l'illuſion, on doit l'expliquer par les mêmes principes, ou pour mieux dire, par les mêmes conjectures.

1°. Si la femme avoit dans ſa jeuneſſe des fleurs blanches âcres qui fiſſent périr les vers ſéminaux, ces fleurs blanches peuvent ſe corriger par des remedes, qu'on a faits, ou par l'âge de la malade, & dans ce cas les vers ne périſſant plus, la conception réuſſira.

2°. Peut-être la fente des tuniques des ovaires, & les trous des œufs étoient trop petits dans cette femme,

tant qu'elle a été jeune, pour laiſſer paſſer les vers, parce que dans la jeuneſſe ces parties ſont fermes & tendues; au lieu qu'étant devenues plus flaſques & plus molles par l'âge, ces ouvertures ont donné paſſage à quelqu'un des vers qui a fécondé un œuf.

3°. Il peut arriver que les vers du mari, qui dans la jeuneſſe étoient plus gros & mieux nourris, & ne pouvoient pas pénétrer dans l'œuf, deviennent plus menus quand il eſt plus âgé, ce qui les met en état de s'introduire dans un des œufs pour le féconder, ſans avoir beſoin de ſuppoſer aucun changement du côté de la femme.

Symptômes.

LA ſtérilité n'a de ſoi aucun ſymptome qui lui ſoit propre, & il ne faut pas en être ſurpris, puiſque dans la ſtérilité la fonction abolie qui intéreſſe la propagation de l'eſpece, n'intéreſſe en rien la conſervation de l'individu. Cependant il arrive ſouvent dans les femmes ſtériles des accidents fâcheux, mais ces ſymptômes viennent des cauſes qui produiſent la ſtérilité, ou ſont les ſui-

tes de l'imprudence des femmes ſtériles.

I. On vient de voir que les fleurs blanches âcres, l'ulcere ſimple ou carcinomateux de la matrice, la ſuppreſſion des regles, les tumeurs ſquirrheuſes de cette partie, ſa chaleur trop grande, ſon relâchement & ſon inertie donnent lieu ſouvent à la ſtérilité. Dans ces cas-là les femmes ſtériles ſont expoſées aux ſymptômes que ces cauſes peuvent produire, & dont on a parlé ci-deſſus en leur lieu. On en peut dire autant de l'abſcès, du ſquirrhe, des hydatides des trompes & des ovaires, dont nous avons expliqué ci-deſſus la nature & les ſymptômes.

II. Hors ces cas, les femmes ſtériles jouiſſent d'une bonne ſanté, & pourroient ſe regarder comme plus heureuſes que les femmes fécondes, en ce qu'elles ne ſeroient point expoſées aux incommodités & au danger des groſſeſſes & de leurs ſuites, ſi elles pouvoient ſe tenir tranquilles; mais la plûpart pouſſées par un deſir outré d'avoir des enfans, ſe livrent aveuglément à tous les remedes que des empiriques, des

femmelettes, des Sages-femmes ou des Gardes-malades leur conseillent; car ce sont les personnes qu'elles consultent ordinairement, parce que ce sont celles qui flattent le plus leurs espérances, & elles sont souvent les victimes de ces malheureux conseils.

Diagnostic.

I. Il ne faut pas beaucoup questionner les femmes, pour sçavoir si elles sont stériles. Elles sont les premieres à exposer leur chagrin à cet égard. Mais autrefois les Médecins s'occupoient beaucoup à reconnoître si la stérilité étoit guérissable ou non. On avoit imaginé, comme à l'envi, beaucoup d'applications sur les lombes ou sur la vulve, beaucoup d'introductions dans le vagin qu'ils croyoient décisives; mais ces remedes sont peu honnêtes à dire, ridicules à pratiquer, & ce qui est encore pire, parfaitement inutiles, & dignes d'être mis au nombre de tant de pratiques frivoles, autrefois usitées. Je ne les ai jamais vû pratiquer par personne, ce qui fait que je n'ai pas cru devoir les rapporter; mais.

si l'on en eſt curieux, on n'a qu'à conſulter quelques traités des maladies des femmes, imprimés il y a 80 ou 100 ans, & on peut être ſûr de les y trouver.

II. Si le diagnoſtic du mal eſt toujours facile, celui de la cauſe du mal eſt ſouvent très-difficile. On reconnoît à la vérité ſans peine les cauſes de la ſtérilité, quand la femme ſtérile a des fleurs blanches abondantes & âcres; quand elle a un ulcere ſimple ou carcinomateux dans la matrice; quand elle a la matrice obſtruée ou ſquirrheuſe; quand on a raiſon de croire qu'elle a la matrice trop chaude par la chaleur qu'elle ſent dans les entrailles, par les urines bilieuſes & ardentes qu'elle rend, par la vivacité du tempérament, &c. Quand, au contraire, ſes urines claires & ſéreuſes, & ſon peu de tempérament marquent qu'elle a la matrice lâche & ſans activité; & quand il n'y a point de regles, ou qu'il y a une hémorrhagie utérine continuelle. On peut aiſément juger dans tous ces cas de la cauſe de la ſtérilité, & on ne manque point alors d'en accuſer la maladie que l'on reconnoît. On peut encore ajou-

ter les maladies des ovaires, quand la douleur qu'on y reſſent, ou la groſſeur & la rénitence qu'on y trouve, annoncent leur mauvais état ; mais à cela près, on ne doit point ſe flatter de reconnoître ſi la ſtérilité vient de ce que l'orifice de la matrice eſt bouché ; de ce que les trompes ne ſont pas ouvertes dans la matrice, ou dans l'étendue de leur longueur ; de ce que les ovaires ſont ſtéatomateux, ſquirrheux, abſcédés ou pleins d'hydatides ; ou de ce que les véſicules ou œufs ſont gâtés, durcis, pleins d'une lymphe corrompue, &c. Mais à quoi bon chercher à diſtinguer ces différentes cauſes, auxquelles on a raiſon d'attribuer la ſtérilité, quand il n'y a point d'autre cauſe apparente, puiſqu'il eſt certain que toutes ces cauſes ſont également incurables.

Prognoſtic.

I. ON a déja inſinué que la ſtérilité n'a de ſoi aucun ſymptôme qui lui ſoit propre, d'où il eſt aiſé de conclure que la ſtérilité eſt ſans aucun danger de ſoi. Auſſi voit-on beaucoup de

femmes ſtériles, qui rempliſſent une longue carriere ſans incommodités. L'exemple des Religieuſes eſt une preuve de ce qu'on avance, car elles ne ſont pas ſujettes à d'autres maladies que les femmes du monde, nonobſtant la ſévérité de leurs vœux, & l'auſtérité de leur regle.

II. La ſtérilité peut avoir quelquefois des ſuites fâcheuſes par rapport à la cauſe dont elle dépend. Ainſi, ſi la ſtérilité vient de fleurs blanches fort âcres, de l'ulcère, du cancer ou du ſquirrhe de la matrice, de la ſuppreſſion des regles, ou d'une hémorrhagie utérine habituelle; ſi elle vient enfin de quelque maladie des ovaires, elle aura tout le danger de ces différentes cauſes, & ce danger pourra être funeſte.

III. Il en faut dire autant, ſi la femme ſtérile ſe livre imprudemment à des remedes ſuſpects que des ignorans leur donnent. Communément ces remedes ſont très-échauffants & incendiaires, parce qu'on veut exciter le tempérament qu'on croit trop foible, ou de violents emménagogues, pour rappeller des regles qui man-

quent. L'effet ordinaire de ces remedes eſt de faire cracher le ſang, de provoquer une perte, de cauſer une inflammation d'entrailles, ou de produire un ulcère dans la matrice, & de jetter la femme ſtérile qu'on abuſe, dans le plus grand danger.

IV. Il y a quelques eſpeces de ſtérilité, qu'on peut eſpérer de guérir, telles ſont celles qui dépendent des fleurs blanches, de la ſuppreſſion des régles, d'une perte habituelle, de la trop grande chaleur & du relâchement de la matrice, parce qu'on peut guérir ces maux, & qu'on les guérit ſouvent; pour les autres cauſes elles ſont incurables, & un Médecin ſage ne doit point donner trop d'eſpérance dans ces cas.

Curation.

CE qu'on vient de dire, abrege beaucoup ce qu'on doit propoſer pour la curation de la ſtérilité.

1°. Dans la ſtérilité qui vient des fleurs blanches, de l'ulcère, du ſquirrhe, du cancer, des obſtructions de la matrice, de la ſuppreſſion des regles ou d'une perte habituelle, il faut travailler à

guérir ces différentes maladies ; & pour cela, on pourra consulter ce qu'on a dit ci-dessus, de chacune en particulier.

II. On en doit dire autant des maladies des ovaires, dont on a parlé ci-dessus ; il est vrai qu'on n'a pas à cet égard des secours efficaces, mais on trouvera dans l'endroit où nous renvoyons, les secours que l'on a.

III. Il est inutile de chercher à remédier à la stérilité qui dépend de ce que l'orifice de la matrice est fermé, de ce que les trompes sont bouchées, de ce que les ovaires ou les œufs sont altérés ou corrompus. On ne connoît jusqu'à présent aucun moyen d'y remédier, & le meilleur parti est de n'en point essayer.

IV. Tout ce qui reste donc à faire dans ce chapitre, est d'exposer le traitement qui convient dans les deux cas opposés, qui causent souvent la stérilité ; l'*un*, quand la matrice trop chaude fait périr les vers séminaux ; & l'*autre*, quand la matrice foible & lâche ne se contracte pas assez fortement dans l'acte pour pousser la liqueur séminale dans les trompes, & par-là aux ovai-

rer. On va remplir cet objet dans les deux articles ſuivants.

Du traitement qui convient, quand la matrice eſt trop chaude.

1°. COMME la trop grande chaleur de la matrice ne vient, que de la trop grande quantité de ſang qui s'y porte, on employera la ſaignée, comme le remede le plus efficace pour diminuer cette abondance; on l'employera plus d'une fois, ſuivant que l'état du pouls le demandera, & on la fera toujours du bras, en tirant chaque fois dix onces de ſang, ſi la malade eſt jeune & haute en couleur.

2°. Si l'on eſt dans le printemps, on fera prendre des bouillons avec un jeune poulet ou un morceau de veau, où l'on fera bouillir, pendant une demi-heure, de racine d'oſeille une once, de racine de nénuphar une demi-once; & pendant un quart d'heure ſeulement, des feuilles de laitue & de pourpier, de chacune une poignée; en paſſant le bouillon, on y fera fondre un demi-gros ou un gros de cryſtal minéral. On continuera ces

bouillons pendant 15 ou 20 jours.

3°. Après les bouillons, on pourra faire prendre une chopine, ou trois demi-ſeptiers de petit-lait, fait avec la préſure & filtré à travers le papier brouillard, qu'on donnera le matin à jeûn, pendant un mois en deux ou trois priſes, dans l'intervalle d'une heure d'une priſe à l'autre. On fera bien d'ajouter à cette chopine de petit-lait, une once ou une once & demie de ſyrop de Nymphea ou Nénuphar.

4°. On doit encore profiter du printems pour faire prendre le lait d'âneſſe, & c'eſt le remede le plus ſûr, lorſque l'eſtomach le digere; on pourra d'abord en donner une priſe le matin à jeûn, de huit onces, qu'on augmentera peu-à-peu juſqu'à douze onces; & ſi cela réuſſit, on donnera après quelques jours, une autre priſe pareille le ſoir lorſqu'on ſe couchera, & l'on continuera long-temps cette pratique. Il eſt bon, dans ce cas, d'employer un lait frais, pour tenir le ventre un peu lâche, mais ſans excès.

5°. On paſſera l'été à faire baigner la malade & à lui faire prendre des eaux.

On prendra les bains tous les mois de l'été pendant 12 jours chaque mois. Ils seront légerement tiédes; on pourra y faire bouillir, si l'on veut, quelques poignées de feuilles de branche ursine ou de mauve. On demeurera une heure & demie dans chaque bain, & comme on les prendra le matin, on donnera à la malade pendant qu'elle y sera, une chopine de petit-lait filtré ou un bouillon de poulet, comme on l'a remarqué aux N°. 2 & 3.

6°. A l'égard des eaux, on ne les prendra que 15 jours de suite, mais on en répétera l'usage plusieurs fois dans l'été, de même que des bains. Il faut choisir les eaux acidules legeres & diurétiques, mais peu chargées de fer. Celles de Forges en Normandie sont fort recommandées, mais ces especes d'eaux sont communes par-tout. On en prend ordinairement une pinte & demie tous les jours, & pour les rendre un peu purgatives, on fait fondre, dans les deux premiers verres, le tiers ou la moitié d'un pacquet de sel polychreste de Seignette.

7°. On juge bien qu'il faut purger

la malade de temps en temps, dans le courant de ce traitement, sur-tout en passant d'un remede à un autre. Ces purgations doivent être légeres, telles que celle-ci. On fera bouillir un once & demie de Tamarinds dans trois poissons ou douze onces d'eau pendant une demi-heure. Dans la coulure, on fera infuser un gros de follicules & un gros & demi de sel végétal pendant la nuit. On y ajoutera le matin deux onces de manne, après quoi on passera la médecine, pour la faire prendre.

8°. Le régime doit être sobre & raffraîchissant. On se nourrira de veau, de jeune volaille, de lapereaux, évitant le mouton & le bœuf. On mangera du potage, du ris ou de la semoule deux fois le jour. On s'abstiendra du maigre, du salé, de l'épicé, des ragoûts, de la patisserie, du vin, du café & des liqueurs. On usera, pour boisson ordinaire, d'une infusion de capillaires. On exhortera les malades à ne se point fatiguer ni s'échauffer, mais à se tenir en repos. On leur fera prendre fréquemment des lavements avec le petit-lait, où l'on aura fait fondre

un gros de cryſtal minéral. Enfin on ordonnera de faire lit à part avec ſon mari pendant ſix mois pour le moins.

Du traitement qu'il faut employer, lorſque la matrice eſt froide & relâchée.

LA méthode qu'on employe dans ce cas, eſt directement contraire à celle qu'on vient de propoſer dans le cas précédent. Il s'agit ici de diſſiper par les urines ou par la tranſpiration, la ſéroſité qui relâche les fibres de la matrice, & de tâcher, par ce moyen, de rétablir leur reſſort, & de leur donner la fermeté & la ſenſibilité néceſſaires; & en même temps, de donner aux humeurs qui coulent de la matrice, du vagin, des proſtates, des glandes de Cowper, la ténuité, la fluidité & l'activité qu'elles doivent avoir, pour donner des beſoins, & exciter même des déſirs. Pour remplir ces vûes, on employe ordinairement les remedes ſuivants.

1°. On fait prendre dans les ſaiſons tempérées, des bouillons d'écreviſſes, de cloportes, & même de viperes, que

que l'on fait avec un poulet ou une demi-livre de veau, où l'on ajoute sur la fin, des racines de persil, de panicault ou *eryngium*, d'aristoloche ronde ou longue, de chacune une demi-once, & des feuilles de fumeterre, de cerfeuil, de cresson de fontaine & même de rhue, de chacune une demi-poignée. En passant ces bouillons, on ajoute à chacun trente grains de terre foliée de tartre. On feroit bien, si on en avoit la commodité, de faire ces bouillons au bain-marie, dans une boëte d'étain, fermée à vis, ou au moins dans un pot dont le couvercle fût collé avec des bandes de gros papier, pour que rien ne transpirât. On continuera l'usage de ces bouillons pendant vingt jours.

2°. On pourra donner, à la place de ces bouillons, si on le juge à propos, une ptisane sudorifique avec les bois ou les racines ordinaires, guayac & sassafras rapés, salsepareille écrasée & squine coupée en tranches. On employera ces drogues à une dose plus ou moins forte, ou on les fera bouillir dans une quantité d'eau plus ou

moins grande, suivant qu'on souhaitera que la ptisane soit plus ou moins forte ; on en donne ordinairement un ou deux verres par jour, on la rend un peu purgative, ou on l'employe sans purgatif, suivant l'état de la malade ; enfin on en continue l'usage pendant trois semaines ou un mois.

3°. On mene la malade à des eaux chaudes dans des saisons convenables, qui sont le printems & l'automne, pour y prendre les eaux, pour s'y baigner, pour y prendre des douches sur les lombes, pour y recevoir les fumées dans le vagin par le moyen d'un entonnoir, ou ce qui est plus commode & plus efficace, pour y faire des injections avec les eaux des bains à une chaleur modérée. L'administration de chacun de ces remedes demande des précautions particulieres, dont les Médecins des bains, & à leur défaut, les Baigneurs même sont instruits. Il faut seulement observer de ne pas cumuler ces différents remedes, c'est-à-dire, de ne les pas faire à la fois ; mais de donner à chacun en particulier un temps suffisant pour n'en être pas fatiguée.

4°. Le régime doit être échauffant, autant que le tempérament pourra s'y prêter. Ainsi il faut leur permettre de manger des choses salées, épicées, de haut goût, des ragoûts, des truses, des champignons, du pâté, du jambon, des entremets. On les y exhorte même si leur estomach en soutient l'usage. On leur laisse boire du vin, & sur-tout un peu de vin de Rota ou de vin d'Alicante, on leur permet même un peu de liqueurs, de même que l'usage du chocolat & du café. On leur fait faire le plus d'exercice qu'on peut à pied, ou en tous cas, en voiture; on leur fait prendre souvent des lavemens avec la décoction des feuilles d'armoise, de matricaire, d'aristoloche, de marrube blanc, & même de rhue, en tout cas, on ajoute une once d'huile de rhue au lavement: Enfin on leur interdit tout commerce avec leur mari, à moins qu'elles ne témoignent en avoir envie & besoin.

5°. Si ces moyens n'ont pas l'effet que l'on souhaite, le dernier parti est de faire usage des remedes propres à exciter des besoins, & même des de-

sirs, connus sous le nom d'*Aphrodisiaques*. Entre ces remedes, il y en a qui sont fort chauds & fort âcres, & véritablement incendiaires, qu'il faut éviter. Il y en a plusieurs qui n'ont d'autre vertu que celle qu'un vieux préjugé leur donne. On ne rapportera ici que ceux qui sont modérés & dont l'effet est connu.

Entre les premiers, on compte les pistaches & les pignons, dont on fait des biscuits; le baume de Copaü à la dose de 4 ou 5 gouttes, roulées dans du sucre, prises deux ou trois fois la semaine; l'opium ou le laudanum à la dose d'un grain, pris le soir en se couchant.

On peut mettre au nombre des mêmes remedes, mais un peu plus actifs.

Les Racines d'Eryngium, de Satyrium, } confites, à la dose de demi-gros, jusqu'à un gros.

La Noix muscade confite, à-peu-près à la même dose.

Les Graines de Roquette, de Cresson Alenois, de Seseli, d'Ammi, d'Eryngium, } à la dose de vingt grains, si on n'en employe que 2, mais à une moindre dose, si l'on en employe plusieurs,

dont on fait des Bols, des Tablettes, des Opiates avec des Syrops de Kermès, d'Armoise, de Méliſſe, &c.

Au reſte, dans le traitement, qu'on employe dans les cas où l'on croit que la ſtérilité vient du relâchement ou du refroidiſſement de la matrice, on doit avoir deux attentions ; la *premiere*, de ne point employer des remedes trop chauds, de peur d'altérer les entrailles, & ſur-tout la poitrine. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir des empiriques ignorans, qui font cracher du ſang aux malades, & qui les jettent dans la phthiſie, à force de leur donner des remedes incendiaires, pour les rendre fécondes.

La *ſeconde*, que quelque attention qu'on ait à n'employer que des remedes modérés, il faut en ceſſer l'uſage pendant quelque temps, dès qu'on en

aura éprouvé l'inutilité, parce qu'il eſt très-apparent, dans ce cas, que la ſtérilité vient de quelqu'autre cauſe abſolument incurable.

On a cru devoir ſupprimer, comme abſurdes inefficaces, ſuperſtitieux, pluſieurs remedes recommandés par les anciens Médecins pour la ſtérilité. Tels ſont :

Le Cordon ombilical. } deſſéchés & pulvériſés, à la doſe de ʒj.
Le Délivre ou Arriere-faix }

Les Matrices de Biche, } deſſéchées, à la même doſe.
de Truye, }
de Lievre, }

Les Teſticules de Renard, } deſſéchés, & à la même doſe.
de Sanglier, }
de Belier, }

La Chair des reins d'un Serf, deſſéchée & à la même doſe.

La Verge d'un Taureau, } deſſéchée & à la même doſe.
d'un Cerf, }

L'Yvoire rapée, à la même doſe.

Le Foie & les Teſticules d'un Cochon-de-lait, ſeul de la ventrée, fricaſſés & mangés, à la même doſe.

L'opinion qu'on avoit de pareils remedes, & l'empreſſement avec lequel ou les propoſoit, étoient les ſuites de la crédulité qui regnoit autrefois dans la Médecine, & de la coutume où l'on étoit de compiler aveuglément & ſans examen, tout ce qu'on trouvoit dans les Livres plus anciens.

CHAPITRE VII.

De la Groſſeſſe.

ON a vu ci-deſſus dans le Chapitre III. que l'œuf fécondé par l'introduction d'un ver ſéminal, détaché de ſa cellule, reçu par le pavillon de la trompe, doucement pouſſé le long de la trompe, tomboit enfin dans la cavité de la matrice, diſpoſée à le recevoir ; c'eſt-à-dire, qu'on a vu le méchaniſme de la conception. Des queſtions incidentes qu'il a fallu diſcuter, ont interrompu la ſuite de cette matiere ; mais il eſt temps d'y revenir, & d'examiner comment cet œuf ſe développe,

groſſit & devient un fétus, c'eſt-à-dire, qu'il faut expliquer la groſſeſſe. Pour le faire avec ordre, il ſe préſente trois queſtions à réſoudre : 1°. Comment l'œuf, & enſuite le fétus s'attachent à la matrice, & quelle eſt la ſituation qu'ils y tiennent. 2°. Quelle eſt la nourriture que le fétus y prend, & par quelle voie il la reçoit. 3°. Quel eſt le progrès de ſon accroiſſement, & l'ordre du développement de ſes parties.

§. I.

Des attaches du fétus dans la matrice, & de la ſituation qu'il y tient.

L'ŒUF fécondé, en tombant du bout de la trompe, eſt reçu dans une cavité ſphérique, formée par le reſſerrement de la matrice, & pleine de la lymphe laiteuſe que les vaiſſeaux vermiculaires ont fournie par les raiſons expoſées dans le Chapitre III. On juge bien que cette lymphe n'a pas pu s'écouler par l'orifice de la matrice, qui eſt bouché, comme on l'a dit dans le même endroit.

Comme la cavité ſphérique, que

laisse la matrice contractée, est beaucoup plus grande que l'œuf, il faut que l'œuf y nâge sans s'attacher. On ne sçait pas combien cet état dure, car on ne peut point faire les expériences qui pourroient en instruire; mais on conjecture qu'il dure environ un mois. Il y a des animaux, comme les jumens, où cet état dure pendant toute la portée, sans que le fétus s'attache à la matrice.

Pendant que l'œuf flotte ainsi dans la matrice, il s'y arrange de telle maniere que le placenta en occupe le haut, comme la partie de l'œuf la plus legere. C'est ainsi que si on attache un peu de liége avec un morceau de plomb, & qu'on le mette à flot dans de l'eau, le liége occupera toujours le haut.

Dans cette situation, la partie de l'œuf qui fait l'arriere-faix, croissant de jour en jour, & croissant assez vîte, le placenta se trouve fortement appliqué contre la matrice, de telle maniere que les éminences qui sont à la surface extérieure, s'enfoncent dans la substance de la matrice, qui est devenue pulpeuse depuis la conception, & que la substan-

ce de la matrice preſſée par les côtés s'enfonce à ſon tour dans les ſillons du placenta, de ſorte que par ces inſertions mutuelles, & par l'application du placenta contre la matrice, laquelle va toujours en augmentant à meſure que l'arriere-faix groſſit, le placenta ſe trouve fortement attaché.

Comme on a déja obſervé que le placenta occupe la partie ſupérieure dans la matrice, il ſuit de-là que quand il vient à s'y attacher, il doit s'attacher à la partie ſupérieure de ſon fond, & c'eſt en effet l'endroit où le placenta s'attache le plus communément, l'endroit le plus convenable pour tenir l'arriere-faix élevé dans la matrice, & l'empêcher de tomber ſur ſon orifice, enfin, l'endroit le plus commode pour faciliter l'accouchement, comme on le verra en ſon lieu.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas toujours dans la partie de la matrice directement oppoſée à ſon orifice, que le placenta s'attache, parce que la matrice n'eſt pas toujours dans une ſituation droite, mais ordinairement plus ou moins inclinée à droite ou à gau-

che. Si elle eſt inclinée à droite, le placenta qui doit s'attacher à la partie la plus haute, s'attachera un peu à gauche, & il s'attachera un peu à droite, ſi la matrice eſt inclinée à gauche; enfin, dans les femmes qui ſe tiennent au lit ou ſur une chaiſe longue de peur de ſe bleſſer, le placenta s'attachera vers ſa partie antérieure. Mais ces legeres exceptions n'empêchent pas qu'il ne ſoit vrai, que le placenta s'attache toujours au fond de la matrice, autant que ſa poſition le permet.

Cette premiere adhéſion du placenta ſuffit pour ſoutenir l'arriere-faix & le fétus, tant qu'ils ſont petits; mais il eſt apparent qu'elle n'y ſuffiroit plus vers le troiſieme mois de la groſſeſſe, quand ils ont acquis un certain volume & un certain poids; auſſi la nature y a-t-elle pourvu. Alors le placenta plus fortement appliqué contre la matrice, comprime davantage les veines utérines dans l'étendue où il eſt attaché & y gêne davantage le cours de la circulation, ce qui fait que le ſang y étant arrêté, il dilate ces veines au point où l'on ſçait qu'elles ſont dila-

tées dans la groſſeſſe. Le ſang trouvant par-là le chemin direct intercepté, doit ſe détourner dans les veines ou appendices latérales ou cécales, les gonfler & les allonger juſqu'à les faire déborder dans la matrice, & les forcer à ſe pratiquer des niches dans la ſubſtance celluleuſe du placenta. Nous verrons dans l'article ſuivant, que ces veines en s'ouvrant verſent du ſang pour la nourriture du fétus ; il ſuffit de remarquer ici que le ſang qu'elles verſent dans les cellules du placenta, les enfle, & enfle en même-temps la ſubſtance du placenta, qui par ce moyen embraſſe plus étroitement les veines cécales, ce qui fait une attache plus forte, qui dure pendant toute la groſſeſſe.

Tandis que le placenta par ſes attaches ſucceſſives raffermit l'arriere-faix de la matrice, l'embryon qui, ſuſpendu par le cordon, nâge dans la lymphe, contenue dans ſes enveloppes, prend ſucceſſivement les ſituations convenables à ſon état, & les prend machinalement. D'abord, il eſt placé perpendiculairement, la tête en

haut du côté du placenta, & cela selon les loix de la statique, parce que sa tête est plus legere que le reste du corps, & que la poitrine qui est creuse l'est encore davantage.

On sera peut-être surpris de cette proposition à l'égard de la tête, parce que la tête qui est fort grosse dans l'embryon & dans le fétus, semble devoir l'emporter de beaucoup sur les parties inférieures du corps, qui sont menues; mais ces parties, toutes menues qu'elles sont, sont solides, & doivent par conséquent peser plus que la tête, quoique plus grosse, parce qu'il y a dans la tête, & sur-tout dans la grosse tête des fétus, beaucoup de vuides aux oreilles, aux yeux, & à la bouche, aux narines, & que le cerveau qui remplit le dedans de la tête, est très-raréfié & par conséquent très-leger.

Ainsi l'embryon suspendu à son cordon nâge dans les eaux de l'arriere-faix, la tête toujours en haut, pouvant se tourner de tous côtés dans cette situation, tant qu'il est petit & qu'il n'est point pressé par la matrice: mais il n'a plus la même liberté dès qu'il

devient plus gros, parce que la matrice le force à se resserrer. L'épine du dos se plie en devant, & la tête panche du même côté; les cuisses & les genoux sont obligés de se fléchir, de sorte que les talons touchent presque les fesses, & les genoux le menton; les bras sont pliés tantôt vers la tête, & tantôt sur les côtés, de sorte que le fétus se trouve ramassé en un peloton, qui répond à la cavité de la matrice.

Ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'est que dans cette situation il faut que le dos du fétus soit tourné contre le dos de la mere, & son visage contre son ventre. C'est la seule posture qui lui convienne, & la seule qu'il puisse tenir. C'est aussi la seule qu'il tienne pendant le reste de la grossesse, de sorte que les femmes se trompent de croire que l'enfant gambade dans leur ventre, & qu'il s'y tourne en divers sens. Les seuls mouvements qu'il puisse faire, & les seuls qu'il fasse en effet, se réduisent à écarter un peu les genoux ou les cuisse, à relever un peu la tête, & à se roidir quelquefois dans toute sa longueur.

§. II.

De la nourriture du Fétus & des voies par où il la reçoit.

IL eſt certain que dès que l'œuf eſt fécondé, il y a une circulation réciproque entre l'embryon & l'arriere-faix. A quoi ſerviroit autrement d'avoir uni l'embryon & l'arriere-faix, & ſur-tout de l'avoir uni par deux vaiſſeaux artériels, propres à porter de l'embryon à l'arriere-faix, & par un vaiſſeau veineux propre à rapporter de l'arriere-faix à l'embryon ?

Il eſt certain que cette circulation quelconque ne peut ſe faire, & ne ſe fait qu'après que l'embryon s'eſt collé au cordon ombilical, & qu'après que les artères ombilicales de l'embryon ſe ſont ouvertes dans les artères du cordon, & que la veine du cordon s'eſt ouverte de même dans la veine ombilicale de l'embryon.

De ces deux faits, qu'on ne ſçauroit conteſter, on peut tirer pluſieurs conſéquences importantes.

1°. Qu'avant la jonction du ver ſé-

minal & de l'œuf, il ne se faisoit point de circulation dans les vaisseaux qui étoient propres à l'œuf, parce qu'il n'y avoit point en lui de force motrice capable de produire cette circulation, & que les artères & la veine ombilicales par où elle auroit dû se faire, ne communiquoient point ensemble. Dans ce tems-là l'œuf étoit nourri par la circulation du sang & de la lymphe qui se faisoit dans la mere, comme les autres parties du corps de la mere. Il faut seulement supposer que les vaisseaux de l'œuf, qui devoient un jour servir à la circulation entre l'arriere-faix & l'embryon, étoient pleins d'une lymphe qui les empêchoit de s'oblitérer, ce qui arrive à tous les vaisseaux du corps quand ils sont vuides.

2°. Qu'à l'égard du ver séminal, qui forme l'embryon, il s'y faisoit avant toute jonction avec l'œuf, & dès sa premiere origine que j'ignore, une circulation réelle, puisque ce ver vivoit, & qu'il ne pouvoit point avoir de vie sans circulation. Cette circulation, qui se faisoit dans ce ver, étoit la même que celle qui se fait dans le fétus & dans

l'homme même, puisque ce ver est homme, avec cette différence que comme il n'y a point de respiration dans le ver, & que les poumons n'y ont point de fonction, l'Auteur de la nature y a établi une circulation particuliere, en faisant passer une partie du liquide de l'oreille droite dans la gauche par le trou ovale, & détournant dans l'artere aorte par le canal artériel la plus grande partie du liquide, poussé dans l'artere pulmonaire, pour prévenir l'engorgement qui auroit pu se faire dans les poumons, à cause de leur inaction. On voit cet ordre de circulation dans tous les fétus nouveaux nés, quoique l'usage de la respiration dont ils jouissent, l'ait rendu inutile. Il faut seulement observer que les portions des vaisseaux ombilicaux qui sont dans le ver, étoient pleins d'un fluide pour les entretenir ouverts, quoiqu'ils ne servissent pas encore à la circulation.

3°. Que cette circulation, qui se fait dans le ver avant qu'il soit joint avec l'œuf, & qui depuis la jonction se fait entre le ver & l'œuf, est une circula-

tion de pure lymphe, telle que la circulation qui se fait dans tous le insectes & dans tous les animaux où l'on ne trouve point de sang, & qu'on appelle pour cette raison *Exanguia.*

4°. Que ce qu'on vient de dire sert à rendre raison du *punctum saliens*, de ce point rouge qui se contracte & se dilate, qu'on remarque dans les poulets couvés depuis quelque-tems, & qu'on a raison de supposer de même dans tout les embryons. Tout le monde convient que c'est le cœur qui bat, mais on croit que c'est alors que le cœur du poulet commence de battre, au lieu qu'il est certain que ce cœur battoit avant l'incubation, & même avant que le ver séminal du coq fût joint à l'œuf de la poule, mais qu'on n'a pu commencer à l'appercevoir que quand la couleur rouge du sang, dont il est alors plein, rend son mouvement sensible.

Sur ce pied-là, ni l'embryon, ni les enveloppes qui le contiennent ne changent point de nourriture au commencement de la grossesse. Tombés dans la matrice & sans y être attachés,

ils nâgent dans la lymphe laiteuſe qui y eſt ramaſſée, ſuivant ce qu'on a dit ci-deſſus dans le Chap. III. L'embryon s'y nourrit de la même maniere qu'une plante dans un pot plein de terre. Comme le ſuc de la terre pénetre dans les pores des racines de la plante & ſe diſtribue enſuite dans toute la plante, de même la lymphe pénetre dans les cellules du placenta, & de-là eſt portée dans le corps de l'embryon par la veine ombilicale. Rien de plus modique que cette nourriture, la lymphe ne s'introduiſant dans les cellules du placenta que par ſa liquidité, ſans y être pouſſée ; & en même-tems rien de plus leger, cette lymphe étant extrêmement ſéreuſe ; mais auſſi rien de plus proportionné à la petiteſſe & à la molleſſe du corps de l'embryon.

A meſure que l'embryon croît, il lui faut une nourriture plus abondante & plus ſucculente, & l'Auteur de la nature y a pourvû. Dans ce temps, le placenta s'attache à la matrice, comme on l'a vu dans l'article précédent, & par ce moyen il reçoit la lymphe utérine immédiatement des vaiſſeaux

vermiculaires, & la reçoit avec l'impulsion que le battement des artères utérines, & le ressort même de la matrice, peuvent lui donner. Il la reçoit donc plus abondamment, & en même-temps la lymphe qu'il reçoit, est plus succulente, parce qu'elle est plus laiteuse.

Cela n'arrive que vers le second mois de la grossesse, & alors les regles ont déja manqué deux fois. Les regles retenues augmentent le volume du sang, & par là rendent la sanguification ou conversion du chyle en sang plus lente, parce que le sang est moins atténué, quand les vaisseaux sont trop pleins. Le chyle conservera donc sa forme plus long-temps dans le sang, & à force de circuler sous cette forme, il se mêlera plus abondamment avec la lymphe utérine, & la rendra plus chyleuse, ou ce qui revient au même, plus laiteuse, ce qui ira en augmentant par la même raison pendant toute la grossesse.

Il est bon d'observer que la lymphe des mammelles participe dans la grossesse aux changemens qui arrivent à la

lymphe utérine. Comme ces deux humeurs sont analogues, ou pour mieux dire, comme ces deux humeurs sont la même, le chyle qui regorge dans le sang jusqu'à s'unir plus abondamment avec la lymphe utérine, qui est de sa nature chyleuse, doit s'unir de même avec la lymphe mammaire, & cette humeur devenue plus épaisse doit enfler les vésicules du corps mammaire, & causer ce gonflement du sein, qui se fait sentir dès le commencement de la grossesse, & qui va en augmentant jusqu'à la fin.

Ce n'est pas encore tout ; l'Auteur de la nature a pourvu le fétus d'une troisieme nourriture encore plus forte ; c'est le propre sang de la mere. On a vû ci-dessus que l'application du placenta contre la matrice, en gênant le sang dans les veines utérines, faisoit enfler & allonger les appendices veineuses qu'on a décrites dans le premier Chapitre, & qui sont des branches de ces veines ; que ces appendices en s'allongeant s'insinuoient dans la substance celluleuse du placenta ; & que s'y déplissant, elles y versoient

du sang, qui étoit porté dans le fétus par la veine ombilicale.

Je sçais que ces faits sont contredits, & qu'ils ont besoin d'être prouvés; mais c'est ce que je me réserve de faire dans le Chapitre suivant. Il suffit de remarquer ici, que ce sang aborde de la mere au fétus en petite quantité, & avec lenteur; de sorte qu'il ne faut pas craindre que le fétus en soit suffoqué. Pour mettre en état d'en juger, il suffit de faire remarquer que les appendices veineuses, qui le versent dans le placenta, viennent des veines utérines à angles droits; ce qui fait que le cours direct du sang dans le canal de la veine, ne tend ni à y faire passer beaucoup de sang, ni à l'y faire passer avec rapidité; & c'est ainsi que le sang devoit être porté dans le placenta pour servir à la nourriture du fétus, par les raisons qu'on a déja exposées.

RÉSUMONS ce que nous avons établi dans cet article. Il n'y a eu originairement dans les vaisseaux du ver séminal avant la conception, qu'une pure lymphe qui y circuloit. Cet état a subsisté le même depuis la concep-

tion, jusqu'à ce que l'œuf fécondé soit parvenu dans la matrice, ou si l'embryon a reçu quelque chose, il n'a reçu que quelques gouttes de l'humeur contenue dans l'œuf. Dès que l'œuf a été dans la matrice, le fétus a commencé à se nourrir de la lymphe laiteuse qui y étoit ramassée; sa nourriture a été plus abondante le second mois de la grossesse, quand le placenta s'est collé contre la matrice; enfin sa nourriture a été pleine & parfaite, quand les appendices veineuses ont versé du sang de la mere dans le placenta, pour être apporté au fétus par la circulation.

§. III.

Des progrès de l'accroissement du Fétus pendant la grossesse, & des changemens qui lui arrivent en croissant.

TOUT le monde sçait que le fétus croît beaucoup dans le sein de sa mere; mais personne n'a peut-être fait réflexion jusqu'où va cet accroissement. L'imagination n'y sçauroit presque atteindre. Leewenhoek & Hartsoeker

parlent de millions de vers dans la plus petite goutte de semence. On s'engoue aisément de ses découvertes, & l'enthousiasme mene à l'exagération. Je les ai vû ces vers, & les ai vû très-distinctement; mais, quoique très-nombreux, je ne les ai pas vû aussi nombreux que ces Messieurs l'ont dit. Je puis cependant assurer que mille de ces vers ne pesent pas un grain.

Cependant ce ver qui n'est qu'un atome, devient dans neuf mois un fétus pesant 14 à 15 livres, c'est-à-dire, 138240 grains. Si ce ver pesoit un grain, l'accroissement seroit très-grand, de 1 à 138240; mais en supposant qu'il ne pese que la millieme partie d'un grain, l'accroissement qui est de 1 à 138240000, est véritablement immense, & cependant très-réel.

Le progrès de cet accroissement n'est pas égal & uniforme pendant le temps de la grossesse; il est fort grand le premier mois, moindre le second, & ainsi en diminuant successivement jusqu'au neuvieme mois. On observe la même diminution dans les accroissemens,

ſemens, qui arrivent aux enfans après leur naiſſance ; ils croiſſent beaucoup la premiere année, moins la ſeconde, & toujours moins ſucceſſivement, juſqu'à la dix-huitieme ou vingtieme année de leur âge, où ils ne croiſſent plus.

On croit, avec raiſon, qu'en ſuppoſant la quantité du ſuc nourricier & la force qui le pouſſe, égales, la quantité de l'accroiſſement doit être eſtimée par le degré de ductilité ou d'extenſibilité des parties, ce qui fait qu'elles cédent facilement à l'introduction du ſuc nourricier qui les étend & les allonge, & par-là les fait croître ; au lieu que quand les parties durcies à un certain point, ne peuvent pas ſe prêter à cette expanſion, le ſuc nourricier peut bien réparer les breches, que laiſſent les atomes qui ſe détachent, ce qui s'appelle *nourrir les parties ;* mais ne peut point allonger leurs fibres, c'eſt-à-dire, ne peut pas les faire *croître.*

Ces principes s'accordent très-bien avec l'expérience. Dans un fétus d'un mois, la molleſſe & l'extenſibilité ſont très-grandes, & l'accroiſſement doit

l'être aussi ; cette mollesse & cette extensibilité diminuant de mois en mois dans le fétus, il doit moins croître à proportion de mois en mois. Cela se vérifie de même dans les enfans. Jamais leurs parties ne sont ni si molles, ni si extensibles, que la premiere année de leur naissance, & c'est l'année où ils croissent le plus ; ces qualités diminuent ensuite d'année en année ; & leur accroissement diminue de même, jusqu'à ce qu'il cesse vers la dix-huitieme ou vingtieme année, parce qu'alors les parties ont acquis assez de fermeté, pour ne pouvoir plus être étendues par le suc nourricier.

C'est tout le contraire à l'égard du placenta qui diminue de volume dans le cours de la grossesse ; il est plus grand dans un fétus de trois mois, que dans un fétus de cinq mois ; & plus grand dans un fétus de six mois, que dans un fétus de neuf mois, apparemment parce que dans les premiers mois, il reçoit plus de suc nourricier, qu'il n'en fournit à l'embryon, ce qui enfle davantage sa substance celluleuse ; au lieu que dans les derniers mois, il en

fournit plus qu'il n'en reçoit, ce qui vuide ses cellules, & rapetisse son volume. Quoi qu'il en soit, cette diminution dans le volume du placenta, est très-utile, en ce qu'elle facilite sa séparation d'avec la matrice dans l'accouchement à terme, & qu'elle fait qu'il sort facilement par l'ouverture que le fétus s'est procurée; au lieu qu'étant plus gros dans les fausses couches, il se détache difficilement, & a souvent peine à passer par où le fétus a passé lui-même.

Tandis que l'embryon croît avec tant de rapidité dans la matrice, il se fait en lui des changements surprenants. On s'imagine que le petit embryon est une petite mignature, où tous les membres sont desſinés & parfaits, & qu'il ne differe d'un homme que par sa petitesse; c'étoit du moins l'idée que le prétendu Dalenpatius avoit du ver séminal, dans une Lettre latine sur ce sujet [1], insérée dans les *Nouvelles de*

1. L'Auteur de cette Lettre étoit un homme d'esprit de Montpellier, qui voyageoit en Hollande en 1699. Il composa cette Lettre pour se divertir, à ce qu'il m'a dit. Il s'apel-

la République des Lettres, mois de Mai, article V. *année* 1699.

On lui pardonneroit aisément, s'il n'avoit donné ce qu'il dit que comme une simple conjecture; mais on ne lui pardonne pas de l'avoir donné comme un fait qu'il avoit observé par le secours d'un excellent microscope, & d'avoir ajouté des figures de pure imagination, pour représenter & pour appuyer ce qu'il avançoit; c'est par-là qu'il a fait illusion à M. Antoine [1] Vallisnieri qui l'a cité avec éloge, & qui en adopte les deux figures, comme nous l'avons déja remarqué [2] ailleurs. Telle est la suite ordinaire des fausses Observations, qui ne sont que trop communes en Physique & en Médecine.

Heureusement celle de Dalenpatius ne trompera plus personne, parce

loit *Plantade*, en latin *Plantadeius*, dont *Dalenpatius* est l'anagrame. Il est mort Avocat général de la Cour des Aydes de Montpellier.

1. Della generatione dell' Uomo. *Part.* 2. *Capitul.* 2. *Artic.* 4.

2. De Morbis venereis. *Tom. II, pag.* 1002.

que la fausseté en est bien connue. Loin que le ver séminal soit un petit homme bien formé, comme il prétend l'avoir observé, l'embryon lui-même, qui quelques jours après la conception est bien plus gros que ce ver, n'est encore qu'un peu de pituite attachée à un fil, qui paroît informe, & où l'on ne distingue aucune conformation.

M. Dodart[1] eut occasion d'examiner un embryon, dont on étoit sûr que la conception remontoit jusqu'à 21 jours. Il trouva qu'il avoit 7 lignes de longueur & qu'il pesoit un peu moins de 7 grains, & par conséquent beaucoup plus gros & plus pesant qu'aucun ver de la semence. Ce n'étoit pourtant qu'un tronc informe. « Les cuisses n'étoient point encore développées, » ce n'étoit que deux petites verrues, » qui paroissoient au bas du ventre. » Les bras étoient deux autres petites » verrues placées à l'endroit des bras, » la tête avoit au moins le tiers de toute cette longueur de 7 lignes ; deux

[1] Histoire de l'Académie des Sciences, *Année* 1701, *page* 19.

» petits points noirs, qu'on y voyoit, » auroient été un jour des yeux. La » bouche étoit déjà très-grande. Il ne » paroissoit nulle éminence à l'endroit » du nez, seulement deux marques » comme des fossettes imperceptibles » annençoient les deux trous des na- » rines. L'endroit des épaules étoit la » plus grande dimension en largeur. On » n'y trouva guere moins de quatre » lignes.

M. Littre rapporta à l'Académie des Sciences [1] la même année (1701) une observation encore plus surprenante. Il trouva, à ce qu'il dit, dans un œuf fécondé, qui étoit encore dans l'ovaire, « un fétus qui avoit une ligne & » demie de grosseur sur trois de lon- » gueur, & qui étoit attaché à la par- » tie intérieure des membranes de la » véficule ou *œuf* par un cordon gros » d'un tiers de ligne, & long d'une li- » gne & demie. Il distingua fort faci- » lement, à ce qu'il assure, dans ce fé- » tus la tête, & dans la tête une petite » ouverture à l'endroit de la bouche, » une petite éminence à la place du

[1] *Année* 1701, *page* 112.

» nez, & une petite ligne à chaque côté » de la racine du nez : ces deux petites » lignes étoient apparemment, à ce » qu'il croit, les ouvertures de pau- » pieres ; il apperçut encore à cha- » que côté du bas du tronc une émi- » nence qui étoit ronde & groſſe com- » me la tete d'une moyenne épingle. Il » obſerva enfin aux deux côtés du » haut du même tronc une éminence » ronde auſſi, mais plus petite que les » autres ; vraiſemblablement ces pe- » tites éminences étoient les extrémités » ſupérieures & inférieures de ce fétus.

M. Littre aſſure qu'il a diſtingué tout ce qu'il rapporte, partie avec les yeux ſeuls & partie avec une loupe. Il paroît que l'embryon qu'il a obſervé étoit plus jeune, c'eſt-à-dire, conçu depuis moins de tems, quand il étoit mort dans l'ovaire, que l'embryon dont M. Dodart a donné la deſcription, puiſqu'il étoit plus court & moins gros ; mais à cela près la conformation étoit la même.

Ruyſch [1] rapporte pluſieurs obſer-

1. Theſaur. Anatomic. VI, à N. XI. ad N. LXII.

vations pareilles d'embryons à peu près du même âge, & d'autres embryons plus âgés ; mais j'ai cru qu'il étoit inutile de les transcrire, & qu'il suffisoit d'en citer les endroits, pour qu'on pût les consulter si l'on vouloit.

On peut se faire une idée de ces changemens successifs de l'embryon, en examinant ceux qui arrivent dans la génération des grenouilles. Des œufs qu'elles pondent en grand nombre, il sort de chacun un petit poisson, qui devient bien-tôt de la grosseur du petit doigt, & qui est remarquable par une grosse tête & une longue queuë, comme les vers de la semence. On les appelle τέρεοι en grec, *Tetards* en françois, & *Cabarles* dans plusieurs Provinces, à cause de leur grosse tête. Il est aussi difficile de reconnoître une gre-

Idem. Adversarior. anatomic. *Decad. II. Art.* x. *pag.* 28.

Où il parle ainsi : *Apparent nulli omninò artus in primo embryonis statu. Postea verò in locis ubi humeri & femora deinceps apparebunt, tubercula modò exigua prominent, ex quibus post longum diem, humeri, brachia, manus, femora, crura, pedes, explicantur & prodeunt.*

nouille sous cette forme, que de reconnoître un homme sous la forme du ver. Mais dans peu il commence à paroître dans ces poissons au-dessous de la tête, à droite & à gauche, deux petits tubercules, qui en se développant deviennent les deux jambes de devant, comme on remarque qu'il se forme dans l'embryon deux petites verrues, selon M. Dodart, ou deux petites éminences, selon M. Littre, qui deviennent deux bras. Bientôt après il paroît dans ces poissons, à droite & à gauche, au-dessous du ventre, deux autres tubercules pareils, qui deviennent les deux jambes de derriere, qui sont dans les grenouilles plus longues que celles de devant. C'est ainsi que dans l'embryon deux *verrues* ou *éminences*, qui paroissent à son extrémité inférieure, à droite & à gauche, forment les deux jambes plus longues que les bras. Enfin la queue qui auroit déparé la grenouille, se rapetisse & disparoît, comme dans le ver séminal la queue disparoît dans la grossesse.

Cette comparaison qui m'a paru né-

ceſſaire pour faire connoître l'ordre des changements qui ſe font dans l'embryon, pourroit bien déplaire à ceux qui ſont capables de s'imaginer d'avoir une origine plus noble ; mais je ſuis bien aiſe d'avoir rectifié leurs idées, & de leur avoir fait comprendre que malgré l'excellence de notre eſpece, notre origine [1] eſt dans le fond la même que celle des plus vils animaux.

Si Dalenpatius s'eſt trompé, comme on vient de le prouver, en croyant que la conformation apparente des vers ſéminaux, & à plus forte raiſon celle des embryons, étoit la même que celle des hommes, il ne s'eſt pas moins trompé en avançant qu'il eut le bonheur de voir qu'un de ces vers ſe dépouilla d'une peau qui le maſquoit, pour ſe montrer ſous ſa forme naturelle. Il eſt vrai que ce changement de peau eſt ordinaire en pluſieurs inſectes dans leurs métamorphoſes. C'eſt ainſi que les vers à ſoie quittent une peau pour devenir *Aurelies* ou

1. Pudet atque etiam miſeret æſtimantem, quàm ſit frivola animalium ſuperbiſſimi origo. Plin. *Hiſtor. natural. Lib.* VII, *Cap.* 7.

Chrysalides, & qu'ils en quittent une seconde pour se changer en papillons : Il y a apparence que c'est ce qui a induit en erreur le faux Dalenpatius ; mais il ne faut pas en physique presser les conséquences ; il y a d'autres animaux qui ne changent point de peau, quoiqu'ils changent de forme, les grenouilles dont on vient de parler, en sont un exemple : il en est de même des vers de la semence, & c'est un nouveau trait de ressemblance avec les grenouilles. Ils ne changent point de peau ; quand ils deviennent embryons par la voie de la conception, & celle que nous avons est celle qu'ils ont eue ; c'est leur peau qui fait le beau teint de nos plus jolies femmes.

On peut compter pour un troisieme trait de ressemblance, la grosseur de la tête relativement au reste du corps, laquelle est commune aux poissons-grenouilles, & aux embryons humains, mais qui diminue peu à peu dans les uns & dans les autres, à mesure que ces poissons deviennent des grenouilles, & que les embryons deviennent des hommes. Nous avons

vû ci-dessus que dans un embryon de 21 jours, la longueur de la tête étoit le tiers de toute sa longueur ; selon les peintres, qui s'occupent de ces rapports, elle n'en est plus que la quatrieme partie dans les enfans, & la huitiéme dans les hommes.

§. IV.

Des signes de la Grossesse.

Les signes de la grossesse, que je ne compte que du second mois, sont plus certains que ceux de la conception, dont on ne s'occupe que dans le premier mois ; mais ils ne sont sûrs que dans le quatriéme mois.

1°. Dans le second mois, les regles ont déjà manqué deux fois, le sein commence à s'enfler, on a des maux de cœur, des envies de vomir, des vomissemens, des dégoûts, des appétits bizarres, dont on verra les causes ci-après. Dans une personne qui jouissoit d'une bonne santé, & qui n'étoit pas sujette à ces infirmités, la réunion de ces signes commence à faire une preuve assez forte.

2°. Cette preuve devient plus forte encore dans le troisieme mois, parce que les regles ont alors manqué trois fois, qu'il commence à y avoir du lait au sein, que les maux de cœur, les envies de vomir, les dégoûts, les appétits bizarres continuent, & que la région hypogastrique commence à grossir sensiblement.

3°. Mais la preuve n'est complette & certaine qu'au quatrieme mois; alors les maux de cœur, les envies de vomir, les appétits déréglés cessent; mais le sein est plein de lait, la grosseur du ventre est sensible; & ce qui est l'article décisif, l'enfant commence à remuer, & quand la mere n'est pas trop grasse, on peut distinguer avec un peu d'attention si c'est la tête, les coudes ou les genoux que l'enfant remue.

4°. La grossesse n'est donc démontrée que dans le quatrieme mois, & dans les mois suivants. On n'a pas la même certitude dans le second ni dans le troisieme mois, comme on l'a déjà dit, & il faut convenir qu'on peut dans ce tems-là confondre l'hydropisie ou le squirrhe avec la grossesse. Aussi les

filles & les veuves, qui ont le malheur de se trouver enceintes, ne manquent pas, pour cacher leur faute, de dire qu'elles sont hydropiques, ou qu'elles ont un squirrhe.

5°. On peut cependant, même dans ce tems là, distinguer la grossesse d'avec ces maladies. Dans l'hydropisie ascite, ou du bas-ventre, ce n'est pas l'hypogastre seul qui est enflé, mais tout le bas-ventre, à moins que ce ne fût une hydropisie à sac, ce qui est assez rare dans l'hypogastre; au lieu que dans la grossesse, l'enflûre ne passe pas le nombril, du moins au second & au troisieme mois. Dans l'hydropisie, l'enflûre occupe les parties latérales du bas-ventre, de même que le milieu; au lieu qu'elle n'en occupe que le milieu dans la grossesse. Dans l'hydropisie, la rénitence du ventre est molle & cede facilement; au lieu qu'elle résiste davantage dans la grossesse. Dans l'hydropisie, il n'y a aucune des incommodités ordinaires aux femmes grosses; enfin dans l'hydropisie, à moins qu'elle ne soit très-peu considérable, on sent en frappant sur le

ventre la fluctuation de l'eau, ou pour mieux dire le contre coup, ce qui n'a pas lieu dans la groſſeſſe.

6°. Il eſt vrai qu'il eſt plus difficile de diſtinguer la groſſeſſe d'avec l'hydropiſie de la matrice. Mais outre que cette eſpece d'hydropiſie eſt rare, on ſent dans cette hydropiſie, de même que dans l'hydropiſie ascite, la fluctuation ou le contre-coup de la ſéroſité contenue dans la matrice, lorſqu'on frappe le ventre d'un côté, l'autre main appliquée ſur le côté oppoſé, ce qu'on ne ſent point dans la groſſeſſe. D'ailleurs dans cette hydropiſie, la tenſion de la matrice eſt moins grande que dans la groſſeſſe, & la malade n'a pas les incommodités qu'ont les femmes groſſes. Ce qui ſuffit pour inſpirer une juſte défiance, juſqu'à ce que la groſſeſſe devienne certaine dans le quatrieme mois par les mouvemens de l'enfant.

7°. A l'égard du ſquirrhe; il n'y a que le ſquirrhe de la matrice qu'on puiſſe confondre avec la groſſeſſe, & ce ſquirrhe eſt rare, & ne devient pas dans trois mois auſſi gros que l'eſt alors

la matrice d'une femme groſſe. A quoi il faut ajoûter que la rénitence du ſquirrhe eſt plus grande que celle de la groſſeſſe ; que le ſquirrhe n'arrive qu'à des femmes depuis long-temps malades, au lieu que la groſſeſſe arrive ordinairement à des femmes qui ſe portent très-bien ; enfin que dans le ſquirrhe, on ne voit pas paroître les incommodités ordinaires à la groſſeſſe.

8°. Il y a cependant des cas, où les femmes ſçavent ſi bien diſſimuler leur état, & mentir ſi à propos, qu'un Médecin, même éclairé, reſte en ſuſpens & n'oſe pas prononcer affirmativement, de peur de faire tort à une femme ou fille d'honneur. Peut-être pourroit-on ſe procurer quelqu'éclairciſſement en les ſondant par le vagin ; mais je les ai vûes refuſer ordinairement de s'y prêter, ce qui ne diminue pas les ſoupçons. Quoi qu'il en ſoit, il faut alors paroître entrer dans leur vûes, leur promettre de guérir le mal qu'elles ſe donnent, & ſur-tout leur faire eſpérer de rappeller leurs regles, ce qu'elles ſouhaitent avec ardeur, parce qu'elles ſçavent bien que cela les tireroit

d'embarras ; & cependant au lieu de fondants, d'apéritifs & d'emménagogues, qui nuiroient à leur fruit, ne leur preſcrire que des ſtomachiques, comme la Rhubarbe, le Quinquina, les Coraux, qui ne ſçauroient lui nuire, juſqu'à ce que l'enfant venant à ſe mouvoir mette la vérité dans tout ſon jour.

9°. C'eſt dans ces occaſions qu'un Médecin qui a de l'honneur & de la religion, doit veiller avec ſoin à empêcher qu'on n'attente à la vie de l'enfant, & tâcher en même temps de ſauver la réputation de la mere ; juſqu'à ce que l'évidence de la groſſeſſe l'autoriſe à déclarer à la perſonne enceinte, que ſi elle ne prend pas des meſures pour aſſurer ſon accouchement, il ſera obligé d'avertir ſes parens : c'eſt alors qu'un Médecin doit ſentir les obligations de ſa profeſſion, & avoir le courage de les remplir avec ſageſſe, mais avec dignité.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire des progrès qu'on a faits ſucceſſivement dans la connoiſſance de la formation & des accroiſſements du Fétus humain.

QUOIQUE j'aye tâché de rapporter dans le Chapitre précédent, ce qu'on ſçait de plus certain ſur les premiers linéamens de la formation des embryons, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de donner un détail hiſtorique des progrès, que l'on a faits ſucceſſivement ſur ce ſujet, né fût-ce que pour faire voir avec quelle lenteur on parvient à développer la vérité dans les queſtions de phyſique. Ce ſera une eſpece de hors-d'œuvre, j'y conſens, mais ce ſera un hors-d'œuvre qu'il ſera facile d'omettre ſi l'on veut. Il ſuffit d'avertir qu'on ne s'y propoſe pas de rechercher quelles ſont les opinions que les Médecins ont eues, ce ſeroit

aujourd'hui une peine bien perdue, mais de rapporter les observations qu'ils ont faites sur ce sujet, quand ils en ont fait quelqu'une.

§. I.

Ce que les anciens Médecins ont connu sur la formation du Fétus.

On trouve dans Hippocrate deux observations sur cette matiere. Dans la premiere, qui est dans le Traité *de Naturâ pueri*, il décrit un germe rendu par une femme six jours, à ce qu'il croit, après la conception: *Ego verò*, dit-il, *qualis erat illa genitura referam. Ut si quis ovo crudo externam testam undique auferat, in quâ interiore membranâ contentus humor pelluceat, ad hunc fere modum se habebat liquor ille; præterèaque ruber erat & rotundus. Conspiciebantur autem fibræ albæ & tenues in membranâ cum sanie crassâ & rubrâ contentæ, & ipsa membrana exteriore parte cruore ad instar sugillatarum suffusa erat, in cujus medio tenue quiddam extabat..... ex eoque membrana tota genituram complectens.* Cette observa-

tion paroît exacte, & est assez conforme quant à ce qu'il y a d'essentiel, aux observations qu'on a souvent occasion de faire sur des germes rendus dans le commencement de la grossesse.

L'autre observation se trouve dans le Traité *de Carnibus* vers la fin, où Hippocrate, après avoir avancé que l'embryon est parfait dans sept jours, *ubi genitura ad uteros pervenerit, habet intra septem dies, quæcumque ex corpore ei accedere necesse est*, ajoûte qu'il a eu souvent occasion de l'observer dans plusieurs blessures, où les femmes rendent une espece de masse de chair, & qu'on l'observera de même si l'on procede comme lui. *Eam* (carnem) dit-il, *in aquam conjectam, si accuratiùs inspexeris, membra omnia habere deprehendes & oculorum regiones, & aures, & brachia. Quin & manuum digiti, & crura & pedes & pedum digiti, & pudendum, & reliquum totum corpus in liquido est.* Dans cette observation Hippocrate s'est beaucoup trompé sur l'âge qu'il donne à l'embryon, qui, s'il étoit conformé, comme il dit, devoit avoir

pour le moins six à sept semaines, ainsi qu'on en pourra juger par les observations suivantes.

Quoique les connoissances d'Hippocrate sur cette matiere fussent, comme on voit, très-imparfaites, les Médecins qui sont venus depuis se sont contentés de les adopter. Galien *De formatione Fœtûs, Cap. I.* cite le premier des deux passages d'Hippocrate qu'on vient de rapporter, avertit qu'il est pris du Livre *De Naturâ pueri*, & à cette occasion remarque qu'on doute si ce Livre est d'Hippocrate ou de Polybe son disciple, mais il n'ajoûte rien de nouveau, non plus que ceux qui l'ont suivi jusqu'à notre temps.

Volcherus Coiter, Médecin de Groningue, dont on a un Traité *De ossibus infantis*, rapporte avoir vû un fétus abortif de la longueur du doigt, mais il se contente de dire que la tête étoit fort grande à proportion du reste du corps, & qu'elle ressembloit à la tête d'un singe.

On trouve de même dans Fernel; *Physiolog. Liv. VII, De hominis procreatione, Cap. x.* qu'il avoit examiné

un embryon de quarante jours, de la longueur d'un demi-travers de doigt, gros, à ce qu'il dit, comme une groſſe fourmi, où il avoit diſtingué tous les membres bien formés, les yeux, le nez, les oreilles, les bras, les mains, les cuiſſes, les jambes & les doigts, ce qui prouve que cet embryon étoit plus âgé que ne le croyoit Fernel: Mais ce qu'il y a d'étonnant, ou pour mieux dire d'incroyable, c'eſt que Fernel ajoûte que cet embryon, gros comme une groſſe fourmi, avoit la tête auſſi groſſe qu'une aveline, *caput*, dit-il, *par erat avellanæ.*

§. II.

Ce que les Médecins modernes ont découvert.

Les premieres obſervations un peu exactes que je connoiſſe, ſont les deux ſuivantes, que Riolan le pere rapporte. *Anatomicæ fœtûs humani hiſtoriæ, Capite ultimo.* Voici la premiere. *Anno Domini* 1608. *vidi*, dit-il, *fœtum unius menſis .... in quo partes omnes externæ jam deſcriptæ & conformatæ*

erant, quæ tamen non apparebant, nisi merso in aquam fœtu. Tunc licebat intueri oculos duobus punctis nigris designatos, pro auribus duo apparebant foramina, ipsis oculis inferiora. Os jam patebat, tota manus perfecta erat, in digitos secta; pedes tamen erant imperfecti, breviores manu, nec in digitos fissi. Inter femora rimulam observabam, quæ locum vulvæ referebat.

L'autre observation paroît avoir été faite sur un embryon plus jeune. *Anno sequenti*, dit Riolan, *alterum fœtum inspexi bombicis magnitudine, eique figurâ planè similem, exceptis artubus, qui velut filamenta candida è trunco corporis explantata apparebant. Manus quidem in digitos divisa erat, pedes autem integri.... Caput reliquo corpore grandius apparebat, pro oculis bina foramina, quibus interjectum erat spatium naso destinatum; aurium foramina oculis paulò inferiora, quæ quidem omnia non nisi fœtu in aquam merso conspiciebantur.*

On trouve dans Theodore Kerckringius dans son *Anthropogeniæ ichnographia*, imprimée à Amsterdam en

1670. *Cap. I. II. & III.* trois observations importantes, qui regardent les premiers temps de la grossesse, ce qui m'engage à les rapporter & à copier les figures, que l'Auteur a ajoûtées.

Comme Kerckringius croyoit avec Harvée & Warton, que les hommes viennent des œufs qu'il y a dans les ovaires des femmes, il décrit deux de ces œufs dans le Chapitre premier, qu'il a pris dans des ovaires de femmes. » Ce sont, *dit-il*, des vessies rondes, grosses comme un petit pois, » quoiqu'elles ne soient pas toutes de » la même grosseur, pleines d'une » humeur aqueuse, tantôt jaune & tantôt limpide, qui s'endurcit par la » chaleur du feu, comme le blanc » d'œuf ».

Voyez la premiere figure, qui de même que la description qu'il fait, s'accorde avec les descriptions qu'on trouve dans les Anatomistes plus modernes.

Dans le chapitre second, l'Auteur parle d'une observation plus importante. Une femme ayant eu commerce avec

avec son mari à la fin de ses regles, mourut subitement quatre jours après. Kerckringius ayant été appellé pour en faire l'ouverture, & reconnoître la cause de sa mort, trouva dans la matrice un œuf gros comme une cerise, qu'il emporta pour l'examiner à loisir. Il trouva dans cet œuf un petit corps cylindrique, d'une matiere glaireuse, où il n'y avoit aucune apparence de conformation, mais dont la tête paroissoit être distinguée du reste du tronc par un petit rétrécissement, & sur laquelle il crut reconnoître, mais bien foiblement, des points qui sembloient marquer des organes. *Caput*, dit-il, *clarè à corporis mole distinctum. In capite quasi per nebulam annotata organorum puncta. Corporis autem reliqui rudis indigestaque moles, uti eam vides hic eâdem, quâ est, magnitudine depictam.*

La seconde figure répond à cette description.

A. *Représente la face intérieure du chorion & de l'amnios, où l'on ne trouve aucun vestige du placenta.*

B. *L'embryon, où l'on remarque la distinction de la tête & du tronc, mais où il n'y a aucune apparence de conformation.*

La troisieme observation, que Kerckringius rapporte dans le *Chap. III.* est d'un embryon de 15 jours, où l'on distinguoit déjà dans la tête des vestiges des yeux, du nez, de la bouche & des oreilles, ce que je n'ai point de peine à croire ; mais il ajoute que le corps avoit des bras & des jambes, *Corpus in brachia pedesque divisum erat*, ce qui est contredit, comme on verra ci-après, par des observations plus croyables.

Il paroît même que la figure III. où Kerckringius a dépeint cet embryon, dément la description qu'il en a donnée, car dans cette figure,

A. *Représente le placenta, où l'on voit quelques petites arteres & quelques petites veines.*

BBBB. *Le chorion séparé en quatre lambeaux.*

CCCC. *L'amnios séparé de même.*

D. *Le cordon ombilical.*

E. *L'embryon, où l'on voit quelques apparences de membres, mais où l'on ne voit pas les bras & les jambes, dont l'Auteur parle dans sa description.*

A mesure que l'on avance vers notre temps, les observateurs sont plus exacts, & les observations plus sûres. On en trouve deux dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année 1701, que nous avons cru nécessaire de rapporter dans le Chapitre de la Grossesse. La premiere est de M. Dodart, Médecin de la Faculté de Paris, observateur attentif, exact & qui voyoit bien ce qu'il voyoit. La seconde est de M. Littre, célebre Anatomiste. On la trouve dans le même Tome de l'Académie, & nous l'avons rapportée aussi dans le même Chapitre. Elle est plus singuliere que celle de M. Dodart, avec laquelle elle s'accorde d'ailleurs; ces deux observations sont ce que nous avons de plus certain & de plus instructif sur cette matiere.

Nous joindrons à ces observations celles que l'on trouve dnas Frede-

ric Ruyſch, Médecin & Anatomiſte d'Amſterdam, & dans Jean-Baptiſte Bianchi, Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité de Turin, qui ſont entiérement conformes.

Ruyſch s'eſt pluſieurs fois expliqué dans ſes Ouvrages, d'une maniere très-claire & très-préciſe. Nous avons rapporté ci-deſſus un de ſes paſſages dans la note de la page 320. Comme ſon ſentiment n'eſt point douteux, & qu'il eſt conforme aux obſervations de MM. Dodart & Littre, nous croyons qu'il eſt inutile d'en examiner d'autres paſſages, & qu'il ſuffit de copier ſix de ſes figures, dont trois ſont priſes de la *Planche* II. & trois de la *Planche* III. du même Tréſor Anatomique VI.

La I. de ces figures (*a*) repréſente un embryon humain, gros comme un grain d'orge mondé, tenant au placenta par le cordon ombilical.

A. *La tête de l'embryon.*
B. *Le corps de l'embryon ſans aucune apparence de bras, ni de jambes,*

(*a*) Fig. II. Tab. II.

C. *Le Cordon ombilical.*
D. *Le placenta.*

La II. figure (*b*) représente un embryon humain un peu plus avancé que le précédent, dont la tête est mieux séparée du tronc, & où l'on voit quelques rudimens des membres, comme de petits tubercules.

A. *La face intérieure du placenta.*
B. *La face extérieure.*
C. *La tête de l'embryon.*
D. *Son corps.*

La III. figure (*c*) représente un embryon long d'un demi-travers de doigt, dont la tête est mieux distincte du tronc, & où les apparences ou commencemens des membres sont mieux marqués, avec un cordon ombilical fort gros.

La IV. figure (*d*) représente un embryon encore un peu plus gros, où les membres paroissent plus distinctement, & dont le cordon ombilical A. est fort gros, peut-être par maladie.

(*b*) Fig. IV. Tab. II. (*c*) Fig. V. Tab. II. (*d*) Fig. II. Tab. III.

La V. figure (*e*) représente un embryon encore plus grand, dont le cordon A. est plus menu, & en qui l'on commence d'appercevoir quelque apparence de doigts au bout des membres, lesquels sont plus longs.

Enfin la VI. figure (*f*) représente un embryon, dont les membres sont plus développés.

Bianchi ne s'est pas expliqué moins fortement que Ruysch sur le développement successif des membres des embryons, dans l'Ouvrage, qu'il a publié sous le titre de *Historia de naturali in humano corpore, vitiosâ, morbosâque generatione*, imprimé à Turin en 1741, *in*-8°. & je pourrois en citer des passages très-exprès ; mais les figures que je vais en emprunter, suffiront pour trouver ce que j'en dis. J'en ai copié dix, toutes prises de la planche I. de cet Ouvrage.

La I. figure (*g*) représente un œuf fécondé depuis quatre jours, à ce que Bianchi prétend, car il dit que la fem-

(*e*) Fig. III. Tab. III. (*f*) Fig. IV. Tab. III.
(*g*) Fig. IV. Tab. I.

me qui l'a rendu, avoit eu ſes regles quatre jours auparavant. L'œuf étoit un peu allongé, & ſa ſurface un peu rougeâtre & inégale ; mais ce qui eſt plus important, Bianchi aſſure qu'on diſtinguoit dans le milieu de cet œuf à la ſimple vûe, un petit ver, ce qui eſt le principe de la fécondation.

La II. figure (*h*) repréſente un œuf fécondé depuis ſept jours, ſuivant le témoignage de Bianchi, plus ovale que le précédent, au milieu duquel on diſtinguoit un ver plus gros, liſſe, grêle, ayant une longue queue pointue, ſans aucune apparence de membres, mais remarquable par la groſſeur de la tête, & ſuſpendu par un filet, qui étoit le cordon ombilical.

La III. figure (*i*) repréſente le ver de la figure précédente, groſſi par une loupe. Bianchi aſſure que cet œuf avoit été rendu par une femme ſept jours après ſon mariage.

La IV. figure (*k*) repréſente un ver, ou pour mieux dire, un très-petit embryon de ſept jours, à ce que Bianchi

(*h*) Fig. v. Tab. I. (*i*) Fig. VI. Tab. I.
(*k*) Fig. VII. Tab. I.

assure, où la tête est mieux distinguée du corps ; où l'on commence d'appercevoir les petits boutons, d'où les membres doivent naître ; & dont la queue est extrêmement raccourcie.

La V. figure (*l*) représente un embryon de seize jours, où il ne reste plus de forme de ver, où la tête est bien marquée, où les membres s'allongent, dont le tronc est plus gros, & où il ne paroît aucun reste de queue.

La VI. figure (*m*) représente un embryon de vingt jours, où toutes les parties sont encore mieux développées, quoiqu'il n'y en ait point qui soient encore parfaites. Comme dans la description de M. Dodart, le fétus de vingt-un jours étoit moins formé, que celui que Bianchi décrit, & à qui il ne donne que vingt jours, cet Auteur soutient que M. Dodart a supposé son fétus plus vieux qu'il n'étoit, & qu'il ne devoit avoir que sept jours, comme celui de la IV. figure.

(*l*) Fig. VIII. Tab. I. (*m*) Fig. IX. Tab. I.

La VII. figure (*n*) repréſente un embryon de vingt-cinq jours, attaché au placenta par le cordon, & où l'on voit les progrès des membres au bout deſquels on commence à diſtinguer les marques des doigts.

La VIII. figure (*o*) repréſente un embryon de trente-ſix jours, & la figure IX. (*p*) un autre embryon de quarante jours, où l'on voit les progrès du développement des parties, qui ne ſont pourtant pas encore parfaites.

Enfin la X. figure (*q*) repréſente un fétus de deux mois & demi, où toutes les parties extérieures ont atteint leur conformation naturelle, & n'ont plus beſoin que de croître & de ſe fortifier.

§. III.

Des lumieres qu'on peut tirer de l'examen des œufs, que l'on fait couver.

Je finis par trois Réflexions importantes; la premiere, que les figures

(*n*) Fig. x. Tab. I. (*o*) Fig. XII. Tab. I.
(*p*) Fig. XIII. Tab. I. (*q*) Fig. XIV. Tab. I.

que j'ai empruntées de Kerckringius ; de Ruysch & de Bianchi, ne s'accordent pas entr'elles, & Bianchi qui l'a reconnu, accuse les figures des deux autres de n'être pas exactes. Il peut avoir raison ; mais je ne voudrois pas répondre que les figures qu'il a fait graver lui-même soient plus fideles. Rien n'est plus difficile que de faire représenter au vrai les parties du corps humain, ce qui m'a toujours rendu suspectes les figuresd'Anatomie les plus vantées, d'autant plus qu'il faut avouer que les mêmes parties du corps humain ne se montrent pas toujours sous la même forme. Mais ces figures, telles qu'elles sont, m'ont paru propres à donner une idée des changemens étonnans, qui arrivent aux vers séminaux & aux embryons dans les premiers temps de la grossesse.

La seconde, qu'il n'y a rien de certain dans l'âge que ces Auteurs donnent aux germes & aux embryons qu'ils ont observés, & dont ils donnent les figures. Ruysch en est convenu de bonne foi en plus d'un endroit, & principalement *Thes. IV.* N°. 40.

De Kerckringiis.

Fig. I.

Fig. II.

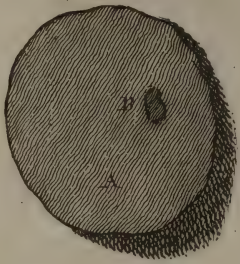


Fig. III.

De Rhaysch.

Fig. II.

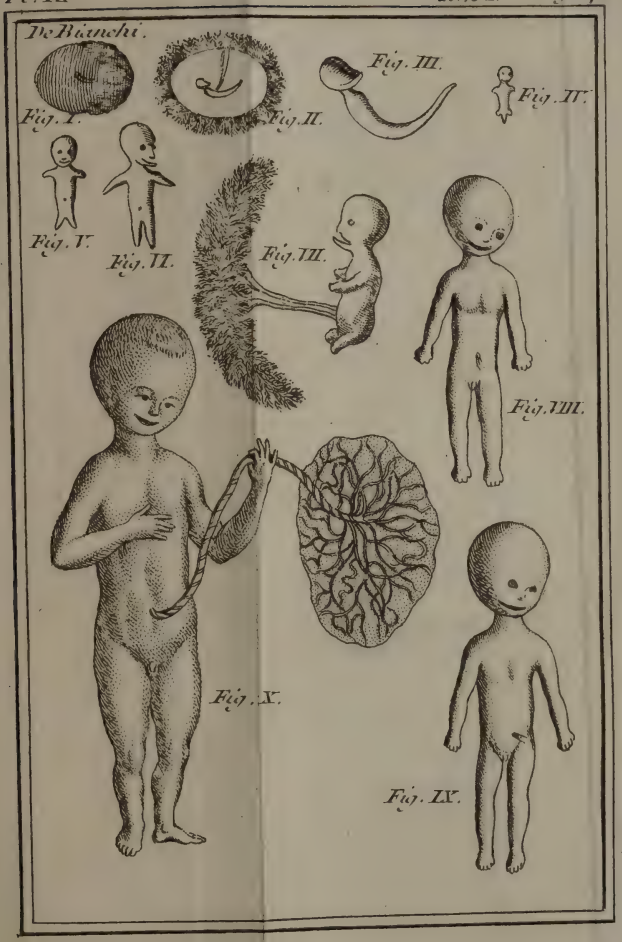
Fig. V.

Fig. VI.

Fig. IV.

Fig. III.

Fig. I.


De Bianchi.
Fig. I.
Fig. II.
Fig. III.
Fig. IV.
Fig. V.
Fig. VI.
Fig. VII.
Fig. VIII.
Fig. IX.
Fig. X.

n. 4. & *Theſ. VI.* N. 49. & *tab.* 6. Il y a pourtant dans quelques-unes des obſervations qu'ils ont rapportées, des circonſtances particulieres, qui fixent l'âge des embryons ; mais après tout l'erreur de quelques jours dans cette matiere ne change rien aux conſéquences, que nous en voulons tirer.

La troiſieme, que c'eſt le hazard ſeul, qui a fourni à ces Auteurs l'occaſion de voir & d'examiner les germes & les embryons, dont ils ont donné les deſcriptions & les figures. Des Obſervateurs auſſi curieux paſſeront peut-être toute leur vie ſans avoir le même bonheur ; mais il y a un moyen facile d'y ſuppléer ; c'eſt d'examiner tous les jours, & même pluſieurs fois dans le jour, les progrès de la formation du poulet, depuis le premier moment de l'incubation juſqu'au vingt-unieme jour, qui eſt le terme où les poulets ont accoutumé d'éclore. Il ne faut pour cela que ſe procurer une poule d'Inde qui couve 20 ou 22 œufs, ou deux poules qui en couvent chacune une quinzaine.

C'eſt un conſeil qu'Hippocrate a

donné depuis long-temps. , *Si quis enim ova viginti, aut etiam plura, gallinis duabus aut pluribus, ut excludantur, supponat, & singulis diebus à secundo exorsus ad ultimum usque, quo ovi putamen detrahitur, subtrahat, frangat, diligenter inspiciat, is eo quo dixi modo, omnia se habere deprehendet.*

Les Médecins ont été long-temps sans songer à profiter de ce conseil ; mais enfin devenus plus curieux, ils en ont fait usage depuis environ cent ans, ce qui nous a procuré d'excellents ouvrages, où en appliquant à propos aux fétus humains les changements que l'on voyoit arriver aux poulets, on a réussi à répandre beaucoup de lumiere sur le mystere de la génération. Tel est le Traité *de formatione ovi & pulli* de Jérome-Fabricius d'Aquapendente, imprimé à Venise en 1621, *in-fol.* Tel est l'ouvrage de Guillaume Harvée, *de generatione animalium*, imprimé à Londres en 1657, *in-4°.* qui roule principalement sur la formation & l'accroissement du poulet, observés pendant l'incubation. Telles sont les ob-

1. *De naturâ Pueri.*

ſervations de Théodore Aldes, Anglois, ou pour mieux dire de Mathieu Slade, d'Amſterdam, ſur le même ſujet imprimées à Amſterdam en 1673 ; *in*-12. Telles ſont enfin les deux excellentes Diſſertations de Marcel Malpighi, l'une *de formatione pulli in ovo*, imprimée à Londres en 1666, *in*-4°. & l'autre, intitulée *Appendix repetitas auctaſque de ovo incubato obſervationes continens*, laquelle, de même que la précédente, ſe trouve dans le premier Tome de la Bibliotheque Anatomique de le Clerc & de Manget.

Mais quelque exactes que puiſſent être ces obſervations, & quelque idée qu'on doive avoir de l'habileté de ceux qui les ont faites, je conſeille aux perſonnes qui ſont véritablement curieuſes, de les répéter, de voir de leurs propres yeux ce que ces Auteurs ont vû, & de voir s'il ont bien vû, & s'ils ont tout vû. Ce cours d'expériences n'eſt ni difficile ni diſpendieux; en tout cas, on en eſt bien dédommagé par la ſatisfaction qu'on trouve, dans les fréquentes occaſions d'admirer la bonté, la ſageſſe la puiſſance de Dieu

dans les changements & dans les développements ſupprenants qui arrivent dans la formation des poulets, & ce qui eſt plus important encore, dans les changements & dans les développements correſpondants, qui doivent arriver dans la formation du corps humain, en diſtinguant ainſi que de raiſon, ce qui eſt propre aux fétus des poulets, de ce qui convient aux fétus des hommes.

CHAPITRE IX.

Examen de quelques opinions sur la nourriture du Fétus.

DANS le Chapitre VII. nous nous sommes contentés de rapporter ce que nous croyons de plus certain, sur la maniere dont les fétus se nourrissent dans le sein de leur mere, sans interrompre le fil de notre explication, pour prouver ce que nous avancions, ou pour répondre à ce qu'on y oppose, parce que nous sommes persuadés qu'il suffit de faire paroître la vérité pour dissiper les fantômes de l'erreur. Il faut cependant convenir qu'on révoque en doute plusieurs des faits que nous avons avancés, & qu'entre les objections qu'on oppose, il y en a de spécieuses. C'est pourquoi nous croyons nécessaire d'employer ce Chapitre à établir la vérité de ces faits, & à répondre aux objections qu'on propose.

PROPOSITION I. Le cordon ombilical, ou du moins la veine qu'il renferme, sert à porter au fétus la nourriture que le placenta reçoit de la mere.

L'on ne sçauroit se refuser à cette vérité pour peu qu'on fasse attention à la conformation du cordon, à la distribution dans le placenta des arteres & de la veine qu'il contient, à la circulation continuelle qui se fait du fétus au placenta par les arteres, & du placenta au fétus par la veine.

A quoi serviroit tout cet appareil s'il n'avoit pas l'usage que nous lui donnons, ou pour mieux dire, que tout le monde lui donne. On peut d'ailleurs confirmer tout ce qu'on vient de dire à l'égard du fétus, par l'exemple de tous les ovipares, dont les petits se nourrissent par le nombril, tant qu'il sont dans l'œuf.

Je sçais que l'on oppose l'exemple de quelques fétus bien nourris & venus à terme quoique le cordon ne fût pas attaché à leur nombril & qu'ils n'eussent pas pu en recevoir leur nourriture. Je ne connois en tout que trois observations de cette espece, qu'on

trouvera citées au bas [1] de la page. Il seroit aisé de faire voir qu'on n'en peut tirer aucun avantage, parce que dans ces trois cas le cordon avoit été déchiré, ou dans l'accouchement, ou peu de temps auparavant, ce qui arrive souvent lorsque le fétus est fort lourd, ou le cordon trop court, comme il est justifié par les passages [2] cités au bas de la page. Mais il paroît inutile d'insister plus long-temps à prouver la nécessité du cordon pour la nourriture du fétus, qu'il paroît que personne ne dispute.

PROPOSITION II. Tandis que l'œuf fécondé reste attaché à l'ovaire, il se nourrit comme les autres parties de la mere, mais ce temps n'est pas long. Dès qu'il est détaché, il ne se nourrit plus que des sucs que le placenta pom-

1. Journal des Sçavans, *Ann.* 1673.
Stalpart van der Viel. *Observ. rariorum Cent.* II. *Observ.* 32.
Acta naturæ Curiosorum. *Decur. II. Anno* VII. *Observ.* 209. *pag.* 392.

2. Acta naturæ Curiosorum. *Vol.* I. *Observ.* 7. *pag.* 451.
Acta Eruditorum Lipsiensia. *Anno* 1707. *Septemb. pag.* 402.

pe comme un éponge ; dans la trompe de la lymphe mucilagineuſe, qui ſe filtre dans ſes tuniques, & qui ſuffit pour la nourriture & l'accroiſſement du fétus dans les groſſeſſes des trompes ; dans la matrice, tant qu'il n'eſt point attaché, c'eſt à-dire, tout le premier mois, de la lymphe laiteuſe, dans laquelle il nâge, & d'une lymphe plus laiteuſe, dès que le placenta a commencé de s'y coller dans le ſecond mois.

Cette Propoſition eſt certaine, puiſque c'eſt la ſeule nourriture que l'embryon ou le fétus puiſſe recevoir juſqu'au troiſieme mois. Admirons en cela avec quel ſoin la Providence veille à la conſervation de l'embryon. Le placenta dans le commencement de la groſſeſſe ne reçoit que la nourriture qu'il peut pomper, ſans qu'elle y ſoit pouſſée ; il n'en reçoit donc que peu, & ce peu qu'il reçoit, il ne le reçoit que très-lentement. Voilà ce qu'il falloit pour l'embryon ; peu de nourriture pour un ſi petit corps, & une nourriture très-foiblement pouſſée pour ne pas déchirer ou ſuffoquer un embryon auſſi mol.

PROPOSITION III. Dans le troisieme mois de la grossesse, le placenta en grossissant s'applique plus fortement contre la matrice, y gêne le cours direct de la circulation, y occasionne la dilatation des veines, & par conséquent des appendices cécales ou veines latérales, qui, en se dilatant, s'allongent, s'enfoncent dans la substance celluleuse du placenta, & y versent du sang qui doit être porté au fétus. Alors le fétus devenu plus grand, commence de se nourrir non-seulement du lait utérin, qui coule des vaisseaux vermiculaires, mais du sang même que les veines cécales lui fournissent.

La vérité de cette Proposition est démontrée par l'inspection des rameaux des veines de la matrice, enfoncés dans le placenta. On a déja dit, & le fait est très-certain, que si l'on a occasion d'ouvrir la matrice d'une femme morte dans le neuvieme mois de sa grossesse, & qu'on en sépare le placenta peu-à-peu, on verra dégaîner de différents endroits de sa substance des vaisseaux veineux, dont quelques-uns ont deux lignes de dia-

mettre, & près deux ou trois lignes de longueur, & qui sont des branches collatérales des veines utérines. Il est donc visible que ces veines versent du sang de la mere dans les cellules du placenta, où elles s'ouvrent; que ce sang est porté dans le fétus par la veine ombilicale, & qu'il sert à le nourrir.

Il n'est pas même besoin d'avoir occasion d'ouvrir une matrice dans le neuvieme mois de la grossesse, ce qui ne se présente pas souvent, pour se convaincre de la vérité que nous soutenons. Il suffit de faire attention aux lochies ou vuidanges qui suivent l'accouchement. Le sang qui coule alors abondamment, vient de ces veines qui le versent dans la matrice, parce que le placenta en est détaché. Il est évident qu'elles le versoient dans la substance du placenta tant qu'il étoit attaché à la matrice, & que ce sang passant de-là dans le fétus, servoit à le nourrir.

Après des preuves aussi évidentes, on pourroit aisément se passer de l'observation de M. Méry. Mais comme cet Académicien la croyoit convaincante pour établir son sentiment, qui

est le même que le nôtre, nous voulons bien ne la pas omettre [1] « Une » femme grosse qui touchoit à son ter- » me, se tua d'une chûte très-rude » presque sur le champ. On lui trou- » va 7 à 8 pintes de sang dans la cavi- » té du ventre, & tous ses vaisseaux » sanguins entiérement épuisés. Son en- » fant étoit mort, mais sans aucune ap- » parence de blessure, & tous ses vais- » seaux étoient vuides de sang, aussi » bien que ceux de la mere. Le corps » du placenta étoit encore attaché à » toute la surface intérieure de la ma- » trice, où il n'y avoit aucun sang extra- » vasé. « Le sang de l'enfant n'a donc pu être vuidé que par les veines de la matrice, ce qui prouve le commerce des vaisseaux de l'enfant & de ceux de la mere.

M. Méry croyoit ce commerce réciproque ; selon lui, les rameaux capillaires des arteres de la matrice qui sont naturellement abouchés avec les rameaux capillaires des veines, s'en détachoient & alloient s'aboucher avec les rameaux capillaires de la veine om-

1. Mémoires de l'Académie des Sciences, *Année* 1708. *pag.* 87.

bilicale, où ils verſoient le ſang qu'ils contenoient : ce ſang porté dans le corps du fétus par le tronc de la veine ombilicale, en revenoit dans le placenta par les arteres ombilicales, dont les rameaux capillaires alloient s'aboucher avec les rameaux capillaires des veines utérines, où ils rapportoient le ſang. Par ce moyen, il ſe faiſoit une circulation continuelle de la mere au fétus, & du fétus à la mere, & le fétus ne pouvoit être regardé que comme une partie du corps de la mere.

Mais comment M. Méry a-t-il pû imaginer & adopter un pareil ſyſtême, directement contraire à la diſtribution des vaiſſeaux ſanguins dans la matrice & dans le placenta, & qui d'ailleurs fourmille d'impoſſibilités ? Comment les rameaux capillaires des arteres utérines, abouchées pour l'ordre de la circulation avec les rameaux capillaires des veines utérines, s'en détachent-ils ? Comment, après s'en être détachés, ſortent-ils dans la cavité de la matrice, pour s'aboucher avec les rameaux capillaires de la veine ombilicale ? Comment les rameaux capil-

laires des artères ombilicales vont-ils à la rencontre des rameaux capillaires des veines utérines, pour s'y aboucher & leur rendre le sang que les artères de la matrice avoient porté à la veine ombilicale? Que deviennent ces rameaux capillaires des artères & des veines utérines, quand le placenta est séparé de la matrice? S'abouchent-ils de nouveau, ce qui paroît impossible, restent-ils séparés & désunis? L'ordre de la circulation du sang dans la matrice ne subsiste donc plus.

Le Secrétaire de l'Académie Royale des Sciences, sans être Médecin, a très-bien senti le défaut de ce système. « Il est merveilleux [1], *dit-il*, qu'à » un Tout aussi renfermé en lui-même & aussi bien lié que l'est le corps » d'un animal, il s'y puisse ajouter » une partie nouvelle (le placenta » avec le fétus) qui s'y unisse aussi » étroitement que toutes les autres; » & qu'après s'y être unie si étroite» ment, elle s'en puisse détacher sans » aucune destruction ».

1 Histoire de l'Académie des Sciences, *Ann.* 1708. *pag.* 38.

Le ſyſtême que nous ſuivons, n'eſt expoſé à aucun de ces inconvénients. Il eſt conforme à la diſtribution reconnue des vaiſſeaux de la matrice. Dans ce ſyſtême, la mere donne du ſang au fétus dès le troiſieme mois, par les veines cécales; mais le fétus ne le rend jamais à la mere dans l'état naturel. Le ſang a pû cependant, dans le cas de l'obſervation de M. Méry, rétrograder, du fétus dans la mere à meſure que les vaiſſeaux de la mere ſe vuidoient par les mêmes veines, parce qu'elles ne ſont garnies d'aucunes valvules qui s'y oppoſent. Enfin quand le placenta ſe détache de la matrice, ces veines, après avoir fourni pendant quelque temps le ſang des vuidanges, ſe raccourciſſent, ſe reſſerrent, ſe froncent & tout rentre dans l'ordre naturel, de même qu'il y rentre à la fin des regles.

Je ne ſçaurois me diſpenſer de faire encore admirer la providence de Dieu ſur la nourriture du fétus. Comme il étoit devenu plus fort & plus grand, il avoit beſoin d'une nourriture plus forte & plus abondante au troiſieme mois,

mois, & cette nourriture c'eſt le ſang, que la mere lui fournit dans ce temps-là. Ce ne ſont pas des artères qui le fourniſſent, mais des veines. Ce ne ſont pas des veines qui le fourniſſent par un cours direct, mais des veines cécales par un cours latéral. Toutes ces précautions étoient néceſſaires, pour que le fétus ne fût pas ſuffoqué par l'abondance du ſang qu'il recevroit, ou par l'impétuoſité avec laquelle il le recevroit. Encore même a-t-il fallu que la vîteſſe de ce ſang veineux, quoique aſſez foible, fût rallentie dans la ſubſtance celluleuſe du placenta, pour la mettre au degré qui convient à l'état du fétus.

Après tant de preuves, & de preuves auſſi fortes, on pourroit croire que la vérité de la nourriture du fétus par le ſang de la mere, n'a point été attaquée. Mais on ſe tromperoit : elle l'a été fortement, ſur-tout l'induction que M. Mery prétendoit tirer de ſon obſervation, rapportée ci-deſſus. On ſoutint en 1711, dans la Faculté de Médecine [1] une Thèſe, où pour la

1. Elle étoit propoſée en ces termes, *An*

détruire, on rapportoit l'expérience suivante, qu'on avoit faite & répétée plusieurs fois avec beaucoup de soin. On avoit pris une chienne prête à faire ses petits, on l'avoit saignée jusqu'à l'épuiser de sang autant qu'il est possible, de sorte que s'il en restoit, c'étoit à peine quelque demi-once, qui étoit encore dans le cœur ou aux environs : On l'ouvrit ensuite, & on trouva ses petits, non seulement pleins de sang, mais vivans, & cela quoiqu'on n'eût ouvert la mere, qu'une demi-heure après sa mort.

Ce fait est directement contraire à celui que M. Mery a rapporté, & par conséquent l'induction qu'on en doit tirer, détruit celle que M. Mery avoit tirée de son observation. Cette objection parut très-forte à l'Académie, & M. Mery en fut un peu déconcerté. Cependant cette Expérience ne prouve rien, ou elle prouve tout au plus,

Fœtui sanguis maternus alimento ? & l'on concluoit négativement. J'ignore si cette Thèse doit être attribuée au Président, feu M. Camille Falconet, ou au Soutenant, feu M. Antoine de Jussieu.

que les chiennes ne fourniſſent point de ſang pour nourrir leurs petits, & qu'il n'y a en elles aucun commerce entre les vaiſſeaux ſanguins de la matrice & ceux du placenta, ce que je crois non ſeulement à l'égard des chiennes, mais auſſi à l'égard des autres animaux. On ne trouve point dans les matrices de ces animaux des veines cécales, ou appendices veineuſes, en quelque temps qu'on les obſerve. Lorſqu'on détache dans une chienne, qu'on a tuée près de ſon terme, le placenta plein de ſes petits d'avec la matrice, on ne voit point de vaiſſeaux qui ſe détachent du placenta, il ne coule pas une goutte de ſang de la matrice. On en peut dire autant des cotiledons des vaches. Ces animaux n'ont point de regles en rouge, n'ont point de vuidanges en rouge, après avoir mis bas. Il eſt donc viſible que ces animaux ne fourniſſent point de ſang à leurs petits, & c'eſt tout ce qu'on peut conclure de l'expérience rapportée dans la Thèſe de Médecine, mais cela n'empêche pas qu'on ne doive conclure le contraire pour les femmes, qui ſont à tous

égards, dans des circonstances opposées.

On croira peut-être pouvoir profiter de ce que je viens de dire des animaux, pour le tirer à conséquence à l'égard des femmes. Les vaches, dira-t-on, nourrissent leurs veaux, & les jumens leurs poulins de lait seul, sans leur fournir une goutte de sang. Les femmes doivent donc nourrir de même de lait seul leurs fétus, qui sont plus petits. Quel besoin y avoit-il en elles de chercher pour nourrir leurs enfans, une autre nourriture, puisque cette nourriture n'est pas nécessaire dans les animaux, dont les fétus sont plus grands & plus forts.

Mais peut-on par des pareilles conséquences renverser des faits certains, avérés? C'est un fait démontré que les femmes fournissent du sang à leurs fétus; est-on en droit de nier ce fait, parce que les femelles des animaux n'en fournissent point? Mais d'où prétendez-vous donc, me dira-t-on, que vient cette différence? Elle vient peut-être de ce qu'il falloit fournir aux fétus humains, une nourriture plus

forte, pour donner à leurs parties, & sur-tout à leur cerveau, le ressort & la fermeté nécessaires pour les fonctions supérieures, auxquelles ils sont destinés. Mais après tout, qui sommes-nous pour sonder les conséils de Dieu? Contentons-nous de connoître, d'admirer ce qu'il a fait, sans entreprendre de pénétrer les motifs qui le lui ont fait faire.

Ce qui peut faire plus d'impression que ces vains raisonnemens, c'est que Ruysch, cet Anatomiste [1] renommé, a nié qu'il y eût aucune communication entre les vaisseaux de la matrice & le placenta, & par conséquent qu'il passât une goutte de sang de la mere au fétus.

Mais il est surprenant que Ruysch, chargé de l'examen des Sages-Femmes en Hollande, appellé souvent aux accouchemens difficiles, où il mettoit la main à l'œuvre, qui a eu par conséquent beaucoup d'occasions d'examiner les matrices de femmes mortes en couche, n'ait pas connu la distribution des veines utérines, & ait

1. Thesaurus II. *Assere* IV. N. XVIII. n. 1.

ignoré les veines cécales, ou appendices veineuses, quoiqu'il paroisse par les descriptions qu'il fait, & par les figures qu'il donne, qu'il les a vûes plus d'une fois, sans les reconnoître, comme on le prouvera [1] ailleurs.

Pour dire la vérité, Ruysch avoit une grande dextérité à injecter, & à préparer les parties. Dieu veuille que la maniere dont il les préparoit, ne lui ait pas fait quelquefois illusion. Mais il faut se défier de ses jugemens. Il s'étoit obstiné, contre toute évidence, à soutenir que la face extérieure du placenta, qui s'applique contre la matrice étoit couverte d'une membrane, qui étoit une expansion du chorion. Il falloit en conséquence nier que les vaisseaux de la matrice pussent y passer pour porter du sang dans le placenta, & de-là dans l'enfant, [2] & il l'a nié; il a nié même que le placenta pût y laisser passer du

1. Dans une Dissertation à la fin de cet Ouvrage, où l'on tâchera d'éclaircir les doutes de M. van-Swieten.

2. Ubi suprà; & *Thesaur.* V. *Assere* II. N. XLI.

fait, ce qui l'a jetté dans un grand embarras, quand il a voulu expliquer la nutrition du fétus, & l'a forcé d'avouer qu'il ne la comprenoit pas. Peut-on donc dans ces circonstances faire valoir son autorité, & la juger propre à décider la question ?

Proposition IV. Le fétus dans le sein de sa mere ne se nourrit pas par la bouche.

Pour soutenir le contraire, il faudroit dire que le fétus succe, & pour le faire succer, prétendre qu'il respire : Or il est certain que le fétus ne respire point, tant qu'il est dans la matrice enveloppé dans l'arriere-faix. Il est donc impossible qu'il se nourrisse par la bouche. On dira peut-être qu'il peut avaler sans succer, & cela est effectivement possible, pourvû qu'on avoue que cette maniere d'avaler ne lui fourniroit que peu de nourriture : Mais pourquoi disputer sur un fait, qui est détruit par les observations. On a trouvé un grand nombre de fétus & d'hommes & d'animaux, où il n'y avoit ni tête, ni bouche, ni rien qui y suppléât, & qui étoient venus

à terme, gros & bien nourris. Je pourrois en citer [1] un grand nombre d'exemples, mais je me contente des trois suivans, rapportés [2] par M. Littre; les deux premiers étoient mâles, l'un âgé de 7 mois, & l'autre de 8 & tous deux gros & gras. Celui de sept mois n'avoit ni tête ni cou, & la partie supérieure du tronc étoit couverte de la peau, de même que le reste du corps. La tête manquoit seulement au fétus de 8 mois, & la partie supérieure de son cou étoit tout-à-fait couverte de la peau. Le troisieme fétus, qui étoit femelle, à terme & très-bien nourri, avoit les trous des narines & de la bouche entiérement fermés, & ces trois endroits ne différoient des parties voisines, ni en couleur, ni en consistance, ce qui prouvoit que ce vice étoit un défaut de la premiere conformation.

Après une preuve pareille, je ne sçais si je dois m'arrêter à une objec-

1. Entre autres, *Acta naturæ Curiosorum, Decur. I. anno 3, pag. 990.*
Ibidem. Décur. II. Anno 9. pag. 358.
2. Mémoires de l'Académie des Sciences; *Année 1701, pag. 91.*

tion frivole. L'enfant nouveau-né ſucce le teton de ſa nourrice, dit-on, dès-qu'on lui en met le bout dans la bouche, d'où l'on croit pouvoir conclure qu'il avoit déjà appris à ſuccer dans la matrice. Je prie à mon tour ceux qui font cette objection de me dire ſi la premiere fois que le fétus ſucce dans le ſein de ſa mere, ſuppoſé qu'il y ſucce, il avoit appris à ſuccer auparavant; apparemment que non, puiſqu'on ſuppoſe qu'il ſucce pour la premiere fois. Mais à quoi bon faire des difficultés pareilles? Ignore-t-on que le Créateur à formé les corps des hommes & des animaux avec un tel art, que telles & telles impreſſions ſur les ſens y excitent machinalement tels & tels mouvemens. C'eſt ainſi que les petits canards, à la premiere vûe de l'eau, s'y jettent; c'eſt ainſi que les poulets, au ſortir de l'œuf, ſe mettent à courir & à gratter pour trouver de quoi ſe nourrir; enfin c'eſt ainſi qu'un enfant nouveau-né, qui n'a jamais teté, embraſſe le bout du teton de la nourrice dès qu'elle le lui met dans la bouche, & le ſucce.

Proposition V. Le fétus ne se nourrit point de la liqueur contenue dans l'amnios.

Cette proposition n'est qu'un corollaire de la proposition précédente. Pour se nourrir de cette liqueur, il faudroit que le fétus la prît par la bouche : Or on a trouvé beaucoup de fétus qui n'avoient point de bouche, ni rien qui y suppléât, & qui cependant étoient gros, gras & bien nourris. Ce n'est donc pas ni de la liqueur de l'amnios, ni par la bouche, que les fétus se nourrissent.

D'ailleurs la liqueur de l'amnios, qui peut-être seroit propre pour la nourriture du fétus dans les premiers mois de la grossesse, parce qu'elle est alors une lymphe douce & mucilagineuse, comme du blanc d'œuf, ne seroit plus propre pour cet usage dès le milieu de la grossesse, & encore moins sur la fin, parce qu'elle est alors altérée par le mélange de l'urine du fétus, & que ce n'est plus qu'une sérosité saline, muriatique ; cependant ce seroit alors, qu'elle seroit le plus nécessaire, supposé qu'elle servît à

nourrir le fétus, parce que le fétus devenu plus grand, auroit beſoin d'une nourriture plus abondante.

En vain oppoſe-t-on pour étayer cette opinion, qu'on trouve dans le goſier & dans l'eſtomac des enfans morts-nés, une liqueur lymphatique analogue à la liqueur de l'amnios, & qu'il y a de même dans leurs inteſtins une matiere noire, épaiſſe, viſqueuſe comme de la poix, connue ſous le nom de *Meconium*, que les enfans nouveaux-nés rendent d'eux-mêmes, ou qu'on a ſoin de leur faire rendre, ce qui ne peut-être que le reliquat des digeſtions, qui ſe ſont faites dans leur eſtomac pendant la groſſeſſe.

Comment ne voit-on pas qu'il doit ſe faire dans les fétus des ſecrétions en petit, dans tous les endroits, où il s'en fera de plus grandes dans la ſuite, ſans quoi les canaux ſecrétoires, par où elles doivent ſe faire, s'oblitéreroient. Qu'ainſi il ſe fait en eux pendant les neuf mois que dure la groſſeſſe, des ſecrétions dans les glandes ſalivales, dans les glandes de l'œſophage, & dans celles de l'eſtomac,

& que c'eſt la ſource de l'humidité lymphatique, qui humecte la bouche & l'œſophage, & du peu qui s'en ramaſſe dans l'eſtomac : Qu'il ſe ſépare de même du ſuc pancréatique, du ſuc inteſtinal, & ſur-tout de la bile dans les couloirs, qui leur ſont propres, & que ces humeurs, ramaſſées, épaiſſies dans les inteſtins, forment cette eſpece de poix, comme on peut en juger par l'amertume bilieuſe, qu'y ont trouvée ceux qui ont eu la curioſité de la goûter.

Ainſi tout diſcuté, concluons que le parti, que nous avons ſuivi dans le Chapitre précédent, ſur la nature des humeurs qui ſervent à nourrir le fétus, & ſur l'ordre dans lequel elles y ſont employées, eſt le plus vrai, & celui qui s'accorde le mieux avec tous les faits connus ſur cette matiere, & qu'ainſi il faut convenir,

1°. Que pendant le temps que l'œuf fécondé met à deſcendre de l'ovaire dans la matrice, le long de la trompe, il ſe nourrit, de même que l'embryon qu'il renferme, de la lym-

phe mucilagineuſe, qui ſe ſépare dans les glandes des trompes.

2°. Que quand l'œuf eſt arrivé dans la matrice, il s'y nourrit pendant tout le temps qu'il y flotte dans la liqueur qui y eſt amaſſée, de cette liqueur même qui eſt une lymphe laiteuſe, fournie par les vaiſſeaux vermiculaires laiteux de la matrice.

3°. Que dès que le placenta en croiſſant commence à s'attacher à la matrice, le fétus n'eſt plus nourri que d'une lymphe plus laiteuſe, & qui le devient plus de jour en jour, laquelle paſſe des vaiſſeaux vermiculaires immédiatement dans le placenta, & de-là dans le fétus.

4°. Enfin que vers la fin du troiſieme mois, les appendices veineuſes ou veines cécales s'allongent dans la ſubſtance celluleuſe du placenta, y verſent du ſang qui eſt tranſporté au fétus, lequel par ce moyen ſe nourrit dès-lors juſqu'à la fin de la groſſeſſe, & du lait utérin qu'il recevoit déjà, & du ſang de la mere qu'il reçoit de nouveau.

CHAPITRE X.

De la conduite que les Femmes doivent tenir pendant la groſſeſſe. Des incommodités propres à la groſſeſſe. Des précautions qu'on doit avoir dans le traitement des maladies, qui arrivent aux Femmes groſſes.

COMME ces trois ſujets ont beaucoup de rapport enſemble, nous avons cru pouvoir les comprendre dans le même chapitre, mais nous les traiterons ſéparément.

§. I.

De la conduite que les Femmes doivent tenir pendant la groſſeſſe.

LA conduite que les femmes doivent tenir quand elles ſont enceintes, regarde le régime qu'elles doivent

garder, ou les remedes qu'il convient de leur faire.

I. A l'égard du régime, il faut obſerver la ſobriété dans la quantité de la nourriture ; on verra bientôt que la trop grande quantité de ſang, qui abonde dans les femmes à cauſe de la retenue des régles, eſt la principale cauſe des incommodités qu'elles éprouvent, & des dangers où leur fruit eſt expoſé. Ainſi il faut diminuer la quantité de leur nourriture, en ayant pourtant égard à la maniere dont elles ont accoutumé de ſe nourrir. Je ſoupçonne que le dégoût & les vomiſſemens, qui arrivent aux femmes dans le commencement de la groſſeſſe, ont été ſagement établis par l'Auteur de la nature, pour diminuer efficacement par-là la trop grande abondance de chyle qu'elles feroient, & qui ſeroit nuiſible à l'embryon, de la petiteſſe dont il eſt dans les premiers mois.

Il ne ſuffit pas de diminuer la quantité de la nourriture, il faut outre cela du choix dans celle dont on les laiſſera uſer. On doit leur preſcrire des

alimens doux, aisés à digérer & d'un bon suc, comme de la viande de boucherie tendre, rôtie ou bouillie, de la volaille jeune, des lapereaux, des pigeonneaux, du poisson frit ou bouilli, & sur-tout de la soupe, du ris, du gruau, de la semoule, le tout au gras. On doit leur interdire le maigre, le salé, l'épicé, les ragoûts, la pâtisserie, les fruits cruds, sur-tout s'ils ne sont pas bien mûrs. Mais il faut bien se relâcher de la sévérité de ce régime, pour les femmes accoutumées à vivre plus grossiérement, & qui s'en trouvent bien. On peut permettre aux femmes grosses de boire du vin, ou de la bierre, si elles sont dans l'usage d'en boire. On verra dans la suite qu'il faut avoir beaucoup de complaisance sur l'article du régime au commencement de la grossesse, tant que les maux de cœur ou les dégoûts subsistent.

Il faut laisser dormir les femmes enceintes, à-peu-près comme elles dorment quand elles ne le sont pas, chacune selon son état & sa maniere de vivre. Si elles ne dormoient pas assez, il faudroit leur donner quelque léger

calmant, comme un amandé, la décoction d'une tête de pavot, demi-once de syrop de diacode ou un peu de thériaque. Au contraire, si elles dorment trop, il faudra leur donner moins à manger, ou les saigner.

Il en est à-peu-près de même de l'exercice, qui est utile. Les femmes du peuple, & sur-tout les paysanes, en font beaucoup, & elles ont des grossesses & des couches heureuses. Il faut pourtant leur recommander de n'en point trop faire, & sur-tout de ne point élever des fardeaux pesans, ou faire quelque effort. Il faut exhorter les autres femmes à en faire au moins modérément, & à ne point se tenir couchées dans un canapé toute la journée, à l'exception pourtant des deux premiers mois de la grossesse, où l'arriere-faix ne tenant à rien, pourroit aisément s'échapper, si un peu trop d'exercice, ou un faux pas faisoit entr'ouvrir l'orifice de la matrice. Il faut encore excepter de cette régle les femmes jeunes, délicates, qui ont les reins foibles, sur-tout si elles ont eu déjà des fausses couches au second &

au troiſieme mois, & loin de les exciter à agir, il faut les obliger à ſe tenir au lit, ou ſur une chaiſe longue pendant toute la groſſeſſe; on doit en même-temps leur défendre de porter des corps de baleine, ni rien qui puiſſe trop comprimer le ventre.

Il faut de la modération dans la cohabitation avec ſon mari. Il ſeroit bon de s'en abſtenir pendant les deux premiers mois de la groſſeſſe, & juſqu'à ce que l'arriere-faix fût attaché à la matrice. Mais après cela, je ne crois pas qu'on doive être ſi ſévère, quoique je condamne l'excès.

Les paſſions de l'ame, comme la colère, le chagrin, la peur, la douleur, peuvent nuire à la conſervation de l'embryon, & cauſent ſouvent l'avortement dans le commencement de la groſſeſſe, quand on s'y livre trop vivement. Il faut donc exhorter la femme enceinte à ſe contenir, & ce qui eſt plus ſûr, lui éviter toutes les occaſions qui pourroient l'affecter vivement.

II. Quant aux remedes, ceux qu'on a occaſion d'employer dans une groſ-

ſeſſe ſans accident, ſont la ſaignée, la purgation, quelques ſtomachiques, & quelquefois quelque cordiaux.

Il n'y a pas long-temps qu'on regardoit la ſaignée comme le moyen le plus ſûr de procurer une fauſſe couche. Hippocrate 1 l'avoit dit, & tout le monde le croyoit ſur ſa parole. C'eſt tout le contraire aujourd'hui, l'expérience l'a emporté ſur l'autorité d'Hippocrate. On a été forcé dans quelques occaſions de ſaigner des femmes dans des cas preſſans qui l'exigoient; il n'en eſt arrivé aucun accident; au contraire, on a tiré d'affaire les malades, ce qui a peu à peu encouragé, & la ſaignée eſt aujourd'hui autant recommandée dans la groſſeſſe, qu'elle étoit auparavant proſcrite.

Cette pratique eſt très-conforme à la bonne théorie; la pléthore dans les enfans, eſt une des cauſes qui les fait ſouvent périr dans le ſein de leur mere; la pléthore, dans les meres, eſt la cauſe la plus commune des maladies qui leur ſurviennent; la ſaignée qui remédie à la pléthore, eſt donc

1. Aphoriſmo 31. *Sect.* 5.

utile à la mere & à l'enfant, & c'eſt ce que l'expérience confirme ; après la ſaignée, la mere eſt plus légere & plus gaie, & l'enfant remue plus vivement : ce qui prouve qu'il eſt mieux.

Le nombre de ſaignées qu'il faut faire dans la groſſeſſe, varie ſelon le caractere de la groſſeſſe, & la maniere de vivre de la femme enceinte. Il ne faut point ſaigner, ou ne ſaigner que peu les payſanes & les femmes de travail, qui mangent peu, & qui font beaucoup d'exercice, & en qui il ne ſe fait point de pléthore. Il faut au contraire ſaigner pluſieurs fois les femmes qui ſe nourriſſent bien, & qui menent une vie ſédentaire, en qui il y a de la pléthore : communément on ſaigne trois fois, à trois mois, à ſix & à neuf ; mais d'autres fois, quand le cas eſt moins preſſant, on ne ſaigne que deux, & même qu'une fois ; ces ſaignées ſont des ſaignées de neuf à dix onces. J'ai vû des femmes qu'il falloit ſaigner ſix à ſept fois, c'eſt-à-dire, preſque tous les mois ; mais ces ſaignées n'étoient guères que de cinq onces, & ce n'étoit que par ce moyen,

qu'elles portoient leurs enfans à terme.

On fait ces saignées dans les intervalles des temps, où les régles paroîtroient sans la grossesse. On les fait du bras ; mais, si la femme avoit une maladie qui demandât la saignée du pied, comme une apoplexie ou un transport au cerveau, on pourroit la faire du pied sans rien craindre ; & j'ai eu occasion de le pratiquer deux fois avec succès.

Quant à la purgation, on la craignoit dans les femmes grosses presqu'autant que la saignée, mais on s'est guéri de cette crainte, & on la pratique aujourd'hui sans scrupule, quoique plus rarement que la saignée. En général, les femmes du peuple, qui travaillent, sur-tout les payſanes, n'en ont aucun besoin, & il est bien rare qu'on soit dans la nécessité de la leur ordonner. Pour les femmes aisées, qui ne font point d'exercice ou qui en font peu, il faut nécessairement y avoir recours, quand on voit qu'elles ont l'estomach chargé des restes de plusieurs mauvaises digestions ; ce qui a lieu sur-tout dans les femmes délicates,

cacochymes, qui ont un mauvais eſtomach, & qui ne gardent aucune regle dans leur régime.

On purge ordinairement ces femmes deux fois dans le cours de la groſſeſſe, à trois mois & demi, pour vuider toutes les ordures qui ſe ſont amaſſées dans l'eſtomach pendant le temps du dégoût & des appétits bizares ; & dans le neuvieme mois, pour rendre l'accouchement plus facile, & en prévenir les ſuites fâcheuſes. On peut aller juſqu'à trois purgations dans le troiſieme, dans le ſixieme & dans le neuvieme mois. Mais il eſt rare qu'on aille au-delà, à moins qu'il ne ſurvienne dans la groſſeſſe quelque incommodité particuliere qui l'exige. Ces purgations ſont ordinairement légeres avec la rhubarbe, le ſel végétal ou le ſel de *duobus*, la manne ou la caſſe; mais ſi la femme enceinte étoit difficile à purger, on pourroit y ajouter un gros de follicules en infuſion.

On a toujours employé les ſtomachiques dans la groſſeſſe, ſur-tout dans les femmes qui mangent trop, qui uſent de mauvaiſe nourriture, qui ont

naturellement un mauvais estomach. Entre un grand nombre de stomachiques, on choisit la rhubarbe ou le quinquina, ou les coraux, ou les yeux d'écrevisses en poudre, qu'on peut faire prendre séparément, ou deux ensemble, à la dose de dix ou douze grains chacun, en les répétant souvent. On peut aussi employer l'élixir de propriété ordinaire à la dose de 12 ou 15 gouttes dans une cuillerée de vin, ou l'élexir de propriété distillé, à la dose d'une cuillerée à café, mêlé avec deux cuillerées pareilles d'eau commune, ou d'eau de fleurs-d'orange pure, à la dose d'une ou deux cuillerées.

On n'ordonne les cordiaux, que dans le cas de quelque mal au cœur, qui peut tendre à la défaillance. Quand le mal est léger, on fait prendre deux à trois cuillerées de vin d'Alicante, une ou deux cuillerées d'eau de mélisse double, vulgairement *Eau des Carmes*, mêlée avec parties égales d'eau, de la confection d'hyacinthe ou d'alkermès, à la dose d'un demi-gros & même plus, délayée dans deux cuillerées de vin vieux, & même trente ou trente-cinq grains de

thériaque, délayés de même dans deux cuillerées de vin. Que si le mal paroissoit plus fort, on ordonneroit sur le champ une potion avec les eaux distillées de chardon bénit, où l'on ajoûteroit la thériaque, l'eau de fleurs d'orange ou l'eau de mélisse, & du lilium, le nombre de gouttes que l'on jugeroit nécessaire.

§. II.

Des incommodités propres à la grossesse, & des moyens d'y remédier.

DESCRIPTION.

CES incommodités sont en grand nombre. Dès le commencement de la grossesse jusqu'à la fin du troisieme mois, & quelquefois jusqu'au commencement du quatieme, les femmes enceintes sont sujettes à des dégoûts pour les alimens ordinaires; à des appetits bizarres pour des mauvais alimens, & quelquefois même pour des choses absurdes; à des maux de cœur, à des envies de vomir, à des vomissements fréquents, à des tranchées ou douleurs d'entrailles, à des oppressions

sions & palpitations du cœur, à un gonflement du sein avec douleur, à des flux de ventre, souvent même à des maux de tête, & sur-tout à des maux de dents.

Vers le cinq ou sixieme mois, il survient des douleurs de reins & des hanches, & des hémorrhagies par le nez, par les hémorrhoïdes, par le vagin.

Enfin dans les derniers mois, les femmes enceintes sont constipées, ont un fréquent besoin d'uriner, qui aboutit quelquefois à la suppression ou rétention d'urine; les extrémités inférieures, & même la vulve, deviennent œdémateuses; les jambes sont foibles, il se forme des varices aux cuisses & aux jambes; enfin la peau du ventre se coupe & se taillade.

Ces incommodités ne sont pas les mêmes dans toutes les femmes, ni par rapport au nombre, ni par rapport à la violence. Les femmes naturellement saines, qui agissent, qui travaillent, qui mangent sobrement, ou qui gardent un régime convenable, ne s'en ressentent presque point. Elles ne sont

considérables que dans les femmes d'une constitution délicate, qui mangent beaucoup, ou qui ne gardent aucune regle dans leur nourriture, qui menent une vie paresseuse & sans exercice, & sur-tout qui sont naturellement cacochymes.

Il est rare, ou pour mieux dire, il est sans exemple que toutes ces mêmes incommodités arrivent à la même personne; ordinairement elles sont diversement & inégalement partagées.

Causes.

On a déja vû ci-dessus, *Liv. I*, que la plûpart des incommodités qui arrivent aux femmes dans les premiers mois de la grossesse, arrivent aussi quand la premiere éruption des regles dans les filles se fait avec peine, *Chap. III*; quand les regles dans les femmes sont supprimées ou diminuées, *Chap. IV*; ou quand elles sont retenues, *Chap. V*; & l'on a eu soin dans tous ces endroits d'en expliquer les causes. Ainsi, pour éviter une répétition inutile, on se contentera d'indiquer ici sommairement ces mêmes cau-

ſes, à l'égard de ce qui concerne les femmes groſſes, & l'on aura ſoin d'inſiſter un peu plus ſur les cauſes des autres incommodités, qui ſont particulieres à la groſſeſſe ; mais en traitant de ces différentes incommodités, nous continuerons de les diſtinguer en trois claſſes, ſelon les trois temps de la groſſeſſe.

I. Il arrive aux femmes enceintes deux changemens dans les deux ou trois premiers mois de la groſſeſſe. Le *premier* eſt l'augmentation du volume du ſang, ce qui vient de la retenue des regles. Par-là, les vaiſſeaux étant plus pleins, la circulation du ſang devient plus lente, à cauſe que les frottemens ſont plus forts; l'épaiſſiſſement du ſang augmente à cauſe qu'il circule plus lentement, & qu'il eſt moins atténué ; & la ſecrétion de toutes les humeurs eſt moins abondante, à cauſe que tout le reſte étant ſuppoſé égal, elle eſt toujours proportionnée à la vîteſſe de la circulation.

L'*autre* eſt la ſurabondance de la lymphe laiteuſe de la matrice, qui ne coulant plus dans la matrice conjoin-

tement avec le sang dans le temps des regles, regorge dans les vaisseaux. Comme cette lymphe, après avoir circulé quelque temps avec le sang, se méle peu-à-peu avec les humeurs qui lui sont analogues, comme la lymphe laiteuse des mammelles, la salive, la lymphe stomachale, la lymphe du pancréas, & la lymphe des intestins, cela donne lieu à plusieurs incommodités.

Il suit de-là d'un côté, que la lenteur de la circulation & l'épaississement du sang, qui, comme on l'a dit, arrivent dans les premiers mois de la grossesse, sont cause que le sang croupit dans les parties, sur-tout dans les parties molles & qui ont peu de ressort, comme dans le cerveau, ce qui produit le mal de tête ou céphalalgie; dans la substance spongieuse des gencives, ce qui produit la douleur des dents ou odontalgie; dans les poumons, ce qui cause l'oppression & même la palpitation de cœur, qui vient de ce que le sang passe difficilement du ventricule droit au ventricule gauche, à travers les poumons qui sont

engorgés. Les deux mêmes causes produisent la lenteur & la rareté du pouls, assez ordinaire au commencement des grossesses.

D'un autre côté, il suit que la lymphe des mammelles rendue plus épaisse & plus laiteuse par le mélange de la lymphe laiteuse utérine, gonflera les vésicules du corps mammaire & par conséquent les mammelles même, ce qui se faisant tout d'un coup ne sçauroit se faire sans quelque douleur; que la salive altérée par le mélange de la lymphe laiteuse, qui l'empâte, perd de son activité & de son énergie, ce qui fait que les alimens ordinaires paroissent insipides, qu'on s'en dégoûte & qu'on appette mille choses absurdes, mais propres à corriger le vice de la salive;

Que la lymphe de l'estomac viciée par la même cause, n'est plus propre à digérer les alimens, d'autant plus qu'on ne prend que des alimens mauvais & absurdes, peu propres à être digérés. Il se fera donc constamment de mauvaises digestions, qui en irritant ou piquant le fond, les côtés,

l'orifice supérieur de l'estomac, causeront des langueurs, des angoisses, des maux de cœur ou cardialgies, des envies de vomir, des vomissemens.

Enfin que le peu de bouillie ou *Chyme* âcre & mal digéré, qui passera de l'estomach dans les intestins, y étant encore altéré par la lymphe pancréatique & par la lymphe intestinale, qui sont elles-mêmes viciées, irritera, rongera la tunique nerveuse des intestins, & causera des tranchées, des douleurs d'entrailles, & des flux de ventre.

De ces différentes incommodités, celles qui dépendent de la pléthore du sang, sont plus grandes & plus fâcheuses dans les femmes naturellement sanguines, accoutumées à des regles abondantes, qui mangent beaucoup, & qui font fort peu d'exercice, & sont au contraire plus légeres dans les cas opposés.

De même les incommodités qui viennent de la pléthore de la lymphe laiteuse de la matrice, & de son mêlange avec les humeurs qui lui sont analogues, sont plus violentes dans les femmes cacochymes, dont le sang

eſt bilieux & âcre, parce que la lymphe en circulant avec le ſang, ſe charge de ces vices qu'elle communique aux humeurs, avec leſquelles elle ſe mêle, au lieu qu'elles ſont beaucoup plus légeres dans les femmes, qui ont le ſang pur & doux, parce que la lymphe laiteuſe utérine, quoique mêlée avec le ſang, n'y contracte point de vice ou y en contracte peu.

II. Ces incommodités ceſſent d'elles-mêmes à la fin du troiſieme mois de la groſſeſſe, ou au commencement du quatrieme, parce que les cauſes qui y donnent lieu ceſſent, ou du moins diminuent beaucoup; alors le placenta étant attaché contre la matrice, les appendices veineuſes y verſent une partie du ſang de la mere, ce qui diminue la pléthore du ſang: les vaiſſeaux vermiculaires ou laiteux y verſent en même-temps le lait dont ils ſont pleins, ce qui diminue la pléthore de ce lait, & ces diminutions de l'une & de l'autre pléthore ſont d'autant plus grandes, que le fœtus qui eſt devenu plus grand, demande une plus abondante nourriture.

Vers le milieu de la groſſeſſe, le fétus devenu déja gros dilate avec force la matrice qui le ſerre trop. Dans les femmes en qui la matrice eſt naturellement grande ou du moins ſouple & facilement extenſible, cette dilatation ſe fait ſans douleur, ou du moins avec peu de douleur; mais dans les femmes dont la matrice eſt petite, denſe, peu extenſible, la dilatation ne peut ſe faire qu'avec peine, & par conſéquent cauſe des tiraillemens avec douleur, que les femmes rapportent aux lombes, aux hanches ou au nombril, ſuivant la poſition des endroits de la matrice contre leſquels le fétus agit le plus.

Dans ce temps, la matrice pleine d'un fétus déjà gros, comprime le tronc de l'artere aorte-deſcendante contre lequel elle peſe, & diminuant ainſi ſon calibre empêche le ſang d'y couler auſſi librement qu'à l'ordinaire, ce qui fait qu'il coule plus abondamment dans les branches ſupérieures de l'aorte, qui le portent à la tête, & c'eſt de-là que viennent l'augmentation du mal de tête, l'augmentation

de la douleur des dents, & le saignement du nez.

Alors la matrice comprime encore plus fortement les veines hémorrhoïdales internes, ce qui cause des hémorrhoïdes avec effusion de sang. Par la même raison, la compression que souffrent alors les veines qui reviennent du vagin, fait que les rameaux capillaires de ces veines à force d'être trop pleins, crevent & répandent du sang par le vagin.

III. La matrice continuant de grossir, les obstacles qu'elle met à la circulation du sang dans les parties inférieures augmentent à proportion. Les veines iliaques qui rapportent le sang des cuisses & des jambes, & le tronc de la veine-cave-ascendante où ces veines se réunissent, sont comprimées par le volume de la matrice, ce qui retarde le retour du sang des extrémités, & donne lieux au gonflement des rameaux veineux où le sang croupit, ce qui les rend variqueux sur la peau des cuisses & des jambes, où ils sont superficiels.

Les vaisseaux lymphatiques formés

par la réunion des veines lymphatiques des extrémités inférieures, sont comprimés par la matrice dans le bassin, par où ils passent ; par-là le retour de la lymphe se trouve intercepté ou retardé, ce qui donne lieu à l'œdême des extrêmités inférieures, à quoi ne contribue pas peu l'abondance de sérosité, que lâche le sang qui y croupit dans les vaisseaux variqueux.

Les femmes ont sur la fin de la grossesse les jambes plus foibles, & les pieds moins fermes, ce qui fait qu'elles sont sujettes à faire des faux pas. Cette foiblesse vient ou de l'œdême des jambes & des pieds, qui rend ces parties plus lourdes & moins flexibles, ou de ce qu'elles reçoivent moins d'esprits animaux qu'à l'ordinaire, à cause de la compression que les nerfs cruraux souffrent dans le bassin, de la part de la matrice.

Enfin dans les derniers mois de la grossesse, la plûpart des femmes sont constipées, ce qui vient de la compression que la matrice fait sur le rectum. Elles ont souvent besoin d'uriner, à cause que la compression de la

matrice sur la vessie, la met hors d'état de contenir beaucoup d'urine. Enfin elles ont même quelquefois une rétention d'urine, quand le gonflement des parois de la matrice se communique aux parois de la vessie, que [1] M. Littre a trouvées dans une femme grosse, trois fois plus épaisses, que dans l'état naturel.

Des Symptomes, du Diagnostic & du Prognostic.

I. LES incommodités des femmes grosses sont elles-mêmes les symptomes de la grossesse, & je ne connois point d'autres symptomes qui en dépendent.

II. A l'égard du diagnostic, l'existence de ces incommodités saute aux yeux; en tout cas, ceux qui en sont témoins ne les laissent pas ignorer. Du reste, dès qu'on sçait qu'elles arrivent à une femme grosse, la cause en est connue, ce qui suffit pour les distinguer de toutes les incommodités pareilles dans tout autre cas.

1. Mémoires de l'Académie, *Ann.* 1701, *pag.* 299.

III. Le prognostic en est assez certain. 1°. Communément ces incommodités sont sans aucune suite, elles cessent d'elles-mêmes à la fin du troisieme ou au commencement du quatrieme mois, comme on l'a dit.

2°. A voir une femme dégoûtée jusqu'à refuser tous les alimens ordinaires, ne se nourrir que de choses absurdes, malfaisantes, dans des langueurs & des maux de cœur, qui vont jusqu'à la défaillance, toujours sollicitée à vomir, & vomissant presque continuellement, on croiroit tout perdu, si on n'y étoit accoutumé. Cependant l'enfant tient bon, & dès que l'orage est passé, l'enfant & la mere prennent le dessus & se portent bien.

3°. On peut bien travailler à modérer ces incommodités, lorsqu'elles sont violentes, mais il ne faut pas entreprendre de les guérir. Suivant les apparences, on n'y réussiroit pas, & on ne feroit que fatiguer la malade; mais si on y réussissoit, on lui feroit beaucoup de mal, parce que les humeurs qu'elle rend par le vomisse-

ment, étant retenues, elles lui donneroient la fiévre.

4°. On peut bien lui repréſenter qu'elle abuſe du droit, qu'ont les femmes groſſes de ſe nourrir de choſes abſurdes, mais il faut bien ſe garder de les contraindre, juſqu'à les empêcher de ſe procurer ce qu'elles appettent. Elles tomberoient dans une mélancholie, qui ſeroit funeſte à leur fruit, comme on l'a éprouvé plus d'une fois.

5°. Depuis qu'on ſaigne & qu'on purge les femmes groſſes, leurs incommodités ont bien diminué, & celles qu'on leur voit éprouver, ne reſſemblent point aux deſcriptions que les anciens Médecins nous ont laiſſées.

Curation.

On ne doit s'occuper, comme on l'a dit, des incommodités qui accompagnent la groſſeſſe, que quand elles ſont fort grandes, encore même dans ce cas on ne doit s'occuper que de les modérer, & de les adoucir, ſans entreprendre de les guérir. On va pro-

poſer par ordre les remedes, qu'on doit employer pour chacune de ces incommodités.

I. Dans le dégoût pour les alimens ordinaires, & les appétits déréglés, on employe, 1°. Des abſorbans, comme les coraux, les yeux d'écreviſſes, le cachou brut, à la doſe de douze ou quinze grains, mis en bol avec un peu de confection d'hyacinthe.

2°. Des ſtomachiques ſimples, comme la rhubarbe, le quinquina, la caſcarille, le *Caſſia lignea*, la racine de gentiane en poudre, à la doſe de dix ou douze grains, délayés dans quelques cuillerées d'eau tiéde, ou mis en bol avec un peu de ſyrop d'abſynthe.

3°. Des ſtomachiques un peu ſpiritueux, comme l'eau de fleurs d'orange, l'eau de méliſſe compoſée, vulgairement *l'eau des Carmes*, à la doſe d'une ou deux cuillerées, pure ou mélée avec de l'eau, l'elixir de propriété ordinaire à la doſe de douze ou quinze gouttes dans une cuillerée de vin, l'élixir de propriété diſtillé ou le *Garus*, à la doſe d'une cuillerée à café, mélé avec le double d'eau, les

confections d'hyacinthe ou d'alkermès, à la dose d'un demi-gros dans une cuillerée de vin.

Si elles vomissent beaucoup & qu'elles prennent peu de nourriture, on leur donne pour les soutenir quelques cuillerées de vin d'Alicante avec un peu de biscuit, quelques cuillerées de vin rouge ou blanc avec du sucre & de la muscade rapée, une rôtie avec moitié vin & moitié eau & un peu de sucre & de canelle, une tasse de chocolat à une vanille par livre.

Enfin si ces incommodités persévérent & épuisent la malade, on lui fera une saignée du bras de huit à neuf onces, & on la purgera ensuite avec l'infusion d'un gros de rhubarbe, où l'on ajoûtera deux onces de manne.

II. Dans les vomissemens fréquens & violens, on fait une saignée du bras de huit à neuf onces; on purge avec la rhubarbe, le sel de *Duobus* & la manne; on use des stomachiques qu'on vient de proposer; on donne le matin pendant quelques jours un grain d'ipecacuanha en poudre, mêlé

avec vingt ou vingt-quatre grains de thériaque.

III. Dans les tranchées & douleurs d'entrailles, on fait prendre par la bouche à petites prises quelque once d'huile d'amandes douces, mêlée avec un tiers de syrop de guimauve ou de limon; une ou deux tasses d'infusion de fleurs de camomille, faite comme du thé, où l'on ajoûte de l'eau de fleurs d'orange; des lavemens avec la décoction de tripes, & l'huile d'amandes douces: on fait des fomentations sur le ventre avec une décoction émolliente: enfin on purge la malade.

IV. On employe à peu-près les mêmes remedes dans le flux de ventre, à quoi l'on ajoûte les lavemens avec le bouillon de tripes & le jaune d'œuf; les absorbans proposés ci-dessus, *Art. I*; un grain ou deux d'ipecacuanha en poudre, mêlé avec un bol de thériaque de vingt-quatre grains. On fait prendre le soir un demi-gros de diascordium, on donne pour boisson ordinaire du *decoctum album*, on nourrit la malade avec de la purée de

lentilles cuites avec du bouillon, ou avec des œufs frais; enfin on la purge avec le syrop magistral, à la dose d'une ou deux onces ou le catholicum double à la dose de six gros, ou d'une once.

V. Dans les maux de tête, les palpitations de cœur & les maux de dents, le gonflement douloureux du sein, on peut avoir recours à la saignée, à quoi l'on peut ajoûter pour le mal de dents un emplâtre de laudanum sur la temple, de fréquens gargarismes d'eau chaude avec un peu d'eau-de-vie, l'usage de la teinture anodyne à la dose de vingt gouttes pour procurer du relâche, ou enfin faire arracher la dent, ce qu'on peut faire, même dans la grossesse, à moins qu'on ne croye la malade trop sensible à la douleur de cette extraction. A l'égard du gonflement douloureux du sein, on y remédiera en le frottant avec de la moële de bœuf, ou ce qui est mieux, avec de l'huile d'amandes douces, qui n'a point d'odeur.

VI. Il n'y a rien à faire pour la douleur des reins & des hanches, qui n'est jamais bien violente. Mais pour amu-

ſer les femmes qui s'en plaignent, on peut leur appliquer ſur les reins l'emplâtre de Madame Fouquet.

VII. On peut modérer les hémorrhagies par le nez, le vagin, les hémorrhoïdes, par la ſaignée du bras; on fera prendre de la décoction de racine de grande conſoude, où ſur une pinte de décoction on ajoûtera cinquante-cinq gouttes d'eau de Rabel, & où l'on délayera trois cuillerées de ſyrop de capillaire. On donnera dans les vingt-quatre heures trois verres de cette ptiſanne, chacun de cinq à ſix onces juſqu'à la guériſon. Que ſi l'hémorrhagie vient du vagin, ou des veines hémorrhoïdales internes, on pourra faire de petites injections tiédes avec la décoction de feuilles de plantain, où l'on aura fait bouillir du ſang de dragon, ou avec la ptiſanne qu'on vient de propoſer.

VIII. La conſtipation mérite beaucoup d'attention dans la groſſeſſe. Il faut la prévenir ou y remédier promptement, en faiſant prendre de l'huile d'amandes douces, des bouillons de veau avec la poirée, des épinards au

bouillon, de la caſſe cuite à la doſe de trois gros, des demi-lavemens avec la poirée, où l'on ajoûtera beaucoup de beurre frais, ou deux gros de ſavon blanc, ou une once de lénitif.

IX. Il faut ſouffrir l'importunité d'uriner ſouvent & ſe contenter de prendre du petit-lait, ou boire à ſon ordinaire de l'infuſion de graine de lin faite à froid. Que ſi la rétention d'urine ſurvenoit, il faudroit ſonder les malades & même leur laiſſer la ſonde dans la veſſie, mais heureuſement ce cas eſt rare.

X. Le ſeul moyen d'empêcher le progrès de l'œdême & des varices, c'eſt de ſe tenir dans une ſituation horiſontale dans le lit ou ſur un canapé, ce qui facilite le retour du ſang, qui revient des extrêmités inférieures.

XI. La foibleſſe des jambes, aſſez grande pour mériter de l'attention, n'arrive qu'à peu de femmes groſſes. Celles qui ſentent qu'elles ne ſont pas fermes ſur leurs jambes, ne doivent point marcher ſans ſe faire ſoutenir, pour éviter une chûte qui pourroit

être funeste. Cet accident n'arrive que tard dans la grossesse, mais il dure tant que la grossesse dure, & cesse de lui-même d'abord après l'accouchement.

XII. Pour empêcher les coupures du ventre, il faut dès le sixieme mois commencer à l'oindre deux fois le jour avec de la moële de bœuf, ou ce qui est plus propre, avec de l'huile d'amandes douces, qu'on fera parfumer avec quelques gouttes d'essence.

§. III.

Des précautions qu'il faut avoir dans les maladies accidentelles des Femmes grosses.

Les femmes sont sujettes dans le cours de la grossesse, comme dans tout autre temps, aux maladies communes, comme à la fiévre intermittente, à la fiévre continue, à la fiévre maligne, à la petite vérole, l'éryſipele, à la pleurésie, à la jauniſſe, à l'asthme, à l'apoplexie, à l'épilepsie, &c. Hippocrate a [1] décidé depuis long-temps que toutes ces maladies, sur-tout les ma-

1. *Aphor.* 30. *Sect. V.*

ladies aiguës, étoient mortelles dans ce cas, & cette décision a été adoptée par tous les Médecins jusqu'à ce temps. On n'en doit pas être surpris, du temps d'Hippocrate & du temps des Médecins qui l'ont suivi, on n'osoit pas employer sur les femmes grosses, quelques maladies qu'elles eussent, des remedes effectifs, capables de combattre la cause du mal. On se contentoit d'ordonner quelque palliatif inefficace, & à proprement parler, on abandonnoit ces maladies aux seules forces de la nature.

Présentement qu'on est plus hardi, on est un peu plus heureux, & l'on réussit souvent à guérir des maladies qu'on regardoit comme mortelles. Il faut pourtant convenir que toutes les maladies sont plus dangereuses dans la grossesse que dans tout autre temps, parce qu'elles causent alors presque toujours un avortement forcé, qui est dangereux de soi-même, & qui par conséquent augmente beaucoup le danger de la maladie.

On ne doit donc pas être supris, si les Médecins les plus éclairés sont

embarrassés dans ces cas, & hésitent sur le parti qu'il convient de prendre. Donnera-t-on les remedes efficaces que le mal de la mere demande? on craint de tuer l'enfant. S'occupera-t-on du soin de conserver l'enfant? on comprend qu'on néglige la guérison de la mere. Ainsi à force de perplexités, en voulant conserver la mere & l'enfant, on les laisse souvent périr tous les deux.

Il faut donc, pour se déterminer dans des cas aussi difficiles, bien connoître les tempéramens que l'on peut prendre pour guérir la mere, sans nuire à l'enfant, & ce qui est très-important, sçavoir jusqu'à quel point on doit porter ces tempéramens. C'est ce que je me propose d'expliquer dans cet article. Je ne dirai rien du traitement, qui convient dans les différentes maladies qui peuvent arriver dans la grossesse; ce seroit m'écarter du sujet que je traite; mais j'expliquerai les ménagemens avec lesquels on doit employer dans ces différents maux, les remedes efficaces & énergiques, *remedia herculea*, qui leur conviennent. Je

n'avancerai rien sur une matiere aussi importante, que ce que j'ai vû pratiquer aux plus habiles Médecins que j'aye connu, & que j'ai pratiqué moi-même avec succès.

I. La saignée est un des plus puissants secours, que la Médecine puisse employer dans les fievres, dans les inflammations, dans la crainte qu'on a qu'elles n'arrivent dans tous les engorgemens des viscères, dans toutes les pertes de sang, &c. & on doit l'employer dans tous ces cas, même dans la grossesse. C'est ce qu'on n'osoit pas faire autrefois, parce que Hippocrate avoit dit que c'étoit procurer l'avortement; on s'étoit rendu un peu plus hardi dans la suite, parce que les expériences forcées avoient appris qu'on pouvoit saigner les femmes grosses; non-seulement sans danger, mais même avec succès: on étoit cependant encore bien timide, & ce n'est guères que de nos jours, qu'on a secoué tout préjugé sur cet article.

Il est difficile de fixer le nombre des saignées qu'on peut, ou qu'on doit faire à une femme grosse. Cela dépend de

la nature & de la violence du mal, de l'âge & de la force de la malade, de l'état du pouls, &c. & doit par conséquent être remis à la prudence du Médecin. Si le mal est violent & pressant dans le commencement, on peut faire une ou deux grandes saignées de dix à douze onces ; mais dans tout autre cas, il est mieux de faire des saignées plus petites, de sept à huit onces, sauf à les répéter plus souvent, ce que la mere & l'enfant soutiennent plus facilement.

On fait ces saignées du bras, pour ne point attirer le sang sur la matrice. Cependant, si la nature ou le siége du mal le demandoit, on pourroit les faire du pied, sans en craindre aucune suite fâcheuse, si l'on avoit fait précéder quelques saignées du bras, ce qui diminue & anéantit presque entiérement la dérivation. C'est ainsi qu'on doit agir dans le transport au cerveau, dans l'apoplexie, dans l'éryſipele à la tête ou au visage, sans être retenu par une crainte frivole ; si la saignée du pied faisoit avorter, il n'y auroit point d'enfans trouvés.

II.

II. Hippocrate n'a pas été si sevère sur l'usage de la purgation dans la grossesse. Il la permettoit dans [1] certains cas depuis le quatrieme mois jusqu'au septieme. Aussi l'a-t-on toujours employée plus facilement que la saignée. Mais les Médecins toujours soumis à l'autorité d'Hippocrate, s'en abstenoient les trois premiers mois, & les deux derniers mois de la grossesse. Aujourd'hui plus hardis ou plus éclairés, ils n'hésitent pas de purger, quand il le faut, les femmes grosses le huitieme & le neuvieme mois de la grossesse, & même le troisieme. On a un peu plus de circonspection dans les deux premiers mois, parce que l'embryon flotte encore dans la matrice; mais si dans ces deux mois il y avoit un besoin pressant de purger, on pourroit & on devroit le faire avec confiance, en n'employant que des purgatifs doux & légers.

Tels sont les purgatifs que l'on ordonne aux femmes grosses, composés avec la rhubarbe, le sel végétal, la manne, la décoction de tamarinds, la casse. On peut pourtant, si la malade

1. *Aphor. 29. Sect. V.*

eſt difficile à émouvoir, joindre à l'infuſion un ou deux gros de follicules de ſéné. Mais le parti le plus ſûr dans ce dernier cas, c'eſt d'employer une ptiſane royale legère, qui purge ordinairement très-bien ſans trop fatiguer.

III. Les Anciens connoiſſoient peu les vomitifs ou émétiques; aujourd'hui on les connoît beaucoup, ſur-tout les émétiques antimoniaux, & par préférence le tartre ſtibié ſoluble, & on les emploie avec un grand ſuccès dans pluſieurs maladies. On les donne ſouvent en *lavage*, c'eſt-à-dire, qu'on fait fondre quelques grains de tartre ſtibié ſoluble dans de l'eau tiede, qu'on donne de demi-heure en demi-heure à petites doſes, trois heures après une potion purgative, pour en augmenter l'effet. On peut en toute aſſurance l'employer de cette maniere dans les femmes groſſes à la doſe d'un ou deux grains, fondus dans ſept ou huit cuillerées d'eau, donnant une de ces cuillerées de demi-heure en demi-heure, quand il eſt queſtion d'augmenter l'effet d'une médecine qu'on a donnée trois heures auparavant. L'émétique, en le

donnant de cette façon, agit peu ou point par en haut, mais par en bas, où l'action de la médecine l'entraîne, & dont il augmente considérablement l'opération.

Souvent aussi on donne le tartre émétique à une dose entiere, qui est ici, à Paris, de trois ou quatre grains; c'est ainsi qu'on agit constamment dans le transport au cerveau, & dans les attaques d'apoplexie, où il faut procurer une grande évacuation, & en même-temps secouer vivement la malade. On ne sçauroit disconvenir que la vie de l'enfant déja affoibli par le mal & par les remedes, ne soit mise en danger, quand on donne à la mere l'émétique à cette dose. En vain pour se rassurer citeroit-on l'exemple des femmes qui vomissent au commencement de leur grossesse, sans que l'enfant en soit incommodé; on ne peut point se dissimuler la différence qu'il y a entre les vomissemens spontanées que la nature opere, & les vomissemens forcés qu'on provoque par des remedes irritans.

Cependant on a raison quelquefois de donner aux femmes grosses l'émé-

tique à cette dose, quand elles sont dans le cas où ce remede est nécessaire, & où l'on a juste sujet de craindre de les voir périr, si on néglige de le leur donner. J'ai vû des Médecins très-sages prendre ce parti, sans hésiter ; je l'ai pris moi-même une ou deux fois avec un succès très-heureux pour la mere & pour l'enfant ; mais je ne l'ai jamais pris qu'en tremblant. C'est dans ces cas que l'on doit se déterminer par une réflexion supérieure, qu'on trouvera à la fin de cet article.

IV. On ne s'imagineroit pas qu'il fallût user de précautions pour servir des lavemens aux femmes grosses dans leurs maladies. Il le faut pourtant.

1°. On ne doit leur donner que des demi-lavemens, de peur qu'un lavement entier en gonflant le rectum ne comprimât trop la matrice, & ne fît mal à l'enfant, qui est alors affoibli. 2°. On ne doit leur donner que des lavemens émolliens avec du beurre frais ou de l'huile d'amandes douces, ou un gros ou deux de savon blanc, ou deux onces de miel mercurial, ou tout au plus une once de casse cuite. Si l'on

donnoit un lavement avec des drogues irritantes, qui missent l'intestin en contraction, il seroit à craindre que ces contractions en s'étendant à la matrice, qui est contiguë, ne donnassent lieu à l'avortement.

V. On doit avoir dans les grossesses beaucoup d'attention à la nourriture de la malade. D'*un* côté, l'enfant qu'elle a dans le sein, demande qu'on la nourrisse pour être nourri lui-même; & de l'*autre* côté, la nature de sa maladie demande la diete. On ne peut se tirer de cet embarras qu'en tenant un milieu. Dans les maladies chroniques, où la malade est sans fiévre, comme la jaunisse, l'asthme, &c. il faut lui donner de la nourriture, & lui en donner raisonnablement. On ne peut point en user de même dans les maladies aiguës, accompagnées de fiévre, & souvent de fiévre avec des redoublemens. Ce seroit augmenter la fievre, & par conséquent le danger. Il faut donc dans ces cas tenir la malade au bouillon pendant les trois ou quatre premiers jours, tant que la fievre est violente. Dès qu'on l'aura modérée

par les saignées, on pourra délayer tous les jours une cuillerée de crême de ris ou de semoule fort claire, ou un jaune d'œuf dans deux ou trois bouillons, ce qui n'augmentera pas la fiévre, pourvu qu'on donne ces bouillons dans l'intermission.

VI. On doit avoir par précaution une potion cordiale toute prête, dont on donnera dans le besoin quelques petites cuillerées, sur-tout après les saignées & dans l'opération des médecines. Il faut avoir attention que cette potion ne soit pas incendiaire : on la composera avec les eaux distillées d'armoise, de charbon benit & de fleurs d'orange, de chacune une once, d'eau de canelle orgée une demi-once, où l'on délayera un gros de confection d'hyacinthe ou d'alkermès, & où l'on pourra ajouter, si on le juge à propos, 15 ou 20 grains de poudre de vipere, ou 15 ou 20 gouttes de lilium. On peut aussi donner la liberté aux femmes qui sont auprès de la malade, de lui appliquer en forme d'épithême, au creux de l'estomach & au nombril, une croûte de pain rôti, im-

bibée de vin d'Eſpagne ou d'Alicante, où l'on aura étendu de la confection d'hyacinthe.

Je finis cet article par une réflexion très-importante, que les Médecins qui ſont chargés de traiter une femme groſſe, doivent avoir toujours devant les yeux, & qui doit les guider dans leur conduite. C'eſt que tant qu'il y a une eſpérance raiſonnable de ſauver la mere avec des remedes doux, legers, innocens, qui ne peuvent point faire de tort à l'enfant, on doit s'en tenir à cette méthode ſans s'en écarter. Mais ſi la mere eſt dangereuſement malade, & qu'on ait juſte raiſon de croire qu'elle en mourra, ſi on n'employe pas une méthode plus efficace au hazard qu'elle ſoit préjudiciable à l'enfant; alors il ne faut plus s'occuper que de la mere, qu'on doit traiter comme ſi elle n'étoit pas enceinte. On n'ordonnera rien directement pour faire périr l'enfant & en débarraſſer la mere, ce qui ſeroit un crime puniſſable; mais on ordonnera à la mere tout ce qu'on jugera de plus efficace, ſans être retenu par la conſidération de l'enfant. La raiſon de

cette conduite ne ſçauroit être plus légitime : ſi la mere meurt, l'enfant meurt avec elle, vous les perdrez tous les deux ; au lieu qu'en travaillant à ſauver la mere, vous en ſauvez au moins un, & vous pourrez même les ſauver tous les deux, ce qui n'eſt pas ſans exemple.

Fin du Tome quatrieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le IV. Volume.

A

Abscès aux trompes, à la suite d'une grossesse de cette partie, *page* 246. & 247. Au bas ventre à la suite des grossesses qui n'ont pas été suivies d'accouchement, 256. & 257.

Accouchements laborieux ou fréquents, cause de prolongation ou descentes du vagin, 8.

Accroissement du fétus pendant la grossesse; progrès de cet accroissement, 311. Va toujours en diminuant depuis le premier mois jusqu'au neuvieme, 312. Raisons de la diminution successive des progrès de l'accroissement, 313.

Aliments. Moyens de remédier au dégoût des aliments pendant la Grossesse, 398.

Allantoïde, poche membraneuse, qui ne se trouve que dans l'arriere-faix des brutes, 164.

Amnios, membrane qui forme la seconde enveloppe des fétus, 163. Nature des Eaux qu'elle contient, 175. Quantité relative des eaux en différents temps de la grossesse, 176. Source des eaux de l'amnios, 177. Conjectures plausibles à ce sujet, 178. Usage de ces eaux, *ibidem.*

Animaux ovipares & vivipares, différence qu'il y a entre les uns & les autres, 185.

Animaux spermatiques dans les mâles, 186. Variétés dans leurs formes, dans leurs figures & dans leur nombre, 187. Considérés chacun comme le germe d'un fétus complet, 189. Explication de la génération dans ce système, 190.

Anodyns; usage de ces remedes dans la passion hystérique, 117. Voyez *Narcotiques.*

Anti-hystériques, ce que c'est, 120. L'usage de ces remedes exige des delayants & des humectants, pour modérer la chaleur qu'ils excitent dans le sang, 121. Voyez *Passion hystérique.*

Apéritifs, convenables aux vapeurs qui viennent d'obstructions, 119. Apéritifs martiaux, leurs diverses préparations, & leur dose, 120. Apéritifs mercuriaux doux, *ibidem.*

Aphrodisiaques. Remedes qui excitent les besoins & les désirs de l'amour, 292. Enumération de ces remedes & méthode de les employer, *ibid.* Précautions dans leur usage, 293.

Apoplexie apparente, symptôme de vapeur hystérique, 99. Moyens de la distinguer d'un attaque de vraie apoplexie, *ibid.*

Aquapendente (Jérôme Fabrice d'); ses ob-

ſervations, *de formatione ovi & pulli*, ont répandu beaucoup de lumieres ſur le myſtère de la génération, 348.

Arriere-faix, qu'on a cru une partie du fétus, eſt une partie de la mere. Objection ſur cette opinion, contre le nouveau ſyſtême de la génération, 210. Solution de cette difficulté ſpécieuſe, 210. *& ſuiv.* Preuves tirées de l'analogie dans l'obſervation de l'abouchement des vaiſſeaux, des greffes des arbres, 212. *& ſuiv. Arriere-faix.* Voyez *Placenta.*

Arteres ombilicales, leur uſage, 173. Leur origine & leur diſtribution, 174.

Arteres utérines, leur diſtribution, 142. Réſeau formé par leurs anaſtomoſes directes & latérales, 143. Le réſeau veineux produit les appendices ou veines cécales, *ibid.*

Aſtringents, convenables pourr affermir la portion de membrane prolongée du vagin, qui forme ce qu'on nomme communément *deſcente du vagin*, 18.

B

BAINS. Leur uſage dans la trop grande chaleur de la matrice, 286.

Bianchi. Obſervation ſur un abſcès aux bas-ventre, d'où l'on a tiré les os & les chairs pourries d'un fétus, 257. Ses obſervations ſur le développement ſucceſſif des membres des embryons, 242. *& ſuiv.*

Bols anti-hyſtériques; leur compoſition & leur uſage, 115. *& 116.*

Bouillons rafraîchiſſants, pour tempérer la trop grande chaleur de la matrice, 284. *Bouillons*

pour donner de la chaleur & du reſſort à la matrice froide & relachée, 288.

C

Camphre, uſage de ce remede dans les vapeurs hyſtériques, 129.

Caprification, opération d'agriculture, qui peut donner quelque idée de ce qui ſe paſſe dans la fécondation, 198.

Chorion, membrane extérieure des enveloppes de fétus. Sa ſtructure, 163.

Circulation; elle a lieu dans le ver ſpermatique, qui eſt homme, à cela près qu'il ne reſpire pas, 305. & 306.

Cœur, il a de l'action dans les vers ſéminaux, dans leſquels il ſe fait une vraie circulation, 306.

Cohabitation avec un mari; régles à obſerver à ce ſujet, pendant la groſſeſſe, 378.

Coiter (*Volcherus*) Médecin de Groningue: ſon obſervation ſur un fétus abortif, 333.

Conception dans l'ovaire, 27.

Conception; ſes ſignes, 202. Trois circonſtances bien examinées de la part des femmes, leur donneroient les indices les plus vraiſemblables qu'elles ont conçu, 203. Raiſons de leur inattention à la ſeconde circonſtance, 204. Signes fautifs de la conception, donnés par les anciens, *ibid.* Ils ont étendu le prognoſtic juſques ſur la diſtinction du ſexe, 205. Eclairciſſements des difficultés ſur la conception, 206. Conditions requiſes pour que la femme conçoive, 261. & 262. Examen des défauts de ces conditions, 264.

Conceptions contre l'ordre de la nature, ou

fausses conceptions, 230. Dans quels cas la conception, quoique très-réelle, prend le nom de conception fausse, 231. La Médecine est en défaut pour la prévenir & pour y remédier, *ibid.* *Conception fausse* par la grossesse de l'ovaire, observée pour la premiere fois en 1682, 232. La mere mourut d'hémorrhagie, causée par le déchirement de l'ovaire, *ibid.* Observations sur le même sujet, par MM. *Montagnier*, Littre & Varocquier, 233. *& suiv.* *Conception* ou grossesse *des trompes*, observée d'abord par un Chirurgien, en 1590; par un autre en 1640, & ensuite par *Riolan*, 242; par *Vassal*, Chirurgien de Paris, en 1669. Erreur de *Mauriceau* sur ce fait, 243.

Constipation des femmes grosses mérite beaucoup d'attention, 402. Moyen d'y remédier, *ibid.*

Contraction convulsive de la matrice, cause de son renversement dans certains accouchements laborieux, 21.

Cordiaux; usage de ces remedes dans la grossesse, 383.

Cordon ombilical, 171. Description anatomique de cette partie, 172. Vaisseaux dont il est composé, 173. Gelée transparente qui les entoure sous la tunique qui les contient, *ibid.*

Corpus luteum de l'ovaire, ce que c'est, 156.

Courtial, Médecin de Toulouse; observation de cet auteur sur une grossesse ventrale, 250.

D

DELAYANS, convenables dans la passion hystérique, 121.

Descente du vagin. Voyez *vagin.*
Développement des germes formés à la création, & contenus les uns dans les autres, est une chimere, 228. Voyez *hommes.*
Dodart, observation de cet académicien sur un embryon de 21 jours, 317.
Duverney le jeune, ses observations sur les ovaires des vaches, 155.

E

Eaux anti-hystériques, 113.
Eaux de Forges, recommandées contre la trop grande chaleur de la matrice, 286.
Eaux thermales, leur usage en bains, en douches & en fumigations, pour fortifier la matrice froide & relachée, 290.
Elan, la corne du pied de cet animal regardée comme spécifique dans les vapeurs hystériques, 125.
Embryon, n'est dans le premier temps qu'un peu de pituite attachée à un fil, 317. Observation de M. Dodart sur un embryon de 21 jours, *ibid.* Observation de M. Littre sur un œuf fécondé, qui étoit encore dans l'ovaire, 318. On peut se faire une idée des changements successifs de l'embryon, par l'examen de ceux qui se font dans la génération des grenouilles, 320.
Emétiques, maniere de les administrer aux femmes grosses dans leurs maladies accidentelles, 410.
Emplâtres anti-hystériques; leur application sur le nombril, 111.
Epilepsie hystérique, comment distinguée de la vraie épilepsie, 100. *& suiv.*

Exercice convenables aux femmes stériles par la froideur & le relâchement de la matrice, 291. En quels cas on doit leur permettre d'avoir commerce avec leur mari, *ibid.*

Exercice utile aux femmes grosses, 377.

Expérience qui prouve que le sang du fétus ne revient point à la mere, 361. Faite sur des chiennes n'est pas concluante pour les femmes, 363.

F

Faux-pas; pourquoi les femmes sont sujettes à en faire sur la fin de leur grossesse, 394.

Fécondation, comment elle s'opere dans l'opinion commune, 191. Dans l'opinion donnée comme la plus certaine, 197. Effets de la fécondation, 198.

Femmes. Pourquoi font tantôt des garçons & tantôt des filles, 220. Pourquoi il y en a qui ne font que des filles, *ibid.* Pourquoi d'autres au contraire que des garçons, *ibid.* Pourquoi elles ne font ordinairement qu'un enfant à chaque grossesse, 221. Comment viennent les gemeaux, *ibid.* Raisons de la multiplicité des animaux d'une même portée, *ibid.* Pourquoi les pigeons & les tourterelles ne produisent jamais que deux œufs, *ibid.* Pourquoi de ces deux œufs l'un contient-il toujours un mâle & l'autre une femelle? 222.

Femmes qui cachent leur grossesse; moyens de n'être pas dupes de leurs artifices, 328. Conduite du Médecin qui a de l'honneur & de la religion, 329.

Femmes grosses, précautions qu'exigent les ma-

ladies accidentelles des femmes groſſes, 404. Voyez *groſſeſſe*.
Fernel (Jean); ſon obſervation ſur un embryon de 40 jours, 333.
Fétus pétrifiés, 253.
Fétus; quelles ſont ſes attaches & ſa ſituation dans la matrice, 296. Il eſt d'abord perpendiculairement la tête en haut, 300. Enſuite il eſt en peloton, 302. Sa nourriture, & par quelles voies il la reçoit d'abord, 303. Quelle elle eſt vers le ſecond mois, 307. Quand il ſe nourrit du propre ſang de la mere, 309. Changements ſurprenants qui ſe font dans le fétus pendant qu'il croît dans la matrice, 315. Il ne ſe nourrit pas par la bouche, 367. Ni de la liqueur contenue dans l'amnios, 370.
Fievres accidentelles dans l'état de groſſeſſe; précautions à obſerver dans leur traitement par rapport à cet état, 407.
Fleurs blanches, cauſes de vapeurs; comment on y remédie, 118. Cauſes de ſtérilité, 265.
Flux de ventre des femmes groſſes; ſa curation, 400.
Fumigations aſtringentes dans la deſcente du vagin par la prolongation de ſa tunique interne, 19.

G

GE'NE'RATION. Parties de la génération dans les femmes, 133.
Génération; fonction naturelle qui multiplie l'eſpece. Opinion des anciens ſur ce ſujet, 179. Les deux ſexes y contribuent à-peu-près également, 180. Faits qui le prouvent

évidemment, *ibid.* Idée des anciens sur la formation des mâles ou des femelles, 182. Jugée insoutenable, 183. Nouvelles découvertes qui donnent lieu à trois opinions sur la générarion, 184. Opinion mixte fondée sur les débris de celles qui admettent le fétus tout formé dans l'œuf de la femelle, ou tout formé dans le ver spermatique du mâle, 190. *& suiv.* Comment le mâle & la femelle contribuent également à la production d'un nouvel individu; dans cette opinion, la plus vraisemblable des trois, 191. Objection contre cette hypothese, 193. Génération par les œufs, contredite par l'observation, 192. Par les vers, ne laisse aucun rôle aux femelles, 192. Quatrieme opinion qui paroît plus certaine, 193. Voyez *Conception.*

Germes; opinion qui suppose qu'Adam avoit en lui toute sa postérité par une suite de germes, renfermés les uns dans les autres, 225. Calcul à ce sujet, pour prouver l'absurdité de la doctrine de la génération par développement, 226.

Graaf (Regner de): ses observations sur les ovaires des lapines, 153. Il est l'auteur du système de la génération par les œufs, 188. Ses observations sur l'intervalle du temps depuis l'acouplement, jusqu'à la descente de l'œuf fécondé, dans la matrice; sur les lapines, 200; pareille observation de *Kerckring*, sur une femme, *ibid.*

Grenouilles. L'examen des changements qui s'operent dans la génération de ces animaux, instruit sur les changements successifs de l'embryon humain, 320.

Groſſeſſe dans la trompe 42. & 44. Cauſes de cette maladie, 47. Eſt ſouvent mortelle, 50; exige l'opération céſarienne, 53.

Groſſeſſes ventrales, il y en a de trois eſpeces, 248. La premiere obſervée par *Courtial*, Médecin de Toulouſe, & par *Jouy*, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris, 250. La ſeconde eſpéce n'eſt ventrale qu'accidentellement, 251, de même que la troiſieme, laquelle eſt l'effet du déchirement de la matrice, 252.

Groſſeſſe, 295. Explication de cet état, 296; ſes ſignes, 324. Elle n'eſt démontrée que dans le 4e. mois & les ſuivants, 325. Avant ce terme, les ſignes ſont équivoques, 326. Conduite que les femmes doivent tenir quand elles ſont groſſes, 374. Incommodités de la groſſeſſe, 384. Curation de ces incommodités, 397.

H

HARTSOEKER, n'eſt pas le premier auteur de l'opinion des animalcules ſpermatiques, 186.

Harvée, ſes obſervations ſur les ovaires des daines, 152; ſes découvertes ſur la génération, 184. Il y a dans ſon ouvrage, *de generatione animalium*, d'excellentes obſervations ſur la formation & l'accroiſſement du poulet, leſquelles répandent beaucoup de lumieres ſur le myſtère de la génération, 348.

Hémorrhagies des femmes groſſes; moyens d'y remédier, 402.

Hippocrate, ſes connoiſſances ſur la formation du fétus, 331.

Hommes; toutes les générations successives, contenues en Adam, 225. Fausseté de cette opinion, prouvée par un calcul, auquel la réproduction des chenes par un premier gland, sert de base, 226. *& suiv.*

Hydatides des ovaires, 26. Hydatides des trompes, 43.

Hydropisie des ovaires, 27. Hydropisie des trompes, 43; est une maladie fort longue; quelle en est la terminaison, 50. Discernement des cas où la ponction peut y être favorable, 52.

Hydropisie Ascite, signes pour distinguer cette maladie d'avec la grossesse, 326.

Hydropisie de la matrice; moyens pour ne pas confondre cette maladie avec la grossesse, 327.

I

Incubation; utilité des observations sur ce sujet, pour connoître les changements successifs des embryons, 347. Un cours d'expériences sur cette matiere est très-satisfaisant, & n'est ni difficile, ni dispendieux, 349.

Inflammation des ovaires, 26. Inflammation des trompes, 43. Diagnostic de cette maladie, 49.

Jouy, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris; son observation sur une grossesse ventrale, 250.

K

Kerckring, auteur à consulter sur les nouvelles découvertes, concernant la génération, 184. Ses observations sur l'embryon, 335. *& suiv.*

L

Lait d'Anesse, convenable pour tempérer la trop grande chaleur de la matrice, 285.

Lavemens anti-hystériques ; remedes qui doivent entrer dans leur composition, 110.

Lavemens ; précautions dans leur usage aux femmes grosses, 412.

Leewenhoek, n'est pas le premier auteur de la découverte des animalcules spermatiques ; 186. Il est un de ceux qui les a le mieux observés, 187.

Ligamens de la matrice, leur structure & leurs usages, 146. *&* 147.

Lithopœdia ou fétus pétrifiés : observations à ce sujet, 253. *& suiv.*

Litre (M.) ses observations sur le *corpus luteum* de l'ovaire, 156 : sur une grossesse de l'ovaire, 234 : sur l'extraction des os d'un fétus putréfié, par le rectum, 157 : sur un œuf fécondé qui étoit encore dans l'ovaire, 318.

Lymphe laiteuse de la matrice, sa surabondance au commencement de la grossesse, 387. Lymphe des mammelles surabondante dans le commencement de la grossesse, 389. Lymphe de l'estomac viciée dans le commencement de la grossesse ; ses effets, *ibid.*

M

Malpighi a fort éclairé le mystere de la génération par ses observations *de formatione pulli in ovo*, 349.

Matrice, erreur de ceux qui nient la descente de matrice, 2; signes qui caractérisent cette maladie, 3. L'amputation de la matrice a été faite avec succès. 4. Renversement de la matrice, maladie très-distincte de la descente, 20. Dans quels cas le renversement de la matrice a lieu, 21. L'arriere-faix tiré avec trop de violence, cause du renversement de la matrice, 21.

Matrice; description anatomique de cet organe, 134. Variations dans sa figure, son volume & sa capacité, suivant différentes circonstances, 135. Ses différentes parties, 136. Conjectures sur le mécanisme de son orifice, 137. Etat de ses parois dans la dilatation par grossesse, 138. Ses connexions avec les parties qui l'entourent; 139. Ses ouvertures, *ibid.* Origine des nerfs & des vaisseaux sanguins & lymphatiques de la matrice, 140. Sa structure, 141; composée de trois membranes, *ibid.* Distribution de ses artères, 142. Le rézeau veineux produit des appendices qui percent la membrane interne, 143; ses vaisseaux, 145; ses ligaments, 146. Usage des ligaments larges, *ibid.* des ligaments ronds, 147. Effet de la réception de la semence de l'homme dans la cavité de la matrice, 194. L'inertie ou le relâchement de son orifice, sont des obstacles à la conception, 264. Son trop de chaleur peut faire périr les vers séminaux, & causer par-là la stérilité, 265. Moyens de remédier à cette trop grande chaleur, 284. Traitement qui convient à la matrice froide & relâchée, 288.

Maux de tête ou de dents des femmes grosses,

moyens d'y remédier, 307.
Mery, Chirurgien de l'Académie des Sciences, a méconnu la membrane interne de la matrice, 141. Ses observations sur la tunique externe du placenta, 166 : sur la circulation réciproque entre la mere & l'enfant dans la matrice, 358.
Montagnier, Médecin de Lambesc, en Provence, auteur d'une observation sur une grosseſſe de l'ovaire, 233.
Mort apparente dans la passion hystérique au troisieme dégré, 60, 83 *&* 84. Quels sont les signes pour distinguer cet état d'avec la mort véritable, 102. *& suiv.*
Muſc, usage de ce remede dans les vapeurs hystériques, 124.

N

NABOTH, Médecin de Leipsick, a pris des véſicules lymphatiques au col de la matrice pour des œufs destinés à la formation du fétus, 142.
Narcotiques; usage de ces remedes dans la passion hystérique, 122.
Natures plaſtiques ou formatrices; erreurs des philosophes à ce sujet, 224.
Nourriture du fétus; examen de quelques opinions sur ce sujet, 351. Quelle elle est dans les premiers mois, 353. Il ne reçoit du sang qu'au troisieme mois, 355.

O

OBSERVATIONS: les fausses observations sont très-communes en Physique & en Médecine, 316.

Œufs, ſont en grand nombre dans chaque ovaire, 154; ce qu'il leur arrive après la fécondation, 155. Les œufs des femelles regardés comme le vrai germe du fétus, 188. Explication de la fécondation & de la conception dans ce ſyſteme, 189. Œuf fécondé, comment paſſe de l'ovaire dans la trompe & dans la matrice, 197. Intervalle de temps pour ce paſſage, obſervé dans les lapines, 200.

Ombilical (*le cordon*) porte au fétus la nourriture que le placenta reçoit de la mere, 352.

Opération céſarienne indiquée dans la groſſeſſe de la trompe, 53. & 247.

Ovaires, ſtructure de ces organes, 23. Maladies auxquelles ils ſont ſujets, *ibid.* Peuvent être attaqués d'inflammation, d'abſcès & de gangrène, 26; deviennent ſquirrheux & cancereux, *ibid.* ſont attaqués d'hydatides, 26; ſujets à l'hydropiſie enkyſtée, 27; à ſervir de matrice à un embryon, *ibid.* forment des tumeurs enkyſtées, 28. Cauſes de l'inflammation des ovaires, 29; du ſquirrhe, 30. Comment ſe forment les hydatides dans les ovaires, 32. Cauſes de l'hydropiſie à ſac, 33. Comment ſe fait la conception dans l'ovaire, 33. & 34. Effet des embryons putréfiés dans cette partie, 34. & 35; difficulté de diſcerner les maladies des ovaires par leurs ſymptômes, 36. & 37. Prognoſtic des maladies des ovaires, 38. Curation de l'inflammation des ovaires, 38. Remedes externes indiqués dans cet état, 39. Remedes internes, *ibid.* Ponction avec le trois-cart peu favorable à l'hydropiſie des ovaires, 40.

Ovaires : description anatomique de ses parties ; 149. Distribution des vaisseaux dans l'ovaire, 150. La substance des ovaires, 151 : leurs vésicules, 152. Elles sont le véritable germe des embryons, 153. Maladies auxquelles les ovaires sont sujets, 157. Les tumeurs enkystées des ovaires sont communément l'effet d'une conception où le germe a péri dans l'ovaire même, 236. Les conceptions des ovaires sont de trois especes, 237. Le diagnostic en est très-difficile, & le prognostic très-incertain, 239.

P

PALPITATION de cœur des femmes grosses ; moyens d'y remédier, 397.
Paré (*Ambroise*) observation de cet auteur sur l'amputation de la matrice, 4.
Passions de l'Ame, nuisibles pendant la grossesse, 378.
Passion hystérique description de cette maladie, 54 ; sujette à des retours irréguliers, 55 ; accidents qu'elle cause, 56 ; il y en a quatre principaux qui s'observent dans toutes les attaques, 58. Causes de la passion hystérique, 60. Cette maladie considérée sous trois états différents, 59 ; est convulsive, 61 ; action des esprits dans cette maladie, 62 ; la matrice est le foyer du mal, 64. Preuves de ce principe, *ibid.* & *suiv.* Comment diverses parties du corps sont agitées sympathiquement par la matrice, 66. Causes fixes & constantes de la passion hystérique, 68. Comment elles produisent des mouvements si changeants & si variables, 70. Femmes plus

plus sujettes que d'autres à la passion hystérique, 71. Causes qui attirent les attaques, & celles qui les font cesser, 73. Symptômes de la passion hystérique, 75 ; dépendent des rapports sympathiques de la matrice, 76. Description des quatre symptômes pathognomoniques, 77. Description de ceux qui regardent le bas-ventre, 79 ; de ceux qui affectent la poitrine, 82 ; de ceux qui dépendent de la tête, 84 ; de ceux qui sont communs à tout le corps, 92. Diagnostic de la passion hystérique, 95 ; très-difficile, quand la maladie est portée au troisieme dégré, 97. Prognostic de la passion hystérique, 103. Distinction des cas, où elle est guérissable, 104, de ceux où elle est, ou n'est pas dangereuse, 105. Curation de cette maladie, 106. Traitement dans le paroxisme, 107. Traitement hors du paroxisme, 118. Secours extérieurs du côté de la matrice contre l'attaque des vapeurs hystériques, 112. Pratique ordinaire des femmes, réprouvée, 118.

Placenta, le sang qu'il reçoit de la matrice, lui est fourni par les veines cécales, 144. Elles fortifient l'attache du placenta avec la matrice, *ibid.* Définition du placenta, 162. Sa structure, 165. Usage des sillons de sa face externe, 167. Substance qui le compose, 168. Distribution des arteres & des veines ombilicales dans sa substance, 169. Ses cellules ou vésicules membraneuses, *ibid.* Usage du placenta, 170. Son attache à la matrice, 198, ne s'y colle qu'au second mois, 311, il diminue continuellement de volume dans le cours de la grosses-

se, 314. Utilité de cette diminution, 315.
Potions anti-hyſtériques; méthode de les formuler, 113. Purgatifs convenables dans la paſſion hyſtérique, 121.
Potion purgative, formule de celle qui convient aux perſonnes échauffées, 287.
Ptiſane ſudorifique, pour fortifier la matrice, 289.
Punctum ſaliens. Le cœur bat avant qu'on apperçoive ſon battement, 306.
Purgation dans la groſſeſſe; régles à ce ſujet, 381. Uſage des purgatifs dans les maladies accidentelles des femmes groſſes, 409.

R

RE'GIME convenable aux perſonnes échauffées, 287. Régime échauffant pour celles d'une conſtitution froide, 291. Régime des femmes groſſes, 375; celui qui convient dans leurs maladies accidentelles, tant aigues que chroniques, 413.
Régles, comment ſont ſupprimées par la contraction de la matrice après la conception, 201. Utilité de cette ſuppreſſion, *ibid.* Source des régles dans le cas de non ſuppreſſion durant la groſſeſſe, 202.
Reſſemblance des enfants à leur pere, d'où elle vient, 216. Cauſe de la reſſemblance à la mere, *ibid.* comment elle s'opere, 217. Raiſons pour leſquelles les garçons reſſemblent plus à leurs meres, & les filles à leurs peres, 217. Raiſons des différentes variétés ſur cet objet, 218. Difficulté de rendre raiſon des reſſemblances intérieures, telles que les infirmités, le caractère, l'humeur, le génie héréditaires, 219.

Rétention d'urine des femmes groſſes ; moyens de la prévenir, & d'y remédier, 403.
Riolan le pere, ſes obſervations ſur l'embryon, 334.
Roches (Nicolas *de*) auteur d'un traité ſur les maladies des femmes, imprimé à Paris en 1542, admet des acétabules ou cotylédons, pour les vuidanges, 351.
Ruiſch, prétendoit que le placenta étoit purement vaſculeux, 170 ; ſes préparations lui ont fait illuſion, 171. Obſervation importante de cet auteur, ſur le mécaniſme des parties de la femme pour la conception, 195 & 196 ; ſes obſervations ſur l'embryon, 340 ; ne penſoit pas qu'il y eut de communication entre les vaiſſeaux de la matrice & le placenta, 365. Objection contre cette opinion, 366.

S

SAIGNÉE, uſage de ce ſecours dans la paſſion hyſtérique, 117. Pendant la groſſeſſe, 379 ; le nombre, 380, le temps de la faire, 381. Uſage de ce ſecours dans les vomiſſements fréquents & violents des femmes groſſes, 399 ; dans leurs maladies accidentelles, 407 ; choix de la partie où cette opération doit être pratiquée, 408.
Saint-Maurice, Médecin du Périgord, a le premier découvert la groſſeſſe de l'ovaire, 232.
Sang, l'augmentation de ſon volume eſt une des premieres incommodités de la groſſeſſe, 387.
Sein, gonflement douloureux de cette partie dans la groſſeſſe ; moyen d'y remédier, 401.

Sommeil néceſſaire aux femmes groſſes, 326.
Squirrhe des ovaires, 26.
Squirrhe de la matrice ne doit point en impoſer pour une groſſeſſe, 327.
Stenon auteur à conſulter ſur les nouvelles découvertes, concernant la génération, 184.
Stérilité par l'obſtruction des trompes, 45 & 46. Deſcription de la ſtérilité, 259. On doit la diſtinguer en abſolue & en relative, *ibid. Cauſes de la ſtérilité abſolue*, 260. Elle a lieu par le défaut des conditions requiſes pour la fécondité, 263. Examen des obſtacles à ces conditions, 264. Stérilité cauſée par le vice du vagin, 264; par différents vices de l'orifice de la matrice, *ibid.* & 265; par le vice de la matrice ulcérée, cancéreuſe ou trop chaude, 265; ſquirrheuſe ou obſtruée par le défaut des régles, 266; par le vice des trompes bouchées, 266. Obſervation de Ruiſch, à ce ſujet, 267; par la perte de la ſenſibilité, ou de l'action convenable de ces parties, 268; par le vice de l'action du pavillon des trompes, 269; par le vice ou les maladies des ovaires, 270; par le défaut de l'action néceſſaire de ces parties, 270 & 271; par le vice des œufs, 271, parce que l'œuf n'eſt pas porté dans la matrice, après ſa fécondation, 272. *Stérilité relative*; ſes cauſes, 273; les fleurs blanches ſont la principale, 274. Elle peut venir de la diſproportion des vers ſéminaux d'un mari, avec les niches qui doivent les recevoir, 274. Cette diſproportion peut venir de l'âge de la femme, 275. Symptômes & accidents de la ſtérilité, 276. *Diagnoſtic*, 278. Moyens frivoles &

ridicules, pour connoître si la stérilité est guérissable ou non, 278. Le *Diagnostic* de la cause est fort difficile, 279. *Prognostic* de la stérilité, 280. Il y a des especes qu'on peut guérir, 282. Traitement convenable quand la matrice est trop chaude, 284; quel convient lorsqu'elle est froide & relâchée, 288. Attentions dans l'usage des remedes convenables au refroidissement de la matrice, *ibid.* Remedes superstitieux contre la stérilité, 294.

Stomachiques, usage de ces remedes dans le cours de la grossesse, 382. Leur administration dans le dégoût des aliments qui accompagnent cet état, 398.

Suffocation utérine. Voyez *passion hystérique*, 54.

Superstition. Remedes absurdes & superstitieux contre la stérilité, 294.

Swammerdam, auteur à consulter sur les nouvelles découvertes, concernant la génération, 184.

Syncope hystérique, description de cet état, 60; ses signes, 98.

T

TESTICULES *des femmes*. Voyez *Ovaires*, 149.

Tranchées & douleurs d'entrailles dans la grossesse; remedes qui y conviennent, 400.

Trompes de Fallope; description de leur structure, 40; sujettes aux mêmes maladies que les ovaires, 42; & par les mêmes causes, 46. Le diagnostic ne présente que des signes fort équivoques, 49. Curation des maladies

des trompes, 51. *Description anatomique* de ces parties, 157. Les tuniques des trompes, 160; maladies auxquelles les trompes sont sujettes, *ibid.* Cause du séjour de l'œuf fécondé dans la trompe, 244: comment il s'y nourrit & y croît, 245; signes de cette grossesse, *ibid.* Elle présente deux cas différens, le séjour & la rupture, 246. Evénemens du premier cas, 247, du second cas, 248.

Tumeurs enkystées de l'ovaire, suites ordinaires d'une conception où le germe a péri dans l'ovaire même, 236 & 237.

V

Vagin, sarcomes ou excroissances de cette partie, 2. *Descente du vagin.* Description de cette maladie, 5; elles ne sont proprement que des allongemens de la membrane interne du vagin, *ibid.* Différences de ces allongemens par rapport à leur nature, les font distinguer en sarcomes, en *fungus* ou champignons, & en prolongations des plis ou rides transversales, 5. Les descentes ou allongemens du vagin diffèrent par leur qualité, qui les font distinguer en mols, flasques, spongieux, variqueux, lymphatiques, calleux & squirrheux, 5 & 6. Différences par rapport à la grosseur & à la longueur, 6; par rapport à leurs attaches, *ibid.* Causes de ce qu'on appelle *Descente du vagin*, 6. Causes & siége le plus ordinaire du sarcome, 7. Causes des fungus ou champignons, *ibid.* Causes des simples prolongations de la tunique intérieure du vagin,

8. Raiſons des différences des diverſes maladies connues ſous le nom de *Deſcentes du vagin*, 9. Symptômes de cette maladie, 10. Diagnoſtic, 11; en quoi elle differe de la deſcente de matrice, 12. Prognoſtic de la deſcente du vagin, 13. Curation de la deſcente du vagin, 14. La méthode curative doit varier ſuivant la nature différente du mal, *ibid.* Curation des excroiſſances du vagin; l'extirpation eſt préférable aux cauſtiques, 15. La ligature peu en uſage, pourquoi, *ibid.* Méthode d'extirper les excroiſſances du vagin, 16. Panſemens & ſuite du traitement, 17. Les excroiſſances du vagin exigent des frictions mercurielles, ſi elles viennent d'une cauſe vérolique, 18. La longueur & l'atonie du vagin empêchent la conception, 264.

Vaiſſeaux laiteux ou vermiculaires de la matrice, 145.

Van-horne, auteur à conſulter ſur les nouvelles découvertes concernant la génération, 184.

Vapeurs hyſtériques doivent être diſtinguées des vapeurs hypochondriaques, 96 & 98. Remedes recommandés comme ſpécifiques dans les vapeurs hyſtériques, 123. Voyez *Paſſion hyſtérique*.

Varices des femmes groſſes, on y remédie par la ſituation horizontale dans le lit, ou ſur un canapé, 403.

Varocquier (M.) Chirurgien à Lille. Obſervation ſur une groſſeſſe de l'ovaire, 235.

Vaſſal, obſervation ſur une groſſeſſe de la trompe, 243.

Veines cécales deſtinées à verſer du ſang dans la cavité de la matrice en certains cas, 143;

apparentes dans la matrice des femmes groſſes, 144 ; leurs inſertions avec le placenta, 168.

Veine ombilicale, ſon uſage & ſon cours, 174. Raiſon de ſon grand diametre, 175.

Ventre, moyens d'empêcher les coupures que cauſe la trop grande extenſion de la peau pendant la groſſeſſe, 404.

Vers ſéminaux ; objection ſur la prodigalité de la nature dans le nombre de ces vers, 207 ; ſolution de cette difficulté, 208. Admis dans le nouveau ſyſtême de la génération, comme germe du fétus : obſervation tirée de la concurrence des deux ſexes pour la formation d'un nouvel individu, 215. Réfutation de cette objection, 216 *& ſuiv.* Comment ſe forment les vers ſpermatiques, 222. Abſurdité du ſyſtême que ſuppoſe cette fauſſe énonciation, 223. Le ver ſéminal eſt homme, 305. ſa vie eſt entretenue par une circulation particuliere convenable à l'inaction de ſes poumons, *ibid.* Le liquide qui circule dans ſes vaiſſeaux eſt de la pure lymphe comme dans les inſectes, 306. Loin que le ver ſéminal ſoit un petit homme bien formé, l'embryon lui même qui quelques jours après la conception eſt bien plus gros que ce ver, n'eſt encore qu'un peu de pituite, où l'on ne diſtingue aucune conformation, 317.

Veſicules des ovaires, ſont les véritables germes des embryons, 153. Faits qui le prouvent, *ibid.* Voyez *œufs*.

Ulcères des mammelles. Deſcription de cette maladie, 220. Ses cauſes, 221. ſes différences, 222, ſes ſymptômes, 223. *Dia-*

gnoſtic, 225. *Prognoſtic*, 226. *Curation*, 227. Objections contre la pratique ordinaire, quoique très-méthodique, 228.

Vomiſſement des femmes groſſes, moyens d'y remédier, 399.

Urine, le fréquent beſoin d'uriner & la rétention d'urine ſur la fin de la groſſeſſe, par quelle cauſe, 395.

Fin de la Table des Matieres du Tome Quatrieme.

N#4. Vol.